



L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

LE NAZISME société secrète

Werner Gerson





WERNER GERSON

**LE NAZISME
SOCIÉTÉ SECRÈTE**

© N. O. E. 1969.

1

QU'EST UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE ?

Le Grand Larousse nous rappelle qu'une société est « une réunion de personnes soumises à un règlement commun ou régies par des conventions en vue d'une activité commune ou pour la défense de leurs intérêts ».

Mais une « société secrète » ? Cette encyclopédie n'en fait pas mention. Quant au Petit Robert, on reste surpris de son insuffisance puisqu'il définit une société secrète comme étant « une association qui poursuit en secret des menées subversives ».

Ce qui est étrangement limitatif car (nous aurons l'occasion d'y revenir), de nombreuses sociétés secrètes se donnent pour mission de défendre l'ordre, qu'il soit individuel ou social, et de s'opposer à toutes les formes de subversion.

Essayons donc de voir plus loin et plus juste. Demandons-nous, d'abord, pourquoi une association peut être qualifiée de secrète. Nous trouverons deux raisons qui, dans quelques cas, ne s'excluent point.

Une société est secrète du fait de son recrutement ou du fait de ses activités. Ainsi on sait, au moins dans les grandes lignes, comment sont « dressés » les associés laïcs de la Compagnie de Jésus, mais on ignore leurs noms.

En revanche, les francs-maçons anglo-saxons se font gloire et honneur, dans le monde profane de leur initiation, mais se taisent « sur les conventions qui les lient en vue d'une activité commune ».

Dès 1946, sous le nomen mysticum de Geoffroy de Charnay [\[1\]](#), un érudit, M. Husson, a publié une copieuse étude exhaustive sur la Synarchie politique [\[2\]](#).

Il n'est pas dans nos intentions de percer pourquoi, plus tard, d'autres ouvrages sur le même sujet ont accumulé les erreurs et les omissions, dont un grand nombre ne sont sans doute pas involontaires et tiennent plus de l'intoxication politique que de l'impartialité historique. Quoi qu'il en soit, nous nous contenterons, en ce moment, de suivre Geoffroy de Charnay, dans sa classification des diverses et nombreuses sociétés secrètes politiques. Il distingue trois catégories, ou, si l'on préfère, trois degrés.

A. – Les sociétés secrètes inférieures dont le public connaît, sinon les buts exacts, au moins l'existence. En France, la plupart d'entre elles sont administrativement légales, ayant souscrit aux prescriptions de la loi de 1901.

Parmi elles, citons la franc-maçonnerie bleue », la Société Théosophique en son cercle extérieur, de nombreuses « petites églises » ; on y classera aussi des groupes politiques allant des trotskistes aux nostalgiques de l'O. A. S. ; enfin quelques mouvements séparatistes, comme le « Gwan-an-Du » armoricain. [\[3\]](#)

Dans chacune de ces sociétés, les adhérents possèdent la mentalité du parfait militant. En dehors de quelques sinistres indicateurs, ces braves gens croient sincèrement, profondément à un idéal, religieux, philosophique ou politique. En un mot, dans ces sociétés, les idéologies prônées sont des appâts à l'aide desquels on draine une clientèle sincère, probe, désintéressée et naïve.

Le recrutement y est très divers. Malgré ce qu'affirment les dirigeants, presque tous les postulants sont admis. Un esprit critique, une forte instruction, une intelligence éclairée, une situation sociale en vue, cependant, sont parfois plutôt des obstacles que des références.

Sous le couvert d'initiations à des grades successifs, on diffuse des mots d'ordre ou des consignes d'action. Surtout, on étudie les nouveaux inscrits et, le cas échéant, on les dirige vers des « voies de garage » ou, au contraire, on les oriente vers la seconde catégorie de sociétés secrètes.

On a écrit que les sociétés secrètes inférieures étaient comparables à des viviers où l'on abandonne le fretin à son sort obscur, mais où l'on pêche les « gros poissons » afin de les élever dans des bassins mieux adaptés à leurs qualités.

Comme les noms, sinon les buts réels, de ces sociétés secrètes sont seuls connus du public, elles sont parfois désignées, comme boucs émissaires, à l'aveugle fureur populaire. Qu'on nous pardonne ce cruel jeu de mots, mais on les couvre de tous les péchés d'Israël. Ces déchaînements de haine sont préparés par des campagnes de calomnies savamment orchestrées dont les instigateurs, bien souvent, sont les propres dirigeants, les Supérieurs Inconnus qui, debout derrière un voile, invisibles et présents, tirent les ficelles de ces marionnettes. Ainsi, en sacrifiant leurs troupes d'esclaves, les chefs occultes assurent-ils leur propre sécurité et continuent-ils avec d'autres figurants leur action souterraine.

B. – Ce qui nous conduit à la seconde classe des sociétés secrètes, celles que Geoffroy de Charnay nomme les sociétés de cadres ou sociétés intermédiaires.

Celles-ci sont authentiquement secrètes car seules quelques personnes en connaissent ou en soupçonnent l'existence et les buts. Leurs affiliés restent inconnus non seulement du monde profane mais aussi des membres des sociétés secrètes de base. Elles ne sont jamais déclarées selon les prescriptions de la loi de 1901, ou bien se dissimulent sous le couvert de groupements anodins. Nul n'y propose sa propre affiliation. C'est un conseil, occulte, qui décide, par cooptation, qui en est digne. Fréquemment (mais pas constamment) ces sélectionnés ont fait, à leur insu, un stage probatoire dans une société inférieure. Une tactique d'approche est mise en œuvre par les responsables qui ne se dévoilent qu'en dernier ressort et après s'être protégés d'éventuelles indiscretions par tout un système de faux-semblants et de mises en garde.

Le nouvel inscrit est, pour ainsi dire, choisi d'autorité. Un refus de sa part l'exposerait à d'imprévisibles sanctions, il doit, désormais, obéir perinde ac cadaver [\[4\]](#) ; toute indiscretion, toute imprudence seraient, sanctionnées d'une façon radicale.

Ces sociétés-cadres modifient, selon les circonstances, leurs noms et même leurs structures. Aussi ne sont-elles décelées qu'après leur disparition ou plutôt leurs anciens avatars [\[5\]](#).

On citera (parce qu'elles ne sont plus) les Illuminés de Bavière d'Adam Weishaupt ; The High Brotherhood of Louxor, l'A. A. d'Aleister Crowley, la Compagnie du Saint-Sacrement (sous Louis XIV), les kabbalistes de la Kehilla, l'Edelweiss dont nous parlerons bientôt. Après l'assassinat, par les miliciens, du grand-maître Constant Chevillon, le voile qui protège le Martinisme a été soulevé un instant. Mais depuis, les authentiques continuateurs du Philosophe Inconnu ont repris, symboliquement, le Masque et le Manteau qui les défendent contre les infiltrations profanes.

Qui voudrait être instruit des anciennes activités du cercle intérieur de la Société Théosophique lira La Pierre philosophale d'Anker Larsen [\[6\]](#)... mais en se souvenant que ces révélations appartiennent au passé.

Quant au Mouvement Synarchique d'Empire, il se cache maintenant, comme les calamars, sous un flot d'encre... Ces groupements abandonnent à la piétaille des sociétés secrètes inférieures les vains appâts des idéologies plus ou moins sentimentales. Ils se veulent réalistes et volontiers nietzschéens, « par-delà le Bien et le Mal ». Ils sont peu nombreux, bien cloisonnés, mais parfois, selon les impératifs du moment, scellent entre eux des alliances momentanées. Plus souvent ils se livrent des combats souterrains, acharnés, où tous les coups bas sont non seulement permis mais recommandés, à l'exclusion, cependant,

d'indiscrétions mutuelles qui alerteraient sinon les milieux profanes au moins les pouvoirs publics. Là aussi, le silence est la loi du milieu.

Entre eux, les affiliés de même tendance pratiquent une solidarité discrète, mais particulièrement efficace. Comme au jeu d'échecs, il s'agit, d'abord, de placer les pièces maîtresses aux bons endroits, aux leviers de commande. Ainsi ces groupes, par osmose, contrôlent les rouages essentiels des États, comme des grandes organisations mondiales de la Politique et de l'Économie. Mais un des promus fait-il acte d'indépendance ou d'insuffisance ? Est-il la proie de scrupules ? Commet-il quelque indiscrétion, même mineure ? Il est aussitôt éliminé, même, s'il est nécessaire, par les moyens les plus radicaux, dont certaines crises cardiaques attribuées au surmenage ne sont pas exclues.

Comme le précise pertinemment Geoffroy de Charnay :

« Le rôle des membres de ces sociétés de cadres est surtout de gestion ».

Ces sociétés de cadres ne sont pas particulières à notre époque. Pour comprendre ou, plus exactement, deviner leurs rôles, il n'est que de relire, dans les Mémoires du duc de Saint-Simon les passages relatifs au choix des confesseurs de Louis XIV et spécialement du Père Le Tellier.

Mais ces associations ne sont encore que des rouages. Elles exécutent plus qu'elles ne commandent. L'élaboration du plan appartient aux sociétés secrètes de troisième degré.

C. – Les sociétés secrètes supérieures sont totalement occultes. La masse des profanes n'en soupçonne même pas l'existence. Elles restent ignorées des sociétés secrètes de base et pour les sociétés de cadres constituent un sujet tabou. La page de garde du Pacte Synarchique Révolutionnaire est, à ce point de vue, significative :

« Toute détention illicite du présent document expose à des sanctions sans limite prévisible, quel que soit le canal par lequel il a été reçu. Le mieux, en pareil cas, est de le brûler et de n'en point parler. La révolution n'est pas une plaisanterie mais l'action implacable régie par une loi de fer. »

Geoffroy de Charnay précise :

« Ni leur nom, ni leur existence, ni leurs affiliés ne sont connus. On en est réduit à de simples conjectures. »

Plus précisément, la découverte fortuite de quelque énigmatique document ou une confidence inopinément surprise met sur la voie.

C'est ainsi que, durant sa courte agonie, après l'attentat dirigé contre lui, Walter Rathenau prononça :

« Les soixante-douze qui mènent le monde... [LZ1](#) »

Cet état-major international ne comprend qu'un petit nombre d'initiés dont la plupart sont classés parmi les « dirigeants » ou les grands hommes d'État. Mais certains d'entre eux vivent, dans la clandestinité, une existence retirée, ascétique ; nul ne soupçonne leur influence ou même leur identité véritable. Nous aurons l'occasion d'en rencontrer quelques-uns au cours des chapitres qui suivront.

Qui veut être renseigné sur leur rôle dans l'élaboration du récent concile œcuménique lira, avec fruit, Une larme pour tous de Paul Arnold [\[8\]](#).

Tous ces adeptes (réunis en une hiérarchie indéchiffrable dans l'état actuel de nos connaissances) détiennent des pouvoirs immenses. Il semble que seule la volonté de puissance les anime, ou – qui sait ? – la foi en une mission Universelle et providentielle.

Peut-être empruntent-ils leur sérénité olympienne à l'enseignement de la Bhagavad Gita et spécialement à ces deux versets :

« Sois attentif à l'accomplissement des œuvres, jamais à leurs fruits ; ne fais pas l'œuvre ou le fruit qu'elle procure, mais ne cherche pas à éviter l'œuvre. »

« Constant dans ta propre unité, accomplis l'œuvre et chasse le désir. Sois égal aux succès et aux revers. »

Cette classification à trois étages est exacte mais incomplète ou, pour mieux dire, superficielle. Geoffroy de Charnay le savait bien et c'est même pourquoi il a insisté constamment sur le caractère politique des associations qu'il a étudiées, spécialement la Synarchie. D'autres sociétés secrètes, non exclusivement politiques, sont structurées selon d'autres principes que nous allons maintenant déceler. Mais auparavant nous devons préciser l'ambivalence de la plupart des groupes ésotériques qui tissent les destinées de l'Humanité.

Ces associations « chevauchent » sur les classifications généralement admises, ce qui en rend l'étude subtile et pleine d'embûches et qui, en même temps, constitue des précautions supplémentaires contre la divulgation du Secret. Prenons quelques exemples. Ainsi la Mafia sicilienne. Elle joue un rôle politique certain ; elle est, aux yeux des juges, une association de malfaiteurs, mais aussi elle détient et propage une doctrine initiatique traditionnelle.

Les diverses « obédiences » maçonniques sont simultanément initiatiques et politiques. C'est même les dosages entre ces deux tendances qui expliquent et justifient les oppositions obédientielles, qui animent les querelles sans fin au sujet de la « régularité ». Il en est de même des divers courants martinistes.

En Extrême-Orient, les sociétés occultes issues du taoïsme (telles que celle des Hong) se classent simultanément, parmi les sociétés ésotériques, politiques, magiques.

Des exemples analogues, on pourrait les multiplier.

Si, dans les pages précédentes, nous avons répété, à plusieurs reprises, les termes initiés, initiation, c'est à dessein, afin d'approcher toute une catégorie de sociétés secrètes que, jusqu'ici, nous avons passées sous silence. Il s'agit de celles qui ne sont pas exclusivement politiques ou utilitaires et que nous engloberons, désormais, sous les appellations d'initiatique, d'occulte, d'ésotérique ou même de magique.

Ce qui nous conduit à préciser ce qu'est l'initiation.

Nous commencerons d'abord par demander quelques approximations à des personnes qui en parlent par expérience. Et d'abord à Isha Schwaller de Lubicz qui, dans Her-Bak, écrit :

« L'enseignement véritable (initiatique) est un éveil de conscience qui exige des étapes successives. Chaque étape consiste à découvrir la clef de la porte suivante. »

Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu, enseignait à ses disciples :

« Il n'y a pas d'autre mystère, pour arriver à l'initiation, que de nous enfoncer de plus en plus dans les profondeurs de notre être, de ne pas lâcher prise que nous ne soyons parvenus à en sortir la vivante et vivifiante racine. Parce que, alors, tous les fruits que nous devons porter selon notre espèce se produisent naturellement, en nous et hors de nous, comme nous voyons que cela arrive à nos arbres terrestres, parce qu'ils sont adhérents à leur racine particulière et qu'ils ne cessent pas d'en pomper le suc... »

Dans l'Archidoxe magique, Paracelse résume ainsi son message initiatique, toujours actuel et combien germanique :

« Celui qui veut entrer dans le Royaume de Dieu doit premièrement entrer avec son corps dans sa mère et, là, mourir [9]. »

Ce qui équivaut à l'invocation gnostique : « Chevreau, je me suis noyé dans le lait. » Formules volontairement énigmatiques mais dont Raymond Abellio nous donne la traduction en langage actuel, dans ce passage de Vers un nouveau prophétisme :

« Dans son ouvrage fondamental, Méditations sud-américaines, Keyserling a analysé cette part obscure et grouillante du Cosmos humain, à la fois follement instable et larvaire et d'une richesse abyssale ; par sa zone d'ombre, l'homme plonge dans le passé et le présent de la vie matérielle, il est animal à sang chaud, à sang froid, végétal et minéral ; il obéit aux différents tropismes de l'instinct et, notamment, au plus fort de tous, l'instinct social. Il est, en résumé, et d'abord, le réceptacle des forces du Sang et de la Terre... »

« ... Sur la masse des hommes, ces instincts procèdent comme à l'égard de l'hyménoptère – abeille ou fourmi – par des pressions ou des ordres d'origine confuse, mais toujours impératifs et obéis. »

L'initiation consiste à mobiliser, dans la mesure des possibilités innées du néophyte, ces « forces obscures » latentes en chacun de nous. Le Subconscient, selon la terminologie freudienne. C. -J. Jung parle de l'Ombre, de l'Anima, de l'Animus, de l'Inconscient collectif, de la Fleur d'Or, du Soi.

Ce qui implique que la personne humaine, le Moi, ne se limite pas aux apparences rationnelles, mais qu'il existe en chacun de nous, potentiellement, des ressources profondes, chaotiques, telluriques, que l'initiation découvre, exploite et, dans les cas heureux, canalise. Alors l'Homme est beaucoup plus que l'homme. On peut aussi user d'un autre symbolisme : dire que l'homme ordinaire, le profane, dort et qu'il ne se meut que comme un somnambule. Pour lui, l'initiation sera un réveil. S'appuyant sur des thèmes bouddhiques, Julius Evola, le conseiller de Mussolini, a intitulé Doctrine de l'Éveil son œuvre fondamentale.

Mais pour nous aventurer plus avant dans ce sujet difficile nous prendrons pour guide un des personnages les plus étranges de notre temps, Gurdjieff, ce « mage » ou ce « magicien » qui joua indirectement (sinon directement) un rôle probable dans l'avènement du national-socialisme. Voici ce qu'a révélé Ouspensky, son disciple :

« L'homme ordinaire est constamment dans un état d'inconscience analogue au sommeil. C'est même pire, car dans le sommeil, il est totalement passif, alors qu'à l'état de pseudo veille, il peut agir, mais les conséquences de ses actes se répercutent sur lui et sur son entourage, et cependant, il ne se souvient pas de lui-même. Il n'est qu'une machine : tout lui arrive. Il ne peut contrôler ni ses pensées, ni son imagination, ni ses émotions. Il vit dans un monde subjectif, c'est-à-dire un monde fait de ce qu'il croit aimer ou ne pas aimer, désirer ou ne pas désirer. Il ignore le Réel. Le monde authentique lui est masqué par le mur de son imagination. Il vit dans le sommeil. »

« Comment s'éveiller, vraiment ? C'est le problème vital pour tout humain digne de ce nom. L'entraînement, la rééducation doivent commencer par la conviction du sommeil. Lorsqu'il aura, non seulement compris, mais éprouvé qu'il ne sait rien de lui-même et que le rappel de soi constitue la première étape vers le vrai réveil, il aura franchi la première barrière. »

« Mais l'homme mécanisé ne peut pas s'éveiller par lui-même. Il lui faut être « soigné » par un homme qui, lui, n'est plus endormi. Cet instructeur est absolument indispensable. »

Pour faire de véritables progrès, pour avancer vers le Réveil, le « cherchant » doit se libérer d'une quantité de menus attachements et identifications qui le maintiennent dans sa propre somnolence. Ces liens maintiennent vivants dans l'homme une quantité de « pseudos moi parasites, non seulement inutiles, mais nuisibles. Ces « mini-moi » doivent mourir pour

que le Grand Moi (ou le Soi) naisse. Ce sommeil somnambulique est d'origine hypnotique. Tout se passe comme s'il existait certaines « forces » pour lesquelles il est profitable de tenir la quasi unanimité des pauvres humains dans un état les empêchant d'appréhender le Réel.

Pour illustrer son enseignement, Gurdjieff contait à ses disciples :

« Il était une fois un riche et avare magicien qui possédait de nombreux troupeaux de moutons. Il n'engageait pas de berger ni ne clôturait les pâtures. Les moutons s'égarèrent dans les forêts, tombaient dans les ravins et surtout s'enfuyaient à l'approche du magicien, car ils soupçonnaient ce qu'il faisait de leur viande et de leur toison. »

« Si bien que le magicien trouva le seul remède efficace. Il hypnotisa les moutons et leur suggéra d'abord qu'ils étaient immortels et que les écorcher était excellent pour leur santé. Ensuite, il leur suggéra qu'il était un bon guide, qu'il était prêt à tous les sacrifices pour ses chers moutons qu'il aimait tant !... Après quoi, le magicien mit à la tête de chaque troupeau des moutons qui n'étaient plus du tout des moutons. A ceux-ci, il suggéra qu'ils étaient des lions, des aigles ou même des magiciens. Ceci fait, le vrai magicien vécut sans souci. Les moutons restaient éperdument attachés à chaque troupeau ; ils attendaient avec sérénité le moment où le magicien les tondait et les égorgeait ».

Non seulement cet apologue se passe de commentaires (comme on dit), mais il jette une lueur singulière sur les rapports entre Gurdjieff, ses disciples et le national-socialisme.

Il prépare, en quelque sorte, à cette confidence du même magicien :

« S'il se trouve deux ou trois hommes éveillés parmi une multitude d'endormis, ils se reconnaissent immédiatement, alors que les endormis ne les distingueront pas... Deux cents hommes conscients, s'ils estimaient leur intervention nécessaire, pourraient changer toutes les conditions d'existence sur la terre. »

Gurdjieff offrait une classification des humains, qui ressemble, mutatis mutandis, à celle proposée par Geoffroy de Charnay. Il représentait l'humanité par le schéma de quatre cercles concentriques, qu'il définissait, en allant du centre à la circonférence.

D'abord le cercle intérieur qui réunit les humains totalement éveillés, susceptibles de réveiller ceux qu'ils ont sélectionnés. Il ne peut pas y avoir de discordes entre ces adeptes. Leur activité est foncièrement coordonnée et les dirige vers un but commun, sans aucune sorte de déviation ou de contrainte. Vient ensuite le cercle mésotérique [10] où les hommes ont les mêmes qualités que ceux du groupe précédent, avec cette seule restriction que leur savoir est surtout théorique...

« Ils savent et comprennent tant de choses qui n'ont pas encore trouvé d'expression dans leurs actions. Ils savent plus qu'ils ne font. »

Le troisième cercle est dit exotérique, car c'est le cercle extérieur de la partie intérieure de l'humanité. Les hommes qui font partie de ce cercle ont, avec les membres des groupes précédents, beaucoup de connaissances communes, mais leur savoir cosmique – leur Connaissance – est plus abstrait que celui des « mésotériques ». Un mésotérique contemple, un exotérique calcule.

Le quatrième cercle, ou cercle extérieur, est le cercle de l'humanité endormie. Pour les personnes qui en font partie, il n'y a pas et ne peut y avoir de compréhension commune... Il y a autant de manières de « comprendre » que de personnes. C'est le cercle de Babel ou de la confusion des langues.

L'Enseignement apportait, en incidente, une précision d'une importance capitale pour l'historien comme pour le sociologue. Une explication cohérente de la disparition, la mutation, la résurgence de tant de sociétés secrètes, au cours des siècles et selon les latitudes :

La quatrième voie [11] exige un travail déterminé, exige une entreprise qui seule fonde et justifie son existence.

Lorsque ce travail est achevé, c'est-à-dire quand le but est atteint, cette « quatrième voie » disparaît de tel ou tel lien, elle dépouille telle ou telle forme, pour renaître – quand il sera nécessaire – en un autre lien ou une autre forme. A côté de l'authentique quatrième voie, il se crée, par contrefaçon, des pseudo-voies. Elles constituent des voies de garage, des pièges pour ceux qui s'y fourvoient... à quelques exceptions près. Car elles donnent, parfois, à certains, la nostalgie de l'Éveil, d'où cette constatation, riche de conséquences pratiques :

« A notre époque, la Vérité ne peut parvenir aux hommes que sous la forme du mensonge. C'est seulement sous cette forme qu'ils sont capables de la digérer et de l'assimiler. La Vérité, toute crue, leur serait une nourriture indigeste... »

Ce qui rappelle singulièrement la prétérition de saint Paul et justifie, en quelque sorte, les églises organisées et dogmatiques :

« ... Vous en êtes venus à avoir besoin de lait, non de nourriture solide. Quiconque en est encore au lait, ignore la doctrine de justice ; ce n'est qu'un petit enfant. La nourriture solide est pour les parfaits. »

Dans Vers un Nouveau Prophétisme, Raymond Abellio nous a donné une clef de l'évolution du monde actuel, de l'accélération de l'Histoire et du cataclysme apocalyptique qui en sera la conséquence inéluctable.

Assimilant les membres des deux cercles intérieurs du schéma gurdjieffien aux magiciens, il les définit :

« Je classe sous le nom générique de magiciens tous ceux qui se mettent consciemment en cause dans leurs actes et prennent comme fin, par la mise en œuvre de forces supra ou infranormales, la possession du pouvoir social, à savoir, dans le sens de l'efficacité croissante, les savants technocrates, les prêtres des religions d'autorité et les théurges ou mages noirs proprement dits... L'actuelle montée des totalitarismes politiques ne peut être considérée que comme une manifestation de la croissance involutive du tellurisme mondial et, par conséquent, comme un effet second de l'activité des magiciens. »

Et il soutient notre thèse en actualisant son message :

« ... Les théoriciens du national-socialisme qui, au moment où les forces telluriques sont en plein mouvement mais sans guides, créent de toutes pièces, pour leur en trouver un, un mythe raciste, mais sont d'abord débordés par lui pour en avoir fait l'ultima ratio, et ensuite abattus par des mythes disposant de masses telluriques encore plus actives et plus lourdes, celles du socialisme et de la liberté. Mais voici qui est encore plus précis, plus actuel et plus terrifiant encore, car il nous fait redouter que le national-socialisme n'a été qu'une première expérience qui sera suivie de beaucoup d'autres :

« C'est une erreur de penser que les temps modernes, en détruisant peu à peu la crainte de certains phénomènes magiques (sorcellerie, envoûtement, etc.) aient affermi et armé les âmes jusqu'à leur permettre de résister au danger de la magie actuelle... Le peuple va devenir le champ d'application de la Magie fascinatrice tendant à y inventorier, sélectionner, rassembler, perfectionner, et manier des êtres et des groupes par une sorte d'élevage savant, hiérarchique et dynamique.

La seule voie qui reste ouverte aux chefs de la Technocratie européenne, c'est l'exploitation technique de la métapsychique et des dérivations des sciences occultes à des fins de puissance humaine. Un courant profond pousse l'avant-garde des techniciens utilitaires vers l'exploration des nouvelles sciences de l'âme et de tous les phénomènes de suggestion, métagnomie, télépsychie provoquée et même de dédoublement, sans compter

les immenses possibilités de l'astrologie. Et ils ne vont pas seulement y entrer en savants précis et positifs, mais en hommes de puissance ambitieux, mordus par la faim tellurique... »

... faim de la Terre et du Sang, la base même de la doctrine d'Alfred Rosenberg et de Himmler... les passages frénétiques de Mein Kampf !

Ce dont Joseph de Maistre, ce prophète des temps actuels, avait eu, en quelque sorte, la prescience [\[12\]](#) :

« N'entendez-vous pas la Terre qui crie et demande du sang ?... La Terre n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur divine, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille, sans savoir ce qu'il veut, ni même ce qu'il fait... »

Et ce morceau d'éloquence, qu'on ne peut relire, croyons-nous, sans frémir :

« L'Ange Exterminateur tourne comme le Soleil autour de ce malheureux globe et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres... Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points de sa véritable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la terre ; d'autres fois, ministre d'une vengeance précise et infaillible, il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans le sang... »

Personnage faustien, le Polonais Hoëne Wronski [\[13\]](#) est évoqué par Balzac dans La Recherche de l'Absolu, sous les traits de Balthazar Claës.

Il a joué un rôle important et maintenant bien oublié dans le messianisme des penseurs de 1848. Lui-même membre d'une société secrète slave, il a été un des premiers (après Goethe) à discerner le rôle des vraies sociétés secrètes dans la marche des événements politiques.

« C'est dans la scène du mysticisme que naissent toutes les sociétés secrètes qui ont existé et existent encore sur notre globe et qui, toutes, mues par de tels ressorts mystérieux, ont dominé et continuent encore, malgré les gouvernements, à dominer le monde.

« Ces sociétés secrètes, créées à mesure qu'on en a besoin, sont détachées par bandes distinctes et opposées en apparence, professant respectivement et tour à tour les opinions du jour le plus contraire pour diriger séparément et avec confiance tous les partis politiques, religieux, économiques et littéraires, et elles sont rattachées pour y recevoir une direction commune à un centre commun. »

Et René Guénon dit la même chose sous une forme légèrement différente [\[14\]](#) :

« Le véritable ésotérisme est au-delà des oppositions qui s'affirment dans les mouvements extérieurs qui agitent le monde profane et si ces mouvements sont parfois suscités ou dirigés invisiblement par de puissantes organisations initiatiques, on peut dire que celles-ci les dominent sans s'y mêler, de façon à exercer également leur influence sur chacun des partis contraires. »

2 LES LÉZARDS

Jusqu'aux invasions napoléoniennes, l'Allemagne n'a pas constitué une nation, mais est restée une poussière d'États, d'importance inégale, de traditions disparates, vaguement fédérés par une autorité spirituelle mythique et non par un pouvoir unificateur. États souvent rivaux, parfois ennemis. Aucune unité géographique ou ethnique. Une vague coordination linguistique. A l'Ouest, une foi chrétienne profonde, mais individualiste ; à l'Est, une christianisation superficielle parce que tardive. En même temps, contradictoirement, la nostalgie d'une mission universelle, d'un grand dessein, servi par un dynamisme torrentueux, desservi par l'anarchie politique. D'où une instabilité à la fois collective et individuelle.

A la fois convergents et divergents, ces éléments firent de l'Allemagne, en Occident, la terre élue des sociétés secrètes, associations tourmentées tendant à suppléer à la désorganisation externe et interne par un pouvoir occulte puissant. Cette tendance fut encore accentuée par les distorsions entre l'Empereur et le Pape, comme par un nationalisme confus, mais ombrageux.

Il serait hors de notre propos de pousser plus avant le tracé des lignes de forces de l'Allemagne éternelle. Disons seulement que, au travers de mille aspects contradictoires, le subconscient allemand est resté, depuis des millénaires, semblable à lui-même. Des centaines, des milliers peut-être, de sociétés secrètes, mais toutes animées par les mêmes pulsions telluriques.

Surtout à l'Est. Près des rives de la Baltique et dans les ultimes prolongements de la sylvie polono-russe vivait, dès le haut Moyen Âge, une féodalité pauvre, héroïque, dominatrice, indépendante. Elle exploitait une terre ingrate, dépeuplée, où cependant les barons [15] étaient déjà rongés par le prurit du Lebensraum [16].

Leur ost regardait avec mépris et envie la terra incognita qui leur barrait la route de l'Orient et qui était habitée, mais guère défrichée, par des tribus païennes, féroces, mystérieuses. Parmi elles, les ancêtres des peuples baltes [17] et, particulièrement, les Borusses qui occupaient plaines sableuses, marécages et forêts vierges de l'actuelle Prusse-Orientale.

Sur ces Borusses (sur ces ancêtres des paysans prussiens), nous savons peu de choses, sinon qu'ils massacraient les missionnaires chrétiens tentant de les évangéliser, qu'ils étaient de race slave, que leurs mœurs étaient farouches. Seule une vague unité païenne confédérait les tribus. Dans des sanctuaires protégés par les ombres de la forêt impolluée, ils adoraient les forces naturelles, la Terre, Mère Universelle, les astres. Ils révéraient des totems, surtout le loup, et probablement le cheval. A ces forces, à ces dieux, ils offraient des sacrifices sanglants : esclaves, prisonniers de guerre, même des holocaustes volontaires.

Les femmes borusses, sous menace d'être brûlées vives, devaient obéissance passive à leurs maris. Pourtant, quand il le fallait, elles défendaient comme des onces et des ourses leurs petits et leurs repaires.

Afin d'agrandir le nombre de ses vassaux, de canaliser les élans martiaux de Junker aussi fiers que gueux, afin de propager le message évangélique et peut-être aussi de détourner les soupçons vétilleux de Rome, l'Empereur institua une sainte croisade contre ces païens maudits.

Au XIIe siècle, l'expansion territoriale de la Chrétienté fit naître les premiers ordres religieux, hospitaliers et militaires, d'abord la Milice du Christ [18], toute dévouée aux papes et combattant pour la délivrance de la Terre Sainte.

Issu d'un hôpital fondé à Jérusalem par des pèlerins allemands se constitue, ensuite, à Jérusalem, un établissement qui deviendra bientôt l'Ordre des Chevaliers de Saint-Marie [\[19\]](#) des Allemands, dit Ordre Teutonique.

Bientôt fixée à Saint-Jean-d'Acre, cette pieuse et martiale milice remporte des victoires sur les Sarrazins. Les fortunes des guerres la contraignent à se replier d'abord à Venise, puis à Marienbourg, sur les marches du Saint-Empire.

Petit-fils de Frédéric Barberousse [\[20\]](#), l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen prend l'Ordre sous sa protection particulière.

Quant à combattre, au loin et sans succès, les Infidèles, pourquoi ne pas s'en prendre à ces païens tout proches qui infestent les marches de l'Est ? Ce grand dessein missionnaire masque, bien entendu, des vues politiques précises. Si les Templiers sont féaux vassaux du Pape, les Teutoniques seront dévoués à l'Empereur : un nouvel aspect de la sempiternelle querelle des Investitures !

Alors les Teutoniques se recrutent exclusivement parmi les nobles de sang germanique ; ils ont pour insigne une croix de sable [\[21\]](#) sur une vêtue blanche, prononcent les trois vœux monastiques, plus celui de ne jamais reculer, usque ad Mortem, devant les ennemis de Dame Sainte Marie et de son Divin Fils.

Plus un cinquième serment, resté mystérieux.

Plus tard, aux Teutoniques s'allieront les moines guerriers d'un autre Ordre chevaleresque germanique, celui des Porte-Glaives. Ces deux Ordres fusionneront en 1237. Sollicités par le duc Conrad de Mazovie d'intervenir contre les païens de Boroussie, le grand maître teutonique Hermann de Salza obtient d'éclatants succès... mais se révèle bientôt si « encombrant » que Conrad s'en débarrasse en lui concédant un lambeau de ses États. Auparavant, André II, roi de Hongrie, à son tour, avait fait appel aux Teutoniques pour le débarrasser des païens du Bûrzenland [\[22\]](#).

Les païens sont exterminés, mais au grand dam des Magyars chrétiens. « Les Teutoniques, écrit leur panégyriste, agissent en pleine conscience de leur puissance, avec cet égoïsme implacable qui, toujours, caractérisa leur politique. »

Sur cette lancée, l'Ordre, enivré par ses succès, germanise les pays baltes, la future Prusse Orientale, menace les Hongrois, les Polonais et les Scandinaves. Étendant continuellement ses conquêtes, jusqu'à inquiéter les empereurs successifs, il anéantit les populations indigènes, appelle sur leurs terres d'authentiques Germains, construit des villes-places fortes. Ils assèchent les marais, tracent des routes, se font commerçants et banquiers. En un mot, ils réussissent là où les Templiers ont échoué, matés par Philippe le Bel.

Rapidement, l'Ordre établit un État souverain et prospère, qui n'est plus rattaché que fictivement au Saint-Empire. Il groupe une vingtaine de provinces dépendant d'une administration sévère groupée autour du grand-maître, régnant à Marienbourg. Au début du XV^e siècle, l'Ordre n'en commence pas moins de décliner. C'en sera fait de son hégémonie, à partir du traité de Thorn (1466). La décadence devient rapide, inéluctable jusqu'à sa sécularisation par la Prusse en 1525 : le grand-maître, le margrave Albrecht de Brandebourg, se proclame duc de Prusse. L'Ordre ne sera plus ensuite qu'un illustre figurant que Napoléon supprimera en 1809. Il n'aura qu'à y toucher pour qu'il tombe en poussière.

Comme ces cités dont parle l'Écriture, les Teutoniques, après avoir été exaltés jusqu'au ciel, furent précipités jusqu'aux enfers. Pourquoi ?

D'abord parce que la prospérité avait introduit, parmi ces rudes guerriers, des ferments de mollesse et de discorde. Ensuite parce que, au moment opportun, ils avaient dû croiser le fer avec des adversaires résolus : les Polonais alliés aux Lituanais. Surtout parce qu'une organisation secrète avait rongé l'Ordre du dedans, comme un ver dans le fruit. Société secrète qui porte un nom d'apparence bizarre : la Société des Lézards. De ce vocable, on a suggéré plusieurs explications. Allusions aux tarasques, aux monstres que saint Michel, saint Georges, Siegfried transpercent de leurs glaives ? Selon la terminologie symbolique du Moyen Âge, le nom signifiait-il que ses membres cherchaient à se glisser dans les fissures de l'État ordinal ?

Nous proposons une explication qui, elle aussi, est bien dans l'esprit des devises et allégories du Moyen Âge. Léopard, en allemand, se dit Eidechse. Or, avec une légère variante, on obtiendrait Eideclate, qui signifie serment authentique (solennel).

Parmi les historiens de l'Allemagne médiévale, c'est August von Kotzebue [\[23\]](#) qui a révélé, avec le plus de profondeur, l'historique et les buts de l'Eidechsengesellschaft qui fut fondée en 1397 par des junkers brimés par les hauts dignitaires de l'Ordre.

Les junkers étaient-ils ulcérés de n'avoir que portion congrue dans les énormes et scandaleuses prébendes que le grand maître distribuait à ses courtisans et à sa parenté ?

Ou bien faut-il suivre un historien tchèque quand il écrit :

« Dans leur exploitation inconsidérée de la classe paysanne, les propriétaires junkers rencontrèrent des obstacles constants de la part des fonctionnaires de l'Ordre. C'est ainsi qu'un certain nombre de ces hobereaux fut amené à former une association d'aspect inoffensif, mais en réalité fort dangereuse, la Eidechsengesellschaft. Elle n'avait d'autre but – pour employer une expression courante de nos jours – que « la protection de ses propres intérêts ». Selon les lois secrètes de la Société, les propriétaires junkers ne devaient soutenir les intérêts patriotiques allemands que si ceux-ci étaient à leur avantage. Et déjà, à cette époque, ils ne trouvaient cet avantage que dans la ruine des « races inférieures ». Le pays tout entier n'existait que pour eux seuls, pour qu'ils puissent le mettre en coupe réglée, y commettre tous les abus. »

La Chronique d'Hermold [\[24\]](#), qui relate les conquêtes des Teutoniques, reprend constamment la formule : « Les Slaves disparurent de la terre », ce qui prouve que l'extermination systématique des populations « inférieures » ne date pas de Hitler !

Paul Winkler qui connaît si bien l'Allemagne secrète, écrit pertinemment :

« Les actes en apparence les plus surprenants des maîtres prussiens qui se sont succédé depuis quatre cents ans, actes souvent en contradiction avec leur propre passé, mais reliés entre eux par un fil invisible et parfaitement logique, deviennent immédiatement compréhensibles pour qui les examine à la lumière des conclusions de Kotzebue. Si cette société secrète des Léopards, après avoir longtemps vécu sans attirer beaucoup l'attention, a pu avoir, vers 1525 (donc cent vingt-huit ans après sa fondation), une force suffisante pour chasser l'Ordre de son propre fief trois fois séculaire, nous ne devons pas nous étonner qu'elle ait, après un tel succès, conservé assez de vitalité pour maintenir son pouvoir de direction clandestine à travers les siècles successifs de l'histoire prussienne ».

« L'Ordre fut éliminé de Prusse par les junkers parce que ceux-ci entendaient monopoliser le pouvoir suprême pour leur propre bénéfice. Quand le grand-maître Albert von Brandebourg Hohenzollern transforma l'État de l'Ordre en duché de Prusse, il agissait sous l'influence de la Société des Léopards. Les junkers estimant, à juste titre, qu'ils garderaient une mainmise plus directe sur les affaires d'un État politique que sur celles d'un Ordre fermé. A quoi nous ajouterons deux précisions : Actuellement, il existe une association ultra-secrète, mais extrêmement puissante, aux desseins pro-aryens, particulièrement active dans les pays scandinaves, dont les affiliés se nomment les Verts. Nous y reviendrons. Les Verts ?... Les Léopards ?...

Le recrutement des Léopards fut certainement facilité par un certain esprit qui régnait alors parmi tous les Ordres monastiques ou chevaleresques, chez les Teutoniques aussi bien que chez les Templiers, sans oublier les Carmes, les Constructeurs [\[25\]](#) et même les corporations artisanales.

Le Moyen Âge était tissé, en quelque sorte, d'un double réseau de serments et de secrets. Nous adoptons entièrement l'hypothèse formulée par Paul Winkler :

« Frédéric [26] avait pu se rendre clairement compte de la puissance acquise par les Templiers et les Hospitaliers. »

Il comprit qu'elle résidait dans leur organisation rigide, dans leurs règles austères et aussi dans leur « secret ». Au Moyen Âge, le « secret » des Ordres religieux assure la dévotion absolue de tous leurs membres aux buts poursuivis. Ce n'est pas tant la nature du secret qui importe, bien que celui-ci ait, en général, un rapport au moins symbolique avec les desseins réels de l'Ordre, que l'existence même d'un « secret ». Des hommes liés sur certaines questions par un même vœu de silence sont enclins à se montrer plus ardemment dévoués à la cause commune que s'ils étaient tenus par des obligations d'ordre rationnel dénuées de tout mystère. Les historiens et les sociologues modernes ont beaucoup trop négligé l'étude de ce facteur qui a été très important et a joué un rôle considérable dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Frédéric II, dont l'esprit mystique avait deviné tout le parti à tirer d'une organisation fermée, fondée sur des vœux mystiques et le « secret », était bien résolu à l'utiliser.

« La règle de l'Ordre Teutonique copiait celle des Templiers qui avaient, eux aussi, un « secret ». Il est peu probable d'ailleurs qu'il fût aussi noir que l'affirmèrent certains témoins au procès que Philippe le Bel entama contre eux au début du XIVe siècle et qui se termina par la suppression de leur Ordre. »

De quels crimes furent inculpés les Templiers ? De sacrilège et de sodomie. En fait, on ne les convainquit que d'avoir pactisé avec leurs adversaires, les Musulmans, jusqu'à prétendre fonder avec eux une religion universelle, syncrétisme du Christianisme et de l'Islam.

Comme le suggère Victor-Émile Michelet [27] :

« Les croisades ont confronté le génie européen et le génie arabe dans ce grand mystère de la guerre où les adversaires s'étreignent et se déchirent ; attirés l'un vers l'autre par la haine passagère qui est la face horrible de l'amour éternel... L'Ordre musulman des chevaliers ismaéliens et l'Ordre chrétien du Temple sont constitués exactement sur le même modèle... Parce que l'un et l'autre sont construits sur les mêmes doctrines secrètes, sur un ésotérisme unique et invariable, qui sourd à travers le monde sous des voiles différents, comme la lumière unique à travers le prisme se décompose en rayons multicolores... »

« La face horrible de l'amour éternel » n'a pas été sans influencer profondément les junkers teutoniques. Guerriers impavides, en leur for intérieur ils avaient rendu hommage à ces barbares, à ces païens qui savaient si bien combattre et mourir.

Les femmes borusses étaient belles et ardentes. Elles ne se contentèrent pas d'assouvir les vainqueurs qui les réduisirent en esclavage. Au prix de conversions plus ou moins sincères, elles se firent épouser et firent souche. Le pur sang germanique se mêla au sang slave ; la mentalité chrétienne aux survivances païennes. Le monde, régénéré par le Sang du Christ et le Voile de la Vierge, de nouveau, fut envahi par des ombres crépusculaires venues du fond des âges.

« Les mœurs et les coutumes de ces peuples, y compris malheureusement leurs vertus », écrit Kotzebue, « souffrirent plus tard divers changements, car elles se combinèrent avec la superbe et le blasphème en honneur chez les Chrétiens allemands... Ils croyaient aux démons qui poussent les possédés dans l'eau et dans le feu. Le long de la côte de la mer Baltique, les hommes pêchant l'ambre étaient harcelés par des cavalcades de fantômes. Les sorciers pratiquaient leurs rites étranges. Au cours de la nuit, on perpétuait encore le cérémonial païen. Les églises restaient désertes. »

Los von Rom [28] est de tous les temps.

Le plus secret dessein des junkers-lézards ne fut-il point, en amalgamant le christianisme primitif au paganisme éternel, de créer un type d'homme nouveau ? Siegfried-Parsifal ?

Pensée souterraine qui surgira quelques siècles plus tard dans le Christianisme aryen, germanique, des années 1910 à 1944.

Comment ne pas frémir en relisant cette page prophétique de Henri Heine :

« Vous autres Français, vous pouvez admirer et aimer la Chevalerie. Il ne vous en est rien resté que de jolies chroniques et des armures de fer. Vous ne risquez rien à amuser ainsi votre imagination, à satisfaire votre curiosité. Mais chez nous, Allemands, la chronique du Moyen Âge n'est pas encore close ; les pages les plus récentes sont encore humides du sang de nos parents et de nos amis, et ces harnois étincelants protègent encore les corps vivants de nos bourreaux... Pour vous, Satan et ses compagnons infernaux ne sont que de la poésie ; chez nous, il existe des fripons et des sots qui cherchent à réhabiliter philosophiquement la foi au diable et aux crimes infernaux des sorcières...

« O noirs fripons ! Et vous, imbéciles de toutes couleurs ! Accomplissez votre œuvre, enflammez la cervelle du peuple par les vieilles superstitions, précipitez-le dans la voie du fanatisme ; vous-mêmes, un jour, deviendrez ses victimes ; vous n'échapperez pas à la destinée des conjurateurs maladroits qui ne purent à la fin maîtriser les esprits qu'ils avaient évoqués et qui furent mis en pièces par eux.

« Peut-être le génie de la révolution ne peut-il remuer par la raison le peuple allemand ; peut-être est-ce la tâche de la folie d'accomplir ce grand labeur ? Quand le sang lui montera une fois, en bouillonnant, à la tête, le peuple n'écouterà plus le pieux ramage des cafards bavarois, ni le murmure mystique des radoteurs souabes ; son oreille ne pourra plus entendre que la grande voix de l'Homme.

« Quel sera cet homme ?

« C'est l'homme qu'attend le peuple allemand, l'homme qui lui rendra enfin la vie et le bonheur, le bonheur et la vie après lesquels il a si longtemps aspiré dans ses songes. Combien tardes-tu, toi que les vieillards ont annoncé avec un si brûlant désir, toi que la jeunesse attend avec tant d'impatience, toi qui portes le sceptre divinatoire de la liberté et la couronne impériale sans croix !...

« ... Il y a certainement mieux qu'un conte dans la croyance que l'empereur Frédéric Barberousse n'est pas mort. Lorsque la prêtraille l'incommoda trop, il s'enfuit dans une montagne qu'on nomme le Kyffhaeuser. Il y reste caché avec toute sa cour jusqu'au temps où il reparaitra dans le monde pour faire le bonheur du peuple allemand. Cette cachette est en Thuringe, non loin de Nordhausen...

« Plusieurs assurent que l'Empereur, dans sa montagne, est assis devant une table de pierre et dort ou songe au moyen de reconquérir l'Empire. Il balance constamment la tête et cligne des yeux. Sa barbe descend maintenant jusqu'à terre. Quelquefois, comme dans un songe, il étend la main et semble vouloir encore saisir son glaive et son bouclier. On dit que lorsque l'Empereur reviendra dans le monde, il suspendra son bouclier à un arbre desséché et que l'arbre commencera alors à bourgeonner et à verdoyer et qu'un meilleur temps recommencera en Allemagne. »

3 LA SAINTE-VEHME

Le Grand Interrègne débute en 1250, à la mort de l'empereur Frédéric II. Il durera jusqu'en 1273, et sera une des plus sombres périodes de l'histoire de l'Allemagne. Le Saint Empire Romain Germanique n'est plus qu'une mosaïque d'États enchevêtrés, laïques ou ecclésiastiques, petits ou grands. A la faveur de l'anarchie, les chevaliers brigands se multiplient. Il se crée de nombreuses communautés de paysans libres, surtout dans le marais du Nord et les montagnes du Sud. Des villes marchandes, indépendantes, croissent au long de la Baltique et de la mer du Nord, dans la vallée du Rhin, sur les nœuds des routes naturelles. Mais les échanges économiques sont entravés par le brigandage. Le seul droit efficace est le Faustrecht [29].

C'est lui qui assure la « légalité » d'alliances éphémères entre ligues seigneuriales et urbaines entre cités hanséatiques et groupes ruraux. Dans ce chaos, les droits les plus élémentaires de la personnalité humaine sont foulés au pied. Voleurs, parjures, sadiques, meurtriers sont à peu près certains de l'impunité, protégés comme ils le sont par la concussion des juges et l'enchevêtrement des frontières. Pourtant, les classes moyennes prennent conscience – à la faveur de leur enrichissement – de leur importance. Puisque les ecclésiastiques et les nobles sont incapables de les défendre, les bourgeois se protégeront eux-mêmes, efficacement, en usant d'une stratégie bien germanique, la Société Secrète. C'est ainsi que naît une société secrète justicière : la Sainte-Vehme [30].

Elle restera en activité jusqu'au XVIIIe siècle, puis renaîtra de ses cendres en 1919, alors que l'Allemagne traversera une ère de désordre pire encore que le Grand Interrègne.

Théoriquement, ces tribunaux secrets dépendaient, par une vague délégation impériale, de l'archevêque-électeur de Cologne. En fait, les francs-juges » ne rendaient compte de leurs actes à aucune autorité religieuse ou seigneuriale. Ils se recrutaient exclusivement, par cooptation, dans la bourgeoisie, restaient rigoureusement anonymes, châtaient inexorablement toute indiscretion, même involontaire. Pour être admis à juger sans appel, ils subissaient une série de rudes épreuves dont celle de s'improviser bourreaux ; ils prononçaient des serments imprécatoires, se reconnaissaient entre eux par des mots de passe, signes et attouchements. En principe, et au début de son activité, la Vehme limita sa juridiction à la Westphalie, qu'en son langage secret elle nommait la Terre Rouge [31].

Mais, rapidement, elle gagna tout l'Empire jusqu'aux marches de l'Est. Pourtant, il semble que ses chefs, les francs-comtes [32], fussent tous d'origine westphalienne et de même cousinage.

Les membres de la Vehme, tant pour juger que pour initier, ne se réunissaient jamais sous un toit, mais dans des lieux déserts, forêts, vallées sauvages, îlots de marécages, et souvent là même où les sorciers avaient – selon la tradition – mené le Sabbat. Ou bien à l'ombre d'un tilleul séculaire. Le président de la cour criminelle, le franc juge, était secondé par des assesseurs [33] dont l'un d'eux se constituait en accusateur après avoir été magistrat-instructeur.

Francs-juges et francs-asseesseurs avaient sous leurs ordres une police secrète, les assermentés [34] qui signalaient les crimes impunis, procédaient à des enquêtes et, le cas échéant, exécutaient les sentences.

A en croire les chroniques, ils auraient été plus de cent mille. Voici, dans les grandes lignes, comment fonctionnaient les cours vehmiques. Le prévenu (où qu'il se trouvât dans les

limites de l'Empire) recevait d'abord, par des voies mystérieuses, sommation écrite d'avoir à comparaître. Souvent, de nuit, un pli cacheté de cire rouge était fiché sur sa porte par un poignard. S'il ne répondait pas à cette assignation, il était présumé coupable et le jugement pouvait se dérouler par défaut mais sans appel. Si l'accusé tentait de fuir, tout assesseur ou assermenté avait le devoir de s'assurer de sa personne et de le conduire, de gré ou de force, devant un franc-tribunal. En cas de rébellion, il était occis, par la corde ou le fer.

La Vehme était si puissante, si bien organisée, si redoutée, que bien rare était l'accusé parvenant à lui échapper. Il n'avait d'autre ressource que de s'exiler incontinent en terre non impériale. Car la Vehme s'interdisait d'instrumenter hors des pays germaniques. Tout individu (même proche parent) qui aurait donné aide ou asile à un accusé désigné, aurait couru le risque d'être prévenu de complicité, crime aussi rigoureusement châtié que la faute principale.

Le jugement était rendu de nuit, selon une procédure empruntée à la coutume des anciens Germains. C'était, en quelque sorte, une surenchère de témoignages.

Le nombre requis de témoins, à charge ou à décharge, était successivement deux, six, treize et vingt. Mais comme accusé ou accusateur jurait aussi, les témoignages, en réalité, suivaient une progression basée sur les nombres sacrés 3, 7, 14 et 21. Voici un exemple de ces débats si particuliers. Si l'une des parties produisait deux témoins, l'autre devait en produire au moins six pour avoir chance de gagner. Pour reprendre ensuite avantage, la partie adverse devait citer treize témoins, à quoi l'autre partie répondait par les dépositions de vingt témoins. Si l'accusateur réussissait à présenter vingt témoins à charge, l'accusé n'avait aucune chance d'échapper à la peine capitale.

Tout témoin cité qui ne déférait pas à l'injonction de la Vehme s'exposait à de redoutables représailles. En certains cas, il était cependant permis de déposer par écrit, mais sous la garantie d'un notaire accrédité. Parfois les francs juges cachaient leur visage sous une cagoule rouge. L'exécution capitale suivait immédiatement le prononcé du verdict. Quatre assesseurs s'emparaient du condamné, lui prescrivaient de recommander son âme à Dieu et, avec un lien d'osier, le pendaient à une branche maîtresse de l'arbre sous lequel le tribunal secret venait de siéger. Pour marquer qu'il ne s'agissait pas d'un assassinat, mais d'un acte de haute justice, un poignard crucifère était enfoncé dans le tronc de l'arbre. Le cadavre était la proie des bêtes sauvages et des oiseaux du ciel. Malheur à celui (même proche parent ou ami) qui se serait avisé de le dépendre pour l'ensevelir en terre chrétienne.

Plus souvent que par un jugement contradictoire, la Vehme condamnait par défaut. Alors, le franc-comte présidait un ban secret [35].

Il constatait d'abord que le prévenu, dûment assigné, ne comparaisait pas. Un assesseur appelait à grands cris en se tournant vers les quatre points cardinaux ; l'accusateur précisait son accusation, après que trois ou sept témoins eurent affirmé qu'il était prud'homme, de bonne foi, et qu'il n'assouvissait aucune rancœur personnelle.

Voici la forme solennelle de verdict prononcée alors par le franc-juge :

« Accusé du nom de... Au nom de la justice de Dieu, je te retire par la présente la paix et les droits et libertés accordés par l'empereur Charlemagne et approuvés par le pape Léon et attestés sous serment par tous les princes, nobles, chevaliers et vassaux, hommes libres de Westphalie ; et je dépose et te place en dehors de toute paix, libertés et droits, en vertu du ban et de la malédiction du Roi, t'abandonnant au plus grand malheur et au déshonneur ; et te déclare indigne, hors-la-loi, privé de ton sceau, dégradé, sans paix et proscrit de la loi commune ; et t'élève et te place sous la malédiction de la Vehme, selon l'arrêté prononcé par ce ban secret. Nous vouons ton cou à la corde et ton corps aux bêtes et aux oiseaux de proie, pour qu'ils le dévorent jusqu'à ce que rien n'en reste. Nous soumettons ton âme à Dieu dans le Ciel. Que notre justice sainte te prive de la vie et de tes biens ; que ta femme devienne veuve et tes enfants orphelins ».

Ensuite le franc-juge prenait la hart tressée de branches d'osier et la jetait loin de lui. Tous les juges présents, debout devant la Cour, crachaient. Ensuite, le Freigraf rappelait à

tous les juges et témoins leurs serments comme membres du Tribunal secret, leur ordonnant, quand ils se saisiront du maudit, d'user de toute leur force et de tous leurs pouvoirs pour le pendre à l'arbre le plus proche.

Le Freigraf tendait ensuite à un des assesseurs un placet scellé de cire rouge qui confirmait la sentence et suivant lequel tous les membres de la Vehme étaient requis de lui prêter appui.

Le porteur du document partait immédiatement à la recherche du condamné, sans parler de l'objet de sa mission à qui que ce fût, sauf à d'autres conjurés, de crainte que le condamné ne fût prévenu à temps et ne parvînt à se soustraire au châtiment. Fréquemment, le condamné résidait en une partie de l'Allemagne éloignée. Qu'importait ? Il y avait partout des francs-juges et, dès l'ordre reçu, le devoir de chacun était d'obéir au jugement. Il devait d'abord examiner la pièce officielle portant le sceau de la Vehme ; en l'absence de ce document, il suffisait que trois autres Freischöffen jurassent que l'homme recherché avait été proscrit par la Vehme. L'exécuteur désigné devait exécuter la sentence, le condamné fût-il son meilleur ami ou son propre frère.

Cependant il arrivait parfois qu'un franc juge, ayant eu vent de la condamnation d'un de ses amis, essayât au péril de sa propre vie de l'avertir. La formule consacrée consistait en ces mots :

« Mieux vaut manger son pain ailleurs. » L'épouvante inspirée par la Vehme était telle que ces simples mots suffisaient à faire fuir sans délai tout sujet impérial, quels que fussent ses titres et ses richesses et à en faire un proscrit traqué, réduit à passer le reste de ses jours misérables loin de son foyer et de sa famille. Un homme mis hors la loi par la Vehme ne pouvait espérer l'aide de personne, car on risquait la mort à être aperçu en sa compagnie.

La liste des crimes tombant sous la juridiction de la Sainte-Vehme était extrêmement longue. D'abord les fautes graves contre la religion et les dix commandements ; ensuite « les crimes contre l'honneur et la loi, la trahison, le meurtre, le vol, le parjure, la diffamation, le viol et l'abus de pouvoir ». En fait, tout homme qui entraînait en conflit personnel avec un membre de la Vehme risquait d'être condamné. Rien n'était plus facile que d'étayer une accusation sur « un crime contre l'honneur ». Un franc-juge n'avait la plupart du temps aucune difficulté à trouver d'autres Vehmistes prêts à témoigner du bien fondé de son accusation.

Toute indiscretion d'un affilié était punie de mort, et l'exécution était immédiate.

« Si un Freischöffe, dit un texte du XVI^e siècle, dévoile les secrets et mots de passe du « tribunal secret », en tout ou en partie, il sera appréhendé sans procès. Ses mains seront liées devant lui, ses yeux seront bandés, il sera maintenu sur le sol, sur le dos, et sa langue sera arrachée. Avec une hart à trois brins, il sera pendu à sept pieds de haut. »

Certaines archives vehmiques, qui sont parvenues jusqu'à nous, contiennent en première page l'avertissement que tout profane qui les ouvrira tombera sous la juridiction de la Vehme. De nos jours, encore, on trouve parfois dans des archives certains documents dont le sceau n'a pas été brisé. Ils portent cet avertissement :

« Il est interdit à quiconque de lire cette lettre, ou de la faire lire, s'il n'est pas un authentique franc-juge du Tribunal secret du Saint Empire Romain [\[36\]](#). »

Ce serait bien mal connaître les humains que d'espérer qu'une telle institution ne dégénérât point. Des francs-juges abusèrent des pouvoirs exorbitants qui leur étaient attribués. Puis se forgèrent des ersatz de Vehme composés précisément de brigands chevronnés. Enfin, des auxiliaires du Tribunal secret pratiquèrent un racket digne de Chicago. Si bien que la Vehme, au long des siècles, après avoir inspiré une crainte salutaire, s'embua d'un nimbe de terreur, puis de mépris. D'autant que certains francs juges, dégénérés, se firent les exécutants de règlements de compte plutôt que de jugements

réguliers. La Vehme s'éteignit après la guerre de Trente Ans. Mais elle resurgit dans la mémoire des Allemands, surtout à l'époque romantique. On oublia ses méfaits pour ne se souvenir que de son zèle justicier. Si bien qu'en 1919...

4 LES ILLUMINÉS DE BAVIÈRE

Le siècle des Lumières [37] ? Transposition germanique de la pensée des Encyclopédistes français.

Mais quelle transposition ! D'un côté du Rhin, l'ironie généreuse de Voltaire, le scepticisme indulgent de Diderot ou du baron d'Holbach, servis par un style d'une élégance ailée. Sur l'autre rive rhénane, un fat pédantisme, un style empesé fourbi par des cuistres, des pisse-froid, des tartufes. Avec, comme chef de file, Gotthold Lessing, dont les adversaires disaient qu'il écrivait avec de l'opium sur des feuilles de plomb.

Vivement les bourrasques du Sturm und Drang [38], ou l'olympisme de Goethe !

Les cloportes de bibliothèque sont aussi des refoulés. Réduits à des carrières médiocres, contraints à une courtoisie qui ne leur vaut que de chiches pensions, comment ne rêveraient ils pas de prendre leur revanche contre les nobles brutaux, les riches insolents qui les méprisent, ou, au moins, ne font pas de leur savoir ?

Ces aspirations vagues, un obscur grimaud de collègue les cristallisera, avec une prudence et une ténacité de taupe, mais aussi, il faut le reconnaître, un incontestable génie politique.

Pour ce faire, il use de la meilleure des stratégies en terre allemande : de sa société secrète. Issu d'une famille de pédagogues, Adam Weishaupt [39] naît à Ingolstadt [40] en 1748.

Il se révèle, dès la prime enfance, un bûcheur, un fort en thèmes, si bien que, à vingt ans, il reçoit la chaire de droit canonique à l'Université de sa ville natale. Grand honneur, mais maigre prébende et, en fait, voie de garage. Si Adam a débuté très tôt dans la carrière universitaire, il n'en atteindra que plus vite le faite des honneurs. Maigres honneurs ! Sera-t-il condamné, sa vie durant, à végéter dans une morne cité, parmi des étudiants ignares et des confrères envieux ?

Non ! car les ambitions de Weishaupt sont grandioses. Comme la plupart des paranoïaques, il se croit appelé à régénérer le monde et spécialement la société allemande qui (il faut le reconnaître) en a le plus urgent besoin ; vermoulue, elle craque de toutes parts.

Weishaupt confie son grand dessein à son unique ami, le baron de Knigge [41], esprit aventureux, ambitieux, perpétuellement insatisfait de la quête initiatique qu'il poursuit inlassablement parmi d'innombrables loges, chapitres, conventicules, cercles ésotériques qui foisonnent, comme des champignons, par toute l'Europe en cette fin du XVIIIe siècle.

Knigge et Weishaupt s'enthousiasment l'un pour l'autre. Les voilà qui, après de nombreux palabres, mettent sur pied leur propre société secrète. Bien entendu, au bout de peu de mois, ces deux frères bien-aimés se brouilleront à mort. Knigge partira vers de nouveaux rivages. Mais Weishaupt persévéra. En s'inspirant des constitutions maçonniques, il bâtit l'Ordre ultra-secrète des Illuminés [42] que l'historien connaît sous le titre des Illuminés de Bavière.

D'aucuns ont voulu y voir une branche de la franc-maçonnerie alors qu'en réalité les deux associations secrètes furent des ennemies implacables. Weishaupt partage son Ordre

ésotérique en treize grades, répartis en deux classes. La première classe, ou édifice inférieur, n'étant qu'une préparation à la seconde, l'édifice supérieur.

Le néophyte recevait d'abord les grades d'illuminés : novice, minerval, illuminé mineur, illuminé majeur. Ayant subi victorieusement un certain nombre d'épreuves (nous dirions maintenant de tests), il accédait aux étages successifs de l'édifice supérieur dont les premiers étaient empruntés à la hiérarchie de la maçonnerie écossaise : apprenti, compagnon, maître, écuyer écossais, chevalier écossais. Enfin, pour quelques rares adeptes se couronnait l'Œuvre : épopée, prince, mage-philosophe, homme-roi. Chaque affilié portait un noien mysticum qui le suivait durant toute sa carrière initiatique. Adam Weishaupt s'était attribué celui de Spartakus, appellation qui resurgira après les désastres de 1918... Et non point par hasard !

Spartakus veillait lui-même avec un soin jaloux au recrutement des affiliés. Les premiers novices furent ses propres étudiants. A partir de 1782, il porta ses regards beaucoup plus haut. Ainsi il recruta à Weimar le duc Charles Auguste (Eschylus), Goethe (Abaris), Herder (Damasus pontifex), Schardt (Apollonius), von Fritsch (Werner). Citons, en outre, le duc Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha, le baron de Dalberg, le duc Ferdinand de Brunswick [43], le comte (futur prince) de Metternich.

Lorsqu'un Illuminé jugeait qu'un profane pouvait être utile à l'Ordre, il le signalait à ses supérieurs. S'il y était autorisé, il soumettait son candidat à un jeûne de trois jours. Puis avait lieu, de nuit, dans un local sombre et souterrain, la première initiation, celle du noviciat. Le néophyte apparaissait nu, les bras liés, « ainsi que les organes de la génération ». Les « initiants » (qui étaient masqués) lui posaient des questions « afin de connaître le fond de sa pensée et les motifs secrets qui l'engageaient à solliciter son admission ». Si les interrogateurs trouvaient satisfaisantes ses réponses, ils lui faisaient jurer obéissance absolue, l'avertissaient que la moindre indiscretion serait punie de mort [44].

Le serment prêté sur la Bible, le « cherchant » avait communication des premiers arcanes de l'Ordre. Il apprenait à se faire reconnaître par des signes, mots et attouchements. Il versait aussi une capitation, non point fixe, mais proportionnelle à ses revenus. Un Illuminé d'un grade élevé prenait ensuite soin de lui et le façonnait, le « mettait en condition » selon une technique d'autant mieux éprouvée que Weishaupt l'avait, dans ses grandes lignes, empruntée aux jésuites dont il avait été un « associé laïque » ou, comme on dit, un jésuite de robe courte.

On ne négligeait rien pour frapper l'imagination de l'Illuminé. Voici, selon des documents authentiques, comment se déroulait l'initiation au neuvième grade, celui d'épopée :

« La salle où avait lieu la réception était brillamment éclairée et tapissée de draperies dorées. Le président (Spartakus lui-même) offrait au récipiendaire un couteau, une couronne et un manteau royal ; de l'autre côté, une tunique de lin et une ceinture écarlate. Optait-il pour les attributs sacerdotaux que la cérémonie continuait. Avait-il préféré les insignes du pouvoir temporel ? Il n'allait jamais plus avant dans les secrets de l'Ordre. Dans le cas contraire, on le revêtait de la tunique candide, on le sacrait prêtre selon un rite voisin de l'ordination catholique. Il consacrait non point sous l'espèce du vin, mais d'un breuvage fait de lait et de miel. »

Ensuite la cérémonie qui le faisait régent était plus imposante encore. Citons cette fois R. Clavel :

« On l'introduisait dans une salle toute de noir tapissée. Il ne voyait autour de lui que des flaques de sang, des poignards, des instruments de supplice. Au milieu de ces images horribles, il apercevait un squelette humain foulant aux pieds les attributs de la royauté. Son introducteur simulait l'effroi et l'entraînait loin du spectacle. D'autres assistants feignaient de le retenir. Mais apercevant « qu'il avait été élevé à l'école des Illuminés, que le sceau de l'Ordre était gravé sur son cœur et sur son front », ils le laissaient passer dans une

autre pièce. Là, on le soumettait à diverses cérémonies et à un interrogatoire serré. Enfin, s'il avait bien répondu, on le vêtait d'un équipement de chevalier-croisé... »

Tout ceci n'était que l'extérieur ; il est même probable que les fortes personnalités étaient dispensées de ces simagrées théâtrales. Le véritable entraînement était basé sur cette règle d'or : « On ne peut être initié que par soi-même. »

« Je cherche, a écrit Weishaupt à son lieutenant Zwack, à cultiver les sciences qui ont de l'influence sur notre bonheur en général et à écarter de notre route les sciences contraires... » Les sciences contraires étant celles qui détournent l'homme actif des problèmes de la vie pratique en l'égarant dans les nuages de la métaphysique, du mysticisme, de la théologie. Selon un programme précis, gradué et fondé sur une pédagogie réaliste, l'Illuminé, à mesure de sa progression ordinale, approfondissait ce que nous nommons les techniques, les sciences humaines et particulièrement la psychologie appliquée.

« L'exercice auquel l'Ordre attache le plus d'importance, c'est l'observation directe dont les résultats seront consignés dans des notes prises sur le vif. »

Les « statuts réformés » de 1783 précisent :

« Avant tout, étudier l'Homme ; moins encore dans les livres que par soi-même en observant les personnages de l'entourage. »

« Le Novice fait une étude approfondie de lui-même et de ses semblables. Il consigne ses observations et, en général, observe plus qu'il ne lit... Le moyen le plus sûr de monter en grade, c'est de prendre de nombreuses notes, de multiplier les esquisses de caractères, de consigner par écrit les propos de gens qu'on a surpris au moment où la passion les faisait parler. »

Le Minerval reçoit une instruction secrète et personnelle qui lui apprend à coordonner méthodiquement ses observations. « Il doit tenir un registre dans lequel il réserve trois ou quatre feuilles à chacune des personnes qu'il fréquente. »

A ses premiers maîtres, les jésuites, Weishaupt emprunta les « précautions » que voici : « Dans le secret, rappelait-il à ses lieutenants, réside notre puissance. Aussi ne faut-il pas hésiter à nous présenter sous le couvert de sociétés anodines. Les loges de la franc-maçonnerie bleue [\[45\]](#) sont un voile commode pour dissimuler nos buts réels, parce que le monde est habitué à n'attendre d'elle rien d'important ni de constructif.

On tient leurs cérémonies pour des pitreries futiles à l'usage des grands enfants. Le nom de société savante est aussi un masque excellent sous lequel il convient de dissimuler nos grades inférieurs. »

On appliquait une tactique subtile à l'égard des nouvelles recrues :

« On doit doser le breuvage selon la constitution de chacun et, par suite, donner à l'Ordre le nom qui aura le plus d'action sur le candidat Les uns cherchent une nouvelle sorte de franc-maçonnerie, d'autres une société savante, d'autres un cercle de Rose-Croix, d'autres encore une association politique. Chacun, au début, doit être appâté par ce qu'il espère. »

Une fois l'innocent novice dûment enrégimenté, comment faire en sorte qu'il reste dans les mains des supérieurs aussi passif qu'un esclave et cependant utile à la cause commune ?

A côté de la gradation connue, Adam Weishaupt avait institué une hiérarchie parallèle dont les affidés avaient des pouvoirs d'autant plus terribles qu'ils étaient ignorés de tous, sauf des « hommes-rois ». Spartakus les nomma les insinuants. Chaque insinuant se livrait à l'espionnage, non seulement des profanes, mais aussi des autres Illuminés, quels que fussent

leurs grades ou fonctions... L'insinuant tenait un journal de notes, ou diarium, qu'il transmettait deux fois par mois au grand-maître lui-même. M. Le Forestier conclut :

« Il est probable que l'idée de constituer un noviciat ait été donnée à Weishaupt par ces Congrégations de Marie, fondées par les jésuites dès le XVI^e siècle, où ils faisaient entrer les jeunes gens pour les accoutumer aux exercices de piété. »

« De même les quibus licet [46] des Illuminés étaient imités des bona opéra [47] que les membres de ces congrégations devaient remettre sous pli scellé à la fin de chaque mois. »

Les constitutions ignaciennes, dans les collèges et universités, confiaient à un « syndic général » et à des « syndics particuliers » le soin de faire des rapports secrets sur tout ce qui leur semblait digne d'attention. Dans les internats, chaque pensionnaire avait un œmulus chargé de le surveiller, de l'admonester et... de le dénoncer. Les élèves étaient encouragés à dénoncer au Supérieur ce qui leur paraissait équivoque ou répréhensible chez leurs pédagogues. Un réseau complexe de mouchardage... comme il en existe de nos jours dans les Guépéou, Tchéka, Sicherheitsdienst et autres S. D. E. C. E., Renseignements Généraux, Intelligence Service et Serviteurs de l'Unité [48].

En même temps que les Illuminés, pullulaient en terre germanique des conventicules mystiques fédérés sous l'appellation de Templiers ou de Rose-Croix. Bientôt ces courants souterrains s'affrontèrent dans l'ombre. Une guerre secrète et acharnée éclata, se prolongea. Toutes les armes furent utilisées par les deux camps : de la calomnie au chantage, du libelle au poison. Au bout de quelques années de luttes atroces, Weishaupt dut s'avouer vaincu, vaincu par la peur, car au fond de soi-même il était resté un pion servile et timoré. Rat de bibliothèque, il avait gardé la fâcheuse habitude de colliger archives et documents dans des lieux secrets. Cachettes qui, bien entendu, furent découvertes par la police secrète. On perquisitionna. On saisit des voitures de paperasses. La lecture en fut édifiante. On sut, enfin, quels étaient les buts véritables des Illuminés bavarois ! On découvrit des listes entières d'adhérents de tous grades. Les enquêteurs n'eurent guère de peine à les « faire mettre à table ». Les dénonciations s'accumulèrent dans les sacs des juges. On prit des mesures qu'on se garda d'appliquer ; trop de personnages et du plus haut rang étaient compromis ! Les autorités régulières se contentèrent (comme on dit pudiquement) de les tenir. Après tout, qu'est-ce qui importait vraiment ? Que la Subversion fût démantibulée à jamais !

Son but ultime ? On peut le résumer dans la fameuse formule du Père Duchesne : « Étrangler le dernier prêtre avec les boyaux du dernier roi. » Les Illuminés de Bavière avaient pour ultime dessein de rendre l'homme à l'état de nature, en supprimant la propriété, la religion, la morale. D'abord tout détruire, systématiquement, pour que se reconstitua, ensuite, une société sans classes.

On a découvert dans les notes de Weishaupt une phrase qu'on retrouve textuellement dans Bakounine :

« Nous devons tout détruire, aveuglément, avec cette seule pensée : le plus possible et le plus vite possible. »

L'éthique rêvée par Weishaupt s'exprimait ainsi :

« Ma dignité d'homme consiste à n'obéir à aucun autre homme et à ne déterminer mes actes que conformément à mes propres convictions. »

Weishaupt sema le grain qui donna, un peu plus tard, Babeuf, Buonarroti, Elisée Reclus, Bakounine, Kropotkine, Jean Grave et aussi, mais indirectement, Blanqui, Trotski, Lénine.

Ce ne sont pas coïncidences... Pas plus que ce qui va suivre. Adam Weishaupt eut une fin piteuse. En 1785, il fut destitué de sa chaire professorale et l'on fit en sorte que, prévenu à temps, il s'exilât lui-même. L'Electeur de Bavière avait trop de sens politique pour accorder à ce conspirateur la palme du martyr. Une chambre ardente le condamna à mort... par défaut.

Malade de peur, le tremblant grand maître, sous un faux nom qui ne trompa personne, se réfugia d'abord à Regensburg [\[49\]](#) puis dans le minuscule État du prince de Saxe-Gotha.

Comme il était devenu bien sage et jurait qu'on ne l'y reprendrait plus, ce potentat débonnaire lui confia l'instruction de son fils cadet qui devint, avec un si bon maître, un puits de science. Weishaupt mourut à Gotha le 18 novembre 1830. Il avait quatre-vingt-trois ans et personne ne se souvenait, dans son entourage, de son extraordinaire passé.

5 LES RÉPROUVÉS

Novembre 1918, effondrement du Deuxième Reich ! Désespoir, misère, famine, chômage, anarchie. Partout le sentiment confus, mais qui se précisera, « qu'on a été trahi ».

Le Kaiser et le Kronprinz de Prusse se sont enfuis piteusement en Hollande. Les autres monarchies et les brillants seconds, ne sont plus que de pâles souvenirs. Faute de mieux, la République a été proclamée, mais c'est un régime auquel nul ne croit et qui ne croit pas en lui-même.

A peine commence-t-il de prendre corps que le gouvernement Ebert est furieusement attaqué à droite comme à gauche. D'un côté, les petits-fils spirituels de Spartakus, de l'autre la résurrection du vieil et toujours vivace esprit des junkers (les Lézards) et de la Vehme.

D'abord le mouvement spartakiste. Descend-il, en ligne directe, par filiation initiatique, des Illuminés de Bavière ? C'est probable, mais ce n'est pas, faute de documents écrits, historiquement démontrable. Pourtant son programme est calqué sur les directives secrètes de Weishaupt. Cette fois, les meneurs ne sont plus des pédants et des dilettantes, mais des gens du peuple qui ont le ventre vide et dont la plupart reviennent, écoeurés, des tranchées.

Pour la première fois, une femme joue un rôle prépondérant dans l'histoire de l'Allemagne : Rosa Luxembourg. Elle partage avec Karl Liebknecht la direction de la « Ligue Spartakus [\[50\]](#) », elle-même issue de la fraction activiste de la Social-démocratie.

Fils d'un des fondateurs de la Seconde Internationale, Karl Liebknecht naît à Leipzig en 1871. Il représente l'extrême-gauche du parti social-démocrate, d'abord à la Chambre prussienne puis au Reichstag. Presque seul, il proteste avant la guerre contre l'inflation des crédits militaires où il pressent (à juste titre) une menace de guerre générale. Pendant la guerre, il tente de noyauter les ouvriers des usines et les femmes des combattants. Action clandestine qui risque, à tout instant, de le placer en face d'un peloton d'exécution.

En mars 1916, il crée (ou ressuscite) la Ligue Spartakus qui deviendra l'embryon du parti communiste allemand. Il est dénoncé, maltraité, incarcéré, et ne sera libéré que par la débâcle. Mais, même privée de son chef, et tout en restant secrète et hors-la-loi, la Spartakusbund a recruté de nombreux militants, bien organisés, préparés à l'action directe dès que le moment sera venu. Liebknecht ne croit ni au parlementarisme ni à une république bourgeoise. Il refuse d'apporter sa caution au gouvernement Ebert [\[51\]](#), suivant ainsi les conseils de Rosa Luxembourg.

En France, Rosa Luxembourg aurait été cataloguée parmi les « enragées ». C'est une grosse juive, au physique peu engageant, mais à la culture révolutionnaire profonde et à l'éloquence enflammée. A trente-cinq ans, en 1905, elle a pris une part active à l'émeute russe, dite « le dimanche rouge [\[52\]](#) ».

C'est par miracle qu'elle a échappé aux cosaques de Koutepoff et qu'elle a pu rentrer en Allemagne. Ce mouvement révolutionnaire russe avait été fomenté par le pope Gapone qui mena si mal son affaire que les terroristes le soupçonnèrent d'être un agent provocateur, ce pour quoi ils l'exécutèrent. Excellente organisatrice, Rosa voyage ensuite par toute l'Europe, puis joue un rôle occulte mais prépondérant, dans l'organisation du parti socialiste allemand. Les femmes n'ont aucun droit civique ? Qu'importe ! Elle prêche le pacifisme et le collectivisme dans les usines. Elle multiplie les brochures clandestines jusqu'au moment où elle est incarcérée pour propagande défaitiste. Libérée en novembre 1918, elle s'allie avec Karl Liebknecht, qu'elle écrase d'ailleurs de son envahissante personnalité. C'est elle qui fomenta la « semaine rouge ».

Le 6 janvier 1919, sur un mot d'ordre mystérieux, les cellules [53] spartakistes se ruent à l'assaut du gouvernement provisoire déjà chancelant.

Les révolutionnaires écrasent, en quelques jours, les forces gouvernementales. Partis de Munich, les Spartakistes menacent Berlin le 10 janvier. Mais le 11, une contre-attaque foudroyante des ligues de droite dégage Berlin, poursuit son avance dans un mouvement irrésistible ; les Spartakistes, pris de panique, sont décimés. Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht sont reconnus, jetés en prison, massacrés. Au mois de mars suivant, la Ligue Spartakus tente un nouveau coup d'Etat qui est immédiatement annihilé. C'en est fait, au moins officiellement, des descendants de Weishaupt. Les survivants se fondront dans les rangs du parti communiste allemand.

La république dite de Weimar sera proclamée quelques semaines plus tard. Le premier président en sera le chancelier Ebert, celui qui détient un semblant de pouvoir, depuis l'abdication de Guillaume II. Un double danger menacera la république dès sa naissance : la crise économique et la surenchère nationaliste.

Qui a écrasé les Spartakistes ? Qui est animé de l'esprit de revanche ? Qui estime que la guerre n'a pas été perdue par les armes ? Qui propage la légende du « coup de poignard dans le dos », imputant l'écroulement du IIe Reich aux juifs, aux bourgeois nantis, aux pacifistes de gauche ? D'abord les chefs militaires groupés autour du général Ludendorff, ensuite les « résurrecteurs » de la Vehme et de l'Ordre Teutonique.

Ces extrémistes masquent leur but véritable et leur action directe sous une multitude d'associations, de guildes, de ligues [54], de groupements où les révolutionnaires se camouflent aux yeux des Alliés et des polices gouvernementales.

Dans son livre sur l'Allemagne secrète, Paul Winkler en donne une liste édifiante et qui, pourtant, n'est pas exhaustive. D'abord les sociétés vraiment secrètes, donc interdites, selon la Constitution de Weimar :

Les Vieux Camarades [55], Andreas Hofer Bund [56], Arminius-Bund [57], Les Niebelungen [58], Ordre allemand [59], La Foi allemande [60], Les Oiseaux Voyageurs [61], Eros [62], Frontbund [63], Anneau germanique [64], Les Chevaliers du Saint-Graal [65], Société des Petites Armes, Knappenschaft [66], Le Marteau de Wotan [67], Le Bouclier d'Argent [68].

Ensuite, celles d'apparence innocente et qui sont, officiellement, déclarées et enregistrées.

Gilde académique Werlandi, Société de gymnastique du Peuple allemand, Bartelsbund, jeunesse Bismarck du Parti du Peuple allemand national, Bund des Vétérans allemands, Bund des Amis d'Edda, Bund des Fidèles, Bund des Marins allemands, Nouveau Bund des Chercheurs, Bund des Lutteurs allemands, Bund allemand d'Éducation nationale, Bund des Avocats allemands, Bund Franconien, Bund de la Renaissance allemande, Bund des Instituteurs allemands, Renaissance chrétienne allemande, Chêne allemand, Bund allemand de la Défense locale, Société des Femmes allemandes d'Ostmarck, Héraut allemand, Cercle des Écoles secondaires allemandes, Bund allemand oriental, Société allemande Ostmarck, Bund des Employés allemands, Bund des Écrivains allemands, jour allemand, Société allemande pour l'Assistance rurale et locale, Bund des Armes allemandes, Société allemande de Placement social, Parti social allemand, Bund des Chercheurs allemands, Société académique nationale allemande, jeunesse Siegfried des peuples allemands, Bund de la jeunesse nationale allemande, Bund des Écrivains allemands nationaux, Bund des Étudiants nationaux allemands, Bund économique allemand, Confrérie des Voyageurs, Union de l'Artillerie de campagne, Société du Pin, Société des Enfants d'Irminsul, Société de la Conscience germanique, Bund de la jeunesse germanique, Société des Amis de la Conscience, Société de la Moralité nationale germanique, Chercheurs de la Patrie, Bund des Allemands Hubertus, Groupe de la jeunesse du Bund allemand Kyffhäuser, Jungborn-Bund, Bund des Chercheurs de la jeunesse allemande, Bund Baldur des jeunes professeurs, Bund de la

jeunesse nationale, Innklub, Bund Kronacher, Conseil Kultur-Bund Mitgart, Société nationale des Officiers allemands, Nouvelle Société Gobineau, Bund non sémite, Société de Secours des Vétérans patriotiques, Reichbund Noirblanc-rouge, Reichsbund des anciens Lieutenants, Reichsbund Gegenzins, Bund des Officiers du Reich, Ordre de l'Honneur allemand, Bund commémoratif Schlageter, Cloche d'Alarme, Tejabund, Bund des Artistes allemands de Bavière, Bund pour une meilleure Vie, Société de Gymnastique Theodor Körner, Bund de la Jeunesse patriotique du Prince von Bismarck, Société des Amis de l'Art allemand, Société des Etudiants allemands, Groupe national des Femmes, etc.

L'historien E. -J. Gumbel, qui a consacré quatre volumes aux crimes de la nouvelle Vehme, définit les liens occultes qui fédéraient ces divers groupements :

« Le programme officiel, comme le nom, change selon les nécessités politiques. La tendance réelle reste cependant la même. Ce serait donc une erreur de supposer que toutes ces sociétés existaient séparément et parallèlement. Dans bien des cas, l'une naissait d'une autre et des sociétés portant des noms différents n'en formaient parfois qu'une seule, car les mêmes individus pouvaient appartenir à toute une série d'associations. »

« Le changement de nom, constant, servait souvent à voiler l'ensemble de la structure des organisations pour rendre pratiquement sans effet la dissolution de l'une d'entre elles sur l'ordre du gouvernement ou sous la pression de l'opinion publique. Le véritable but de la fondation de sociétés nouvelles, sous des noms nouveaux, et réunissant des membres nouveaux, était souvent d'exclure les individus que l'on ne pouvait plus considérer comme complètement dignes de confiance, tout en évitant leur inimitié. »

Ces associations servaient donc de couverture à des groupes aux desseins troubles, pour ne pas dire criminels, qui se targuaient hautement de prolonger la Sainte-Vehme et la Société des Lézards. Y avait-il filiation directe ? C'est possible. En tout cas, il y avait certainement adoption de principes et hiérarchie analogues. Les moyens d'exécution seuls avaient changé. La hart était remplacée par le revolver. Ces groupes exécutants appartenaient essentiellement soit à l'Organisation Rossbach [69], soit à l'Organisation Consul [70] (ou Organisation C.).

La première formation se recrutant essentiellement parmi les anciens officiers « à terre » et la seconde parmi les officiers de l'Aviation et de la Marine de guerre. Parfaitement structurées, soumises à une stricte discipline, composées d'anciens combattants accoutumés à commander et à obéir, ces deux organisations agissaient en étroit accord, sous la haute direction d'un état-major général, analogue à l'O. K. W. [71] dont le chef occulte était le général Erich von Ludendorff.

Il est d'ailleurs probable que, au bout de quelques mois, les deux « organisations » fusionnèrent. L'Histoire a surtout retenu le nom de Consul (ou de C). Le 22 septembre 1921, à la diète de Bade, un député social-démocrate, le Dr Trunk, eut le courage, ou la témérité, de révéler le schéma directeur de la nouvelle Vehme. Il déclara :

« a) Buts spirituels : développement et expansion de la pensée nationale [72], lutte contre les pacifistes et les internationaux, lutte contre le judaïsme, la social-démocratie et les partis de gauche, lutte contre la Constitution de Weimar, en paroles, en écrits et en actes ; enseignement, aux plus larges couches possibles de la population, de la nature réelle de cette Constitution, programme autoritaire et fédéralisme.

« b) Buts matériels : organisation dans l'armée d'hommes résolus à empêcher la révolution intégrale de l'Allemagne et à éviter, par la constitution d'un gouvernement national, le maintien des conditions politiques actuelles ; camouflage de l'armée, malgré les exigences des anciens ennemis.

« L'organisation est de nature secrète, ses membres sont liés par un pacte d'assistance mutuelle et de protection. Chaque adhérent est assuré de recevoir éventuellement des autres

membres l'aide la plus complète. Tous s'engagent à devenir une force qui, lorsque l'exigeront la nécessité, l'honneur de la Patrie et la réalisation de leurs buts, les maintiendra étroitement unis. Chacun s'engage à une obéissance absolue envers les chefs. Les juifs et, en général, les hommes de sang non aryen sont exclus de l'organisation. L'affiliation à la société expire :

a) à la mort ; b) à la suite d'une activité déloyale ; c) par la désobéissance aux chefs ; d) par retraite volontaire. Tous les membres tombant sous les chapitres b et c et tous les traîtres seront exécutés par la Vehme.

Voici le serment de fidélité :

« — Je déclare sur l'honneur et en joignant les mains que je me soumettrai aux statuts et agirai selon eux. Je jure obéissance absolue au chef suprême de l'organisation et je m'engage à garder le secret au sujet de toutes ses activités. Que Dieu m'aide ! »

Comment les groupes C mettaient-ils en pratique leurs buts spirituels ? « Par le fer et par le feu », selon leur propre slogan. Ils assassinaient sans remords et ils étaient à peu près assurés de l'impunité. Mais citons encore l'Allemagne secrète de Paul Winkler, livre, écrit en français, le mieux documenté, le plus véridique sur ces tragiques événements.

« Pendant les trois ans et demi qui suivirent l'armistice, de 1919 au 24 juin 1922, date de l'assassinat de Rathenau, trois cent cinquante quatre assassinats politiques furent commis en Allemagne par les diverses organisations de « Réveil national ». De tous les crimes, deux, seuls, furent punis : ceux de Rathenau et d'Eisner, encore le châtimement fut-il extrêmement bénin. Quoique officiellement républicaines, les polices des différents États allemands laissaient généralement s'enfuir les assassins. S'il arrivait parfois que des meurtriers fussent arrêtés par des fonctionnaires trop zélés, ils étaient soit acquittés, sort frappés d'une amende, soit condamnés à une peine d'emprisonnement dérisoire, pour quelque motif ridicule tel que le port d'armes prohibées ! »

Paul Winkler donne un exemple « édifiant » de cette « indulgence ».

« Le comte Arco assassina Eisner, leader de la Gauche bavaroise ; il fut bien condamné à mort, en janvier 1920, mais la sentence fut commuée en une détention perpétuelle qui consistait pour lui en de vagues travaux agricoles à proximité de la prison. Puis, le 13 avril 1924, il bénéficia d'une remise de peine et fut remis en liberté. Ensuite, peu après, il fut nommé directeur d'une grande compagnie d'aviation contrôlée par le Reich, la *Süddeutsche Lufthansa*. »

Parmi ces nombreux assassinats politiques fomentés par le groupe C, un de ceux qui souleva le plus d'indignation... ou de joie, fut celui de Mathias Erzberger que l'historien français L. Grassot définit ainsi [\[73\]](#)

« Membre influent du Centre catholique, le député Mathias Erzberger est une des personnalités dominantes de ces années troubles. Ce grand bourgeois, rompu à toutes les finesses d'une dialectique raffinée, possède une souplesse d'esprit qu'on lui envie, qui le rend redoutable dans les débats, mais qui, aussi, éloigne beaucoup de ceux qui pourraient devenir ses amis. Rusé, jamais à court d'arguments, il passe pour un homme « d'infinie ressource et sagacité », et ses ennemis en accusent son origine juive. Il est celui qui trouve les solutions ingénieuses dans les cas difficiles, voire désespérés. Aussi, tout naturellement, a-t-il été placé à la tête de la délégation qui, avec Foch, a discuté les conditions de l'armistice de Compiègne. S'il n'a pas apposé sa signature au bas du traité de Versailles, il n'en est pas moins considéré comme le chef de ceux qui ont accepté l'abaissement de l'Allemagne et de ceux qui demandent une application loyale du traité. En fait, il ne voit de possibilité de relèvement pour son pays que dans l'établissement de bonnes relations avec les vainqueurs du moment.

« Tout de suite, il est devenu un bouc émissaire. Pas de jour sans insultes, sans machinations tortueuses dirigées contre lui. Dès 1920, on l'accuse de malversations ; et il

est tellement impopulaire que, avant tout début de justification, il doit démissionner du ministère.

« C'est un ancien officier de marine, Heinrich Tillessen, membre de l'Organisation C, qui reçoit, de ses chefs occultes, l'ordre d'abattre Erzberger. On lui adjoint le lieutenant de vaisseau Heinrich Schultz.

« Mathias Erzberger se repose à Bad-Griesbach, à quelques kilomètres d'Offenbourg, dans la Forêt-Noire. La quiète petite ville se blottit au fond d'une vallée, au pied d'un vieux château, tout près de vignobles rians, et les sapins des hauteurs lui font une sombre couronne. Le 21 août 1921, Erzberger se promène avec son ami Karl Dietz, député du parti du Centre. Tillessen et Schultz surgissent, les abattent. Le parapluie de Dietz, brandi dérisoirement en un geste de défense, n'empêche pas Erzberger d'être tué et son ami grièvement blessé.

« Pour Tillessen et Schultz, c'est la fuite... L'attentat avait été trop bien préparé pour que les meurtriers ne trouvassent pas immédiatement les complicités nécessaires... dans la police même. Tandis que les démocrates s'émeuvent et s'agitent, que les nationalistes exultent, la « filière de sécurité » fonctionne parfaitement pour les assassins. Ils gagnent sans difficulté la Hongrie où un fonctionnaire de Budapest leur remet les pièces d'un faux état civil préparé d'avance à la Préfecture de Police de Berlin ! Désormais, Tillessen s'appellera Nagold ; il reçoit un passeport à ce nom.

« Pourtant, en dépit de ces précautions, Schultz est arrêté, Tillessen passe en Espagne... »

En 1932, il retourne en Allemagne, se fixe à Brême où personne ne l'inquiète. Il y vivra sous le nom de Nagold jusqu'à ce que le chancelier Adolf Hitler, le 21 mars 1933, promulgue une loi d'amnistie stipulant :

Art. 1. – L'amnistie est accordée... aux infractions qui ont été commises dans la lutte pour le relèvement national du peuple allemand, pour la préparation de ce relèvement ou dans la lutte pour l'intégrité de la terre allemande.

Art. 5. – Le Tribunal statue sur le non-lieu à la requête des intéressés. A peine Tillessen entend-il Radio-Brême annoncer qu'en vertu de l'ordonnance les exécuteurs d'Erzberger sont amnistiés, qu'il reprend son nom véritable.

Le 1er avril 1933, le procureur près le Landgericht déclara close, en raison de l'amnistie, la procédure engagée contre les assassins d'Erzberger.

6 LE PUTSCH KAPP

Amerongen est un gros village des Pays-Pas, situé sur la route d'Arnheim à Utrecht, à huit lieues de cette ville.

Le 21 septembre 1919, en fin d'après-midi, une automobile découverte stoppe devant la grille principale du château – noble demeure dans le style de la Renaissance hollandaise –, entourée d'eau dormante sur trois côtés. Deux hommes descendent de l'auto. Celui qui a tenu le volant est grand, massif, les cheveux roux coupés ras. Il se nomme Alfred G. Anderson et se dit londonien.

Le second, aussi grand mais plus athlétique, est engoncé dans un macfarlane. Il aurait les traits rudes et communs si ses yeux gris ne brillaient d'un singulier éclat. Il porte une moustache en « brosse à dents », très noire et très fournie : il se nomme pour l'heure Lincoln. On sonna longuement avant qu'un valet daignât se montrer. En allemand, on tergiversa devant la grille entrebâillée. Enfin, avec une mauvaise volonté manifeste, le domestique se dirigea vers le corps principal du château. Au bout d'une demi-heure, un vieil officier de la Garde impériale se montra. Il était en uniforme, mais sans armes, sans décorations, la tête nue.

— *Veillez me suivre...*

Les deux automobilistes pénétrèrent dans un salon lambrissé. Avant de faire asseoir ses visiteurs, l'officier se présenta :

— *Général Dommers, aide de camp de Sa Majesté Impériale. Je vous écoute.*

Anderson et Lincoln déclinerent leurs noms et sortirent d'un portefeuille une liasse de documents qui les accréditaient. Le général examina les papiers avec une attention soupçonneuse. Mais Lincoln parlait déjà :

— *L'Allemagne a été vaincue par la seule trahison de l'intérieur, dit-il. Le gouvernement Ebert, à la solde des Alliés, est méprisé ou honni, sans aucune autorité réelle. Malgré son atroce misère, le peuple allemand reste fidèle à son Empereur et à ses généraux. Les Alliés se querellent entre eux. Ils n'oseront ni ne pourront intervenir.*

« *Des généraux, de hauts fonctionnaires unanimement respectés, avec l'appui moral du général Ludendorff, préparent un coup d'Etat militaire, un putsch. Ils sollicitent l'accord de Sa Majesté l'Empereur et Roi. Ils le supplient de sortir de sa retraite et de se mettre à leur tête quand ils auront remporté la victoire.*

— *Je rendrai compte au Kaiser de cet entretien, répondit l'aide de camp en se levant.*

Mais Lincoln insista :

— *Devant l'importance du message que de fidèles sujets nous ont confié, Sa Majesté ne daignera-t-elle pas nous accorder une audience ? Ses partisans en seraient, j'en suis certain...*

— *Je rendrai compte, interrompit Dommers en rendant les documents aux deux émissaires. Puis, sur le seuil du salon, il précisa :*

— *Revenez demain en fin de matinée. Anderson et Lincoln prirent des chambres au Rode Hert, le seul hôtel d'Amerongen.*

Le lendemain, ils reçurent, en langage diplomatique, une fin de non-recevoir. Le général Dommers les assura des pensées bienveillantes de l'empereur Guillaume II ; il recommanda qu'on préparât minutieusement le putsch dont l'échec pourrait avoir des conséquences redoutables. Il regretta qu'une fâcheuse grippe retînt son maître à la chambre. Si quelques-uns de ses compatriotes voulaient, par la suite, le tenir au courant...

Lincoln protesta aigrement :

— *Si nous avons été, nous autres étrangers, chargés de cette mission de confiance par le général Bauer, c'est que les visas auraient été refusés à vos compatriotes par les occupants.*

— *Mais oui... mais oui... répondit Dommers, en dirigeant insensiblement ces importuns vers la porte.*

Le lendemain, Anderson et Lincoln étaient de retour à Berlin.

— *Je m'en doutais, conclut placidement Lincoln. L'Empereur aux moustaches en croc, le Seigneur de la Guerre, est un vieil abruti. La défaite de ses armées l'a rendu gâteux. Il veut achever sa minable existence dans une tranquillité sordide. Il redoute peut-être que les Alliés exigent son extradition.*

— *On affirme, précisa Anderson, que Guillaume II va bientôt quitter Amerongen pour le château de Doorn où il espère se faire oublier. Vous verrez qu'il se remariera et jouera au grand-papa gâteau, en oubliant les millions de morts dont il est responsable. Après une bonne nuit passée dans une des meilleures chambres de l'hôtel Adlon, sur la Kurfürstendamm, Lincoln se leva frais et dispos et c'est en chantant alternativement des psaumes hébraïques et des cantiques chrétiens qu'il fignola sa toilette.*

Comment n'aurait-il pas été radieux ?

... Le 19 août 1919, il a débarqué à Rotterdam, loqueteux, misérable. Et maintenant le voici richement vêtu, le portefeuille bourré, dans un palace berlinois.

Comment s'est opérée cette métamorphose ? Il raconta plus tard qu'il parvint à placer quelques articles dans la presse hollandaise et que « quelqu'un » le prenant en pitié lui prêta une centaine de guinées.

Ce qui est certain, c'est qu'à son retour d'Amerongen, il rencontra le colonel (en civil) Bauer, ancien chef d'état-major de Ludendorff, et un certain Charles Newman qui ressemblait beaucoup à Ludendorff. C'étaient eux qui l'avaient envoyé à Amerongen, en compagnie d'Anderson, autre personnage singulier se disant journaliste et qui disparut ensuite de la scène internationale, ou changea de nom. Les deux généraux furent d'abord assez découragés par l'échec de la mission secrète. Mais Lincoln parvint à leur communiquer son optimisme. Il fallait mettre à la tête du putsch un homme jeune, énergique, aimé de tous, Civils et militaires, et non un vieux fantoche.

Qui donc, si ce n'était le Kronprinz de Prusse, réfugié comme son père en Hollande ?

Ayant encaissé – largement – les fonds nécessaires, Lincoln repartit pour les Pays-Bas, seul cette fois. Sans encombre, il atteignit La Haye, puis Wieringen, une île du Zuiderzee, maintenant presque soudée à la terre ferme.

Tout en conduisant, l'émissaire secret eut loisir de méditer. La Grande Guerre avait mis l'Europe dans une situation inextricable. Les vainqueurs, s'ils avaient gagné la guerre, étaient

incapables de gagner la paix. La situation de l'Allemagne, pièce maîtresse de l'échiquier européen, semblait désespérée. Résisterait-elle à la vague rouge qui montait de Russie, ou saurait-elle échapper à la fureur du désespoir ?

L'armistice du 11 novembre 1918 avait clos les hostilités, mais n'avait pas atténué la famine, le chômage en Allemagne. Dans ce gigantesque maelström, un observateur perspicace discernait deux courants contradictoires : une tendance à l'unification de tous les peuples germaniques, comme les Sudètes, les Autrichiens. Et, en même temps, une nostalgie du retour aux anciens États du Saint Empire Romain Germanique. Les nationalismes bavarois, badois, prussien, wurtembourgeois renaissaient. Pour assurer l'unification et la cohésion de l'Allemagne pantelante, il aurait fallu un gouvernement fort et lucide. Au timide chancelier Max de Bade avait succédé Ebert. Son régime parlementaire faible, sans expérience politique, était imposé par les Alliés.

Personne n'osait se pencher attentivement sur le problème numéro un, afin de le résoudre. Comme l'écriront plus tard Walter Görlitz et Herbert Quint :

« Au premier plan des préoccupations se trouvait, à côté des problèmes de propagande, la recherche des moyens de nationaliser les masses, de leur inculquer un esprit qui les rendît de nouveau capables de porter les armes, afin de rendre à l'Allemagne la possibilité de conclure des alliances. Le socialisme avait moins de valeur en tant que théorie sociale qu'en tant qu'instrument de la lutte pour la libération. Il fallait pouvoir aller de l'avant sans être gêné par les antagonismes de classes ou la menace de troubles sociaux.

« Il faut toutefois se garder d'assimiler ce combat de libération à une conspiration mondiale ayant eu pour but de déclencher une nouvelle guerre générale. Le but recherché n'était pas une guerre mondiale, mais la démonstration que la défaite devait être forcément suivie par une renaissance, laquelle ne serait peut-être pas réalisable sans effusion de sang. »

On se dirigeait inéluctablement vers un socialisme national protégé par une armature militaire : Berlin, siège provisoire du gouvernement, était une sorte de « Vichy » pour des politiciens sans autorité, velléitaires ou combinards.

La vraie capitale de l'Allemagne était alors Munich. Tandis que Munich explosait, Berlin fermentait. C'est à Berlin qu'une division de marine révolutionnaire se révolta ouvertement contre les représentants sociaux-démocrates. Mais la contre-attaque fut immédiate ; elle fut menée par les soldats rapatriés du front, encadrés par le Groupe Consul. Ces hommes ne voulaient pas de république, mais ils assimilaient la révolution à la faiblesse et au manque de dignité de l'effondrement ; ils croyaient, ardemment, en une grande et sainte Allemagne, en une communauté d'armes. Une jeunesse à laquelle l'uniforme avait ouvert le monde se vit frustrer. Elle chercha un ordre nouveau. La grande question qui la tourmentait fut : l'Allemagne était-elle définitivement perdue ? L'armée n'avait pas été vaincue au vrai sens du mot. Si des fautes avaient été commises, il fallait donc les réparer.

En 1306, la Prusse avait vécu ses heures les plus sombres, mais ensuite il y avait eu 1813 et les combats qui avaient amené une libération intérieure et extérieure. La rénovation de l'Allemagne anti-napoléonienne avait été menée par les sociétés secrètes. Celle de 1920 sera donc l'œuvre des mêmes sociétés secrètes, plus ou moins camouflées.

Le premier soin des dirigeants des organisations clandestines fut de simplifier, jusqu'à l'outrance les responsabilités. Comme tous les peuples infortunés ont besoin d'un bouc émissaire (car rien ne soulage plus que d'accabler l'Autre quel que soit cet « autre »), une vague d'antisémitisme déferla sur la Germanie. Cette haine stupide prit une virulence jamais atteinte jusqu'alors, en raison du reflux de nombreux Israélites chassés des pays de l'Est.

Ces réflexions remplissaient de joie le cœur du voyageur tandis que, à nouveau, il roulait vers la Hollande. Ces hobereaux, ces généraux, tous « bouffeurs de juifs », l'avaient choisi, lui, enfant du ghetto de Paks, pour négocier avec un Hohenzollern !

Eux qui criaient à pleine voix : Juda verrecke ! (que Juda crève !) le prenaient pour confident, lui distribuaient sans compter des guinées ou des dollars... point de marks moribonds.

Il tirait les ficelles de ces brutes galonnées, de ces cyniques marchands de canons.

Le Kronprinz habitait, dans l'île de Wieringen, une très modeste demeure, une maison de paysan.

Il refusa, sans explications, de recevoir le porte-parole des généraux conspirateurs. Ceux-ci n'en furent pas accablés, mais – peut-être – soulagés. Eux seuls garderaient l'initiative de l'action et les gains de la victoire.

Le chef des conspirateurs était moins le général Ludendorff que sa terrible épouse, une baronne balte, intrigante, peu équilibrée, toujours en ébullition, qui exerçait sur son vieux mari un empire absolu. Elle était intimement mêlée à divers mouvements occultistes qui commençaient d'envahir l'Allemagne blessée. M^{me} la générale, quoique antisémite, se prit de sympathie pour Lincoln quand il lui eut dévoilé ses connaissances en magie kabbaliste. En Hongrie, il avait été initié par des hassidim, des « rabbins miraculeux », dont les rêveries faisaient le fond des conversations secrètes (mais connues de tous) qu'il avait avec cette fanatique des Hautes Sciences.

La générale Ludendorff avait dans son entourage un personnage inquiétant, un seigneur balte, le colonel-baron von T... que nul ne pouvait regarder sans frémir. Sans doute par suite d'un combat au sabre, il n'avait plus ni oreilles, ni nez, et son crâne dénudé lui donnait l'hallucinant aspect d'une tête de mort. Il ne parlait guère et Lincoln sentait peser sur lui un terrible regard, jeté par des yeux bleu-gris, fixes comme celui des hallucinés.

L'organisation du putsch traînait en longueur. Malgré les protestations de Lincoln, le « Jour J » n'était prévu que pour le mois de juin.

Dans une Allemagne affamée, Lincoln s'agitait joyeusement. Il proclamait bien haut qu'il n'avait qu'un idéal : détruire l'Angleterre.

— *Gott straft England ! (Dieu punisse l'Angleterre).*

Il semblait avoir le don d'ubiquité. S'égarait il parfois du côté du Deuxième Bureau des Alliés ? C'est ce que suggéraient ses ennemis, sans en apporter la preuve. Alors, rouge de fureur, la générale Ludendorff prenait sa défense.

Dans l'apocalyptique Berlin d'après-guerre, où toutes les misères et tous les vices se mêlaient, le conspirateur menait une existence de grand bourgeois, car le complot était largement subventionné par Hugo. Stinnes, le marchand de canons.

A la fin de l'hiver, l'état-major du complot comprend, en plus du ménage Ludendorff et de Lincoln, le colonel Maximilien Bauer et le général von Luttwitz, le préfet de police Gottlieb von Jagow, le baron von Wangenheim et un haut fonctionnaire de l'ex-régime impérial, Wolfgang Kapp, qui donnera plus tard son nom au pronunciamiento. Tous font partie des sociétés secrètes nationalistes issues des Lézards et de la Vehme.

Le chef de la nouvelle Reichswehr, le général Reinhardt, et le général von Seeckt, ne sont pour le moment que sympathisants.

Von Luttwitz a sous ses ordres deux brigades formées d'éléments du Groupe C cantonnées dans la caserne Dôberitz, près de Berlin.

Devant leurs menaces, le 1^{er} mars, le président Ebert et Gustav Noske, ministre de la Défense nationale, prennent la décision de les démobiliser. Luttwitz s'y oppose violemment, puis tient „ n meeting dans Berlin où il exige, devant un public enthousiaste, la démission d'Ebert, la dissolution du nouveau Reichstag, et de nouvelles élections. Alors le ministre Noske somme Luttwitz de démissionner. Celui-ci refuse. Ebert donne l'ordre d'arrêter les affiliés dont il possède la liste depuis longtemps. Le préfet de police s'arrange pour que ses agents fassent partout chou blanc.

Les hostilités commencent le 12 mars 1920 à l'aube. Noske a mis Berlin en état de défense, mais les troupes de von Luttwitz, venues de Dôberitz, n'ont qu'à paraître pour que les soutiens du gouvernement décampent ou se joignent à eux.

Panique dans le camp d'Ebert. Il s'enfuit à Dresde avec Noske et les autres ministres. Les ne réagissent pas, ce qui reste inexplicable. Le 13 mars, à 7 heures du matin, le putsch est maître de Berlin. Pas une victime. La majorité des Berlinoises applaudissent les vainqueurs. Enfin, des hommes à poigne !

Mais Ludendorff et ses complices sont débordés par cette victoire inopinée. Ils prouvent qu'ils n'ont aucune expérience politique. Bientôt le pillage commence. Lincoln s'est institué ministre de la Propagande. Il exerce une dictature de fait sur la Presse. Il répand un flot de nouvelles contradictoires qui accroissent le malaise. Il pratique – avant la lettre – la politique d'« intoxication ».

On a promis aux troupes de régler l'arriéré des soldes. Or, dès le 14 – un dimanche –, les caisses du complot sont vides. Hugo Stinnes ne tient pas ses engagements. Alors von Luttwitz somme le directeur de la Banque d'Etat, Havenstein de lui remettre les réserves de son établissement. Ironiquement, le banquier répond qu'il ne travaille pas le dimanche...

Le lundi 15 mars, nouvelle réquisition, nouveau refus de Havenstein. Chaos, disette, mutineries. Révolte dans la banlieue rouge de Berlin. Les journalistes, outrés des procédés de Lincoln, exigent sa démission. Il abandonne alors son ministère et persuade von Kapp que la partie est perdue, qu'il n'est que temps de s'enfuir. Dans le même temps, il conjure Luttwitz de tenir bon. « Un tel désordre est inévitable, mais il cessera bientôt... » Wolfgang Kapp, terrorisé, veut tout abandonner.

Les conseils de guerre se succèdent. Les conspirateurs ne parviennent pas à se mettre d'accord. Dans la coulisse, Lincoln jette de l'huile sur le feu. De Dresde, Ebert prépare une marche sur Berlin avec, cette fois, l'appui des troupes d'occupation.

Le mardi 16 mars, Kapp s'enfuit par avion en Suède. Le 17 mars, Luttwitz l'imité. Le putsch n'a duré que quelques jours, il s'effondre lamentablement, ruiné par le manque d'entente et de plan des conspirateurs. En Bavière, les événements de Berlin ont été suivis avec une attention passionnée. Le président von Kahr hésite avant de prendre parti. Le général von Mohl, chef de la Reichswehr en Bavière, gagne du temps.

Des groupes armés et secrets, placés sous les ordres du capitaine Röhm envoient à Berlin des observateurs. Le 17 mars, à midi, un vieil avion militaire piloté par l'as von Greim, atterrit sur le terrain d'aviation de Jüteborg. Il transporte trois délégués, Dietrich Eckart, Adolf Hitler et von Greim. L'aérodrome est déjà occupé par des ouvriers « rouges ». Justement Lincoln parlemente avec un commissaire du peuple pour obtenir une place dans un avion en partance.

Il aperçoit le « coucou » qui atterrit et se précipite à sa rencontre. Il arrive au moment où le premier passager descend en criant :

— *Nous venons de Munich pour prêter main forte à von Luttwitz.*

— *Malheureux ! F... le camp tout de suite ! Luttwitz est vaincu et les Rouges occupent Jüteborg.*

L'homme s'empresse d'obtempérer. C'était Adolf Hitler !

L'avion se remet en marche et décolle rapidement. Des gardes rouges tirent sur lui quelques coups de fusil sans l'atteindre. Hitler, Eckart et von Greim reviennent, penauds, mais sains et saufs, à Munich.

C'est ainsi que le futur Führer du IIIe Reich fut sauvé de la cour martiale et du peloton d'exécution par un juif !

7 L'HOMME DU DESTIN

Dans quelle intention Lincoln fit-il échouer le putsch Kapp, après avoir été un de ses plus actifs partisans ? Et d'abord, qui était-il ?

Lincoln est l'un des nombreux pseudonymes d'un des personnages les plus singuliers, les plus inquiétants de notre époque, animateur ou agent d'exécution d'une des sociétés secrètes supérieures qui règlent le sort de l'Occident depuis deux siècles. Bien des traits de son existence touffue, parfois contradictoire, restent et resteront toujours obscurs ; voici au moins les lignes de force de sa biographie. Son véritable patronyme est Trebitsch. Timothée-Ignatz Trebitsch naît en 1879 à Paks [\[74\]](#) (Hongrie), d'une pieuse et riche famille israélite, vaguement parente des Rothschild de Francfort.

Destiné d'abord au rabbinat, il abandonne les études talmudiques quand, vers 1895, sa famille est, sinon ruinée, au moins appauvrie par des spéculations hasardeuses sur les céréales. Il commence de brillantes études à l'université de Budapest. Une indécatesse ou une cabale antisémite l'en font chasser. Il publie, dans un quotidien de Hongrie, un reportage sensationnel sur des explorations en Amérique du Sud... qui n'avaient jamais existé que dans son imagination. La supercherie est découverte. Trebitsch en est réduit à vivre d'expédients. Mais il affirme, dans les milieux les plus divers, ses dons d'orateur, malgré un fort accent juif [\[75\]](#). Il exerce sur presque tous ceux qui l'approchent une puissante et inexplicable fascination. Un vol commis au préjudice d'une cousine et d'autres aventures fâcheuses le contraignent à s'expatrier. On le retrouve, mourant de faim, dans le quartier sordide de Hambourg [\[76\]](#) ; il est recueilli au dernier moment par une mission baptiste.

Réconforté, il gagne la confiance des pasteurs et témoigne de sentiments si authentiquement chrétiens qu'il est admis au baptême [\[77\]](#).

Nouveau saint Paul après la vision de la route de Damas, le voilà qui prêche l'Évangile, d'abord parmi, ses anciens coreligionnaires faméliques de Hambourg, puis dans Whitechapel à Londres, et Ménilmontant à Paris. Il obtient moins de conversions qu'il ne distribue de secours, aussi est-il rappelé à Hambourg où un pieux fidèle l'accueille chez lui et parachève son instruction chrétienne. L'étude des révélations de Menno Simonsz [\[78\]](#) ne l'empêcha point d'engrosser la fille unique du bon Samaritain, Martha, déjà dotée d'un petit bâtard par un navigateur de passage.

Scandale vite étouffé. Trebitsch est expédié au séminaire baptiste de Montréal. Martha, rousse, myope, avec un nez pointu et pas la moindre grâce, n'en fut pas moins l'unique et constant amour de Timothée-Ignatz. Il prit soin du fils naturel comme de ses propres enfants et, durant sa carrière aventureuse, accomplit des prodiges pour subvenir à l'entretien de sa famille dont, d'ailleurs, il fut presque constamment séparé.

Martha et les enfants le rejoignent. Il épouse la pauvre petite Hambourgeoise qu'il fascine. Il accomplit à travers l'Amérique du Nord une triomphale tournée pastorale où ses dons oratoires subjuguèrent ses auditeurs. Les synodes baptistes fondent sur le converti de grands espoirs quand il démissionne pour s'enrôler parmi les prédicateurs de l'Eglise anglicane. Il est ordonné diacre, puis prêtre de la High Church [\[79\]](#), se fait naturaliser sujet britannique et adopte le nom de Trebitsch-Lincoln.

Souvent (le plus souvent possible) il « escamotera » le Trebitsch pour ne conserver que le Lincoln. Les raisons de cette déviation ecclésiastique resteraient obscures si l'on ignorait que les baptistes sont pauvres, tandis que la High Church bénéficie des gros escadrons de la cavalerie de Saint-George [\[80\]](#).

Rapatrié avec Martha et leurs enfants en Europe, le Révérend T. Lincoln se voit confier une paroisse du comté de Kent, Appledorewith Ebony [\[81\]](#).

Le nouveau curé comprend bien vite crue la nomination dans cette cure de second ordre est une épreuve imposée par l'archevêque de Cantorbéry. Les prélats anglicans se méfient de ce converti dont l'agitation manque de respectabilité. Trebitsch est d'autant plus ulcéré de cette disgrâce imprévue que ses ouailles lui font tout de suite grise mine. Son nouveau nom de Lincoln ne trompe personne. Par mille nuances, on lui rappelle que « lorsqu'un juif se convertit, cela fait un chrétien de plus mais pas un juif de moins ».

Sans doute le révérend abandonnerait-il l'Eglise officielle pour s'intégrer à quelque confession moins structurée (et il n'en manque pas en Grande-Bretagne), si Martha n'était à nouveau dans l'attente d'un heureux événement. Au début de 1904, elle accouche d'un fils qu'on baptise sous le prénom d'Ignace, mais qu'on ne cessera de doter du diminutif à consonance israélite de Natziel. Cet enfant sera toujours le préféré de son père. Lincoln attendra que l'enfant, assez chétif, ait passé quelques mois dans l'air salubre du Kent, avant que de mettre à exécution ses projets de démission. Jusqu'au jour où une tournée aumônrière le met en présence d'un singulier paroissien que nous nommerons Harold Beckett, qui était (ou se disait) parent [\[82\]](#) du poète Samuel Butler Yeats [\[83\]](#).

Des bruits bizarres, malveillants, circulaient sur le compte de Harold Beckett. Cet ancien médecin-major de l'armée des Indes recevait d'inquiétants visiteurs... Il ne sortait que de nuit, et ne vivait qu'en compagnie de chats. C'est tout juste si le retraité ne flanqua pas son pasteur dehors. Mais il ne lui versa pas un penny. Aussi, à quelques jours de là, grande fut la surprise du révérend quand Harold Beckett vint, sans s'être fait annoncer, lui rendre visite à la cure. Ils restèrent enfermés pendant plus de deux heures et l'ancien juif de Paks sortit transfiguré de ce premier entretien. Ensuite, chaque jour, après le dîner, il alla retrouver son nouvel ami. Souvent il y restait une partie de la nuit.

En même temps son comportement changeait. Gretchen fut la première à s'en apercevoir. Il n'était plus fébrile, bavard, « survolté ». Le timbre même de sa voix se modifiait ; de guttural, il devenait grave et harmonieux. Il n'agitait plus ses mains en parlant et savait opposer un merveilleux, fécond silence aux bavardages des enfants.

Il s'astreignait aussi à une diététique singulière : de longs jeûnes – qui le rajeunissaient – suivis d'excès de table et de boisson. Fumeur enragé, il renonça au tabac. Quant à sa vie intime avec Gretchen, elle devenait inexplicable. Des périodes d'absolue chasteté étaient entrecoupées de frénésies nocturnes... mais, alors, il semblait penser à « autre chose ».

Avec son intuition de femme inquiète et aimante, Gretchen constatait :

— *Tu me fais peur ! Tu n'es plus le même homme !*

— *Il est bon qu'il en soit ainsi, répondait-il avec un sourire énigmatique.*

Gretchen était affreusement jalouse de ce Beckett qui prenait le temps de son mari jusqu'à lui faire négliger son ministère.

— *Tu ne peux pas comprendre... heureusement !... répondait Ignace.*

Une entrevue décisive eut lieu, de nuit, dans la bibliothèque à peine éclairée du manoir de Harold Beckett. Les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre, dans de profonds fauteuils. Le révérend allait entamer quelque banale formule de politesse quand son hôte l'arrêta d'un geste impérieux.

Dans la pénombre, le silence. Mais un silence dense, qui pénétrait en Trebitsch et lui causait une exquise frayeur. Il ne sentait plus le poids de son corps et flottait dans une atmosphère subtile, quand la voix de Beckett rompit l'enchantement. Le « retour » fut instantané au point que Trebitsch ressentit un choc physique.

Son hôte interrogea :

— *Pourquoi as-tu volé la montre de ta sœur ?*

— *Comment le savez-vous ?* bégaya le prêtre — *Je sais tant de choses...*

Pour le prouver, Harold Beckett révéla de nombreux faits connus seulement d'Ignatz, et même des pensées secrètes, honteuses. De tumultueux souvenirs remontèrent du tréfonds de son enfance. A Paks, avec crainte et tremblement, on parlait de rabbins miraculeux, de hassidim, disciples de Sadik Baal Schem Tob, dont le nom profane est Israël ben Eliezer [84]. On leur attribuait des pouvoirs magiques dont la lecture de pensée et la guérison des malades.

— *Sadik ! salua humblement Trebitsch en joignant les mains.*

— *Non, je ne suis pas un sadik [85]. Je suis un homme, mais un Homme Véritable [86], comme disent les Chinois.*

Un jour prochain, tu comprendras. Mais, ce soir, qu'importe ? Tu es trop troublé pour en savoir davantage. Va-t'en et reviens la nuit prochaine.

— *Tu éprouves de vagues remords d'avoir renié tes aïeux. Tu n'as pas la foi chrétienne, la vraie foi, parce que tu ne t'aimes pas. Tu crains quelque vengeance de tes ancêtres ou de Lilith [87]. Et cette crainte, que tu ne m'avoues pas, que tu nies, te rend amer.*

Trebitsch baissa la tête, accablé.

— *Tu as tort, reprit le solitaire. Toutes les religions convergent vers un même sommet. Ce sont des sentiers multiples qui conduisent à un but unique. Connais-tu le nom de ce but unique ?*

Harold ne lui laissa pas le temps de répondre : — Ce centre, c'est le Soi, le plus intérieur de nous-mêmes. Les Chinois le nomment la Fleur d'Or et les Hindous l'Atman. Mais qu'importent les mots ! Me comprends-tu ? Non, tu ne comprends pas, parce que la Vérité ne se comprend pas ; elle s'intègre. Et tant que tu raisonneras, tu resteras dans l'impasse.

— *Les théologiens ne m'ont jamais parlé ce langage.*

— *Parce qu'il y a des milliers de théologiens mais seulement soixante-douze Hommes Véritables par génération.*

— *Vous êtes un de ces soixante-douze !*

— *Je vais bientôt mourir. J'ai un dépôt sacré à transmettre. Tu te trouves devant moi. Tâche d'en être digne. Ce n'est pas un hasard. Il n'y a pas de hasard... Mais c'est un terrible fardeau dont je vais te charger. Tu appartiens à une race qui a une aptitude particulière à la souffrance.*

— *Voulez-vous dire que ?...*

— *... Tu es marqué pour un destin hors série. Que tu le veuilles ou non... D'ailleurs, défais-toi de ces erreurs : raisonner, combiner des plans, préparer l'avenir. Laisse-toi aller. Tu es en des mains terriblement puissantes. La vraie règle de vie : Wei-Wou-Wei, « agir sans agir », comme disent les Taoïstes.*

— *Je ne comprends pas.*

— *Pour le moment, je sème. Quelques grains pousseront.*

Une autre nuit, Harold Beckett révéla :

— *La plupart des soixante-douze sont britanniques ou de culture anglaise. On compte aussi quelques juifs. Si tu avais su lire la Bible, tu aurais deviné : après la captivité de Babylone, sur les douze tribus, deux seulement ont répondu à l'appel d'Esdras [\[88\]](#).*

Que sont donc devenues les dix autres tribus ? Elles sont perdues pour l'histoire officielle. En réalité, plusieurs de ces tribus, après de terribles tribulations, se sont fixées en Grande-Bretagne et en Irlande. Elles ont transmis, de génération en génération, le Grand Secret. Le moment approche où tout ce qui est caché sera dévoilé ; dévoilé par des hommes comme toi. Mais tu es un orgueilleux, un « homme encore raide ». Pour t'assouplir, tu dois t'astreindre à une discipline morale et corporelle. Avant de t'approcher du but, tu devras expier...

L'enseignement était ponctué de silences de plus en plus denses et prolongés. Ignatz constatait :

— *Je ne suis plus le même homme.*

— *Ce n'est plus toi qui vis, c'est notre Force qui commence de vivre en toi. Ce qui entraîne de terribles conséquences. Laisse-toi conduire.*

Ne raisonne pas, mais obéis. On te dira toujours ce qu'il faut faire... C'est dans les instants qui te paraîtront les plus critiques que tu recevras le secours le plus efficace. Souviens-toi que, désormais, tu ne t'appartiens plus : perinde oc cadaver. N'essaie pas de discuter. Tu ne peux pas embrasser le Grand Dessein auquel tu vas collaborer malgré toi puisque tu ignores le Plan d'ensemble. Même si tu as l'impression d'être tiré par des forces contradictoires, soumets-toi aveuglément. Plus tard, peut-être, tu seras placé à un point assez élevé pour embrasser le Plan cosmique dans son ensemble, avec ses lumières et ses ombres, mais sa parfaite harmonie.

Avant de laisser son fils spirituel voler de ses propres ailes, Harold Beckett lui confia :

— *L'Humanité évolue selon une loi cyclique. Elle décrit une spirale successivement descendante puis ascendante. Pendant la descente, tous les maux, toutes les erreurs, tous les crimes s'accumulent. Quand la descente aura atteint le Très Bas, le Cosmos remontera et nos descendants remonteront et baigneront dans la Vérité, le Beau, la Sagesse. Tu m'as compris ? En accélérant la descente, on contribue à précipiter la remontée qui suivra inmanquablement. C'est après que le désordre aura été à son comble que la reconstruction dans l'ordre viendra comme une nouvelle aurore. A notre époque, la seule façon de préparer le Bien futur, c'est de porter à son comble le Mal présent. Règle d'or pour le destin collectif comme pour chaque destin individuel.*

— *C'est terrible !... Ce que vous m'apprenez là est terrible !*

— *Aussi la masse des humains doit-elle l'ignorer. D'où la nécessité du secret entre ceux qui savent.*

Tel fut le dernier message de Harold Beckett. Son disciple ne devait plus jamais le revoir, ni l'oublier.

Dans les pays anglo-saxons, les chocolats Rowntree sont aussi connus qu'en France Suchard ou Menier. Depuis des générations, les milliardaires Rowntree sont membres influents de la Société des Amis [\[89\]](#).

Ils commanditent de nombreuses œuvres philanthropiques et couvrent une partie du monde d'un actif réseau d'œuvres de bienfaisance.

Peu de temps après l'initiation transmise par Harold Beckett, le révérend Trebitsch-Lincoln démissionne de la cure d'Appledore et « est réduit à l'état laïc [\[90\]](#) ».

Rowntree lui confie une enquête sur le paupérisme dans les zones industrielles d'Europe. Il lui donne la direction d'équipes de sociologues, d'enquêteurs, d'archivistes, et l'installe luxueusement dans un hôtel particulier de Bruxelles. L'ancien ecclésiastique dépense sans compter, assure aux siens une existence facile et, surtout, s'initie aux grands problèmes de la société capitaliste en mutation.

Cette soudaine fortune confirme trop explicitement les prévisions de Beckett pour le surprendre. Au reste, il n'est plus tout à fait le même homme, même corporellement. Il a pris une rondeur de bon aloi, a corrigé son accent natal par des intonations oxfordiennes [\[91\]](#).

La confiance messianique qu'il a en lui-même rayonne. Martha le contemple à la dérobée avec une admirative terreur. Elle sent bien qu'il se passe « quelque chose ». Mais quoi ?

Trebitsch-Lincoln est en proie à un vertige lucide, il est envahi par « un dieu plus fort que lui ». Sa seule surprise est de n'avoir aucun contact direct avec les Soixante-Douze. Nous dirions maintenant qu'il était téléguidé. Un message « téléguidé » le conduisit à quitter subitement le service de Rowntree, à la surprise et la rancœur de celui-ci, outré d'une telle ingratitude. Quelques mois plus tard, des vérifications opérées dans la comptabilité de l'organisation de Bruxelles y firent découvrir des « irrégularités ». Rowntree cependant ne porta pas plainte.

Revenu en Angleterre, Trebitsch-Lincoln élit domicile à Darlington, dans le Yorkshire. C'est dans une loge de cette ville, Persévérance n° 1213, qu'il est initié à la franc-maçonnerie, rite Emulation [\[92\]](#).

Il franchit rapidement les trois degrés du craft [\[93\]](#), est exalté compagnon [\[94\]](#), dans un chapitre de Royal Arch [\[95\]](#) où il devient bientôt un des trois Principaux [\[96\]](#).

Il est admis en même temps dans la Markmasonry [\[97\]](#), puis dans un atelier de Pastmaster [\[98\]](#).

Cette rapide et brillante carrière maçonnique lui ouvrit l'entrée de la section locale du parti libéral ; son éloquence, comme la science économique acquise à Bruxelles, lui valurent d'être choisi comme candidat libéral lors d'une élection partielle aux Communes. Le siège de Darlington était, depuis des lustres, tenu par les conservateurs. Contrairement à toutes les prévisions, Trebitsch n'en fut pas moins élu. Mais les Communes sont dissoutes. Nouvelles

élections. Trebitsch-Lincoln est réélu... en forçant le destin. Son élection est annulée pour fraude électorale. C'est à partir de cet incident qu'il « déclare la guerre à l'Angleterre ».

Endetté, compromis dans des affaires louches, Trebitsch quitte précipitamment Darlington et va chercher fortune dans l'exploitation des gisements de pétrole de Galicie. Réussite retentissante en Roumanie, puis au Moyen-Orient. Prises de contact avec divers services secrets qui devinent l'importance que prendra l'Oil lors de la prochaine et inévitable guerre.

En août 1914, à Londres, Trebitsch-Lincoln est agent de l'Intelligence Service. Il s'abouche en Hollande avec des espions allemands, est démasqué, se réfugie aux U. S. A., alors puissance neutre. Il mène à New York une furieuse campagne germanophile et neutraliste. Traqué par l'Intelligence Service, il joue double puis triple jeu. Mais les U. S. A. entrent en guerre. Trebitsch Lincoln est livré aux autorités britanniques. Il est reconduit en Angleterre où il est condamné à trois ans de prison.

Sa peine purgée, Trebitsch se réfugie à Berlin où il devient le conseiller officieux du général Ludendorff, et nous savons son rôle prépondérant dans le putsch Kapp.

8 L'O. T. O.

Le groupement auquel Trebitsch-Lincoln appartenait semble être l'O. T. O. dont voici l'essentiel :

L'Ordo Templi Orientis (O. T. O.) appartient à la seconde catégorie de sociétés secrètes, selon la classification proposée par Geoffroy de Charnay. Si son rôle politique est indéniable, la mise en œuvre de la magie opérative n'en est pas moins son but essentiel. Elle est le parfait exemple de ces groupes de « magiciens-telluriques » définis par Raymond Abellio, comme utilisant des forces infra ou supra-normales pour obtenir le pouvoir social. Cet Ordre est certainement un parvis conduisant à la troisième – et suprême – catégorie de sociétés secrètes.

Les bombardements, les actions opposées de divers services de contre-espionnage, la découverte d'une partie importante de la correspondance échangée entre trois de ses dirigeants a permis d'en savoir plus sur son compte que sur la plupart des associations analogues. Ainsi des signataires de lettres et manifestes ont été identifiés, bien qu'ils se masquassent sous des devises, des initiales ou des pseudonymes. On peut citer Theodor Reuss [\[99\]](#), Karl Kellner et William Wyn Westcott, Sean Mac Bride [\[100\]](#), la comtesse de Landsfeld [\[101\]](#), Rosenthal, Violet Firth [\[102\]](#), Arthur Machen [\[103\]](#), le comte de Glenstroë [\[104\]](#).

Il est probable, sinon certain que l'Imperator en fut le plus illustre des magiciens contemporains, Aleister Crowley qui avait pris le nomen mysticum apocalyptique « The Great Beast ».

L'O. T. O. se divise (comme presque toutes les sectes analogues) en deux « cercles » le premier extérieur, ou probatoire, et le second intérieur, et directorial. Le manifeste du premier de ces cercles nous est parvenu. Il est établi selon la symbolique des « maisons astrologiques » et, à première vue, paraît inoffensif. Il l'est beaucoup moins quand on sait que l'enseignement, strictement oral, confidentiel, comporte une « technique » sexuelle, pratiquée collectivement.

Voici l'essentiel de ce qu'il faut, bien entendu, « lire entre les lignes », surtout dans les passages relatifs aux « associés », aux « serviteurs » et aux « enfants ». Précisons que, en plus des cérémonies de sexualité collective qu'on pourrait qualifier de physiologiquement normales, il existait, avant d'être admis dans le cercle intérieur, des épreuves de sodomie active et passive, dites pudiquement de « franchissement de l'abîme » [\[105\]](#).

Première Maison. – Il n'y a aucune loi au-dessus de « Fais ce que tu veux ». Cependant il est bon que les frères étudient chaque jour le Livre de la Loi Sacrée, Liber legis, car il contient beaucoup de conseils sur la meilleure manière d'exécuter ce vouloir.

Deuxième Maison. – La bourse prive de chacun des frères devrait toujours être à la disposition de tout frère dans le besoin. En pareil cas, c'est grand dommage que l'un demande et que l'autre accorde, car si le premier est véritablement dans le besoin, son orgueil souffre de demander ; sinon la porte serait ouverte à tous mendiants et imposteurs comme à toute sorte de chevaliers d'industrie errants et de vagabonds qui ne sont pas de vrais frères. Le frère qui possède les biens de ce monde devrait prendre à tâche de veiller sur les besoins de tous les frères avec lesquels il est personnellement en contact, prévenant ces besoins de façon si sage, si aimable, si délicate qu'il semblera acquitter une dette. Et toute aide donnée devra l'être avec discrétion, afin que le soulagement apporté soit durable et non éphémère.

Troisième Maison. – Les frères devront mettre leur zèle à prêcher la « Loi ». Ils auront soin d'employer dans tous leurs écrits les salutations prescrites ; il en sera de même dans leurs discours, même avec des étrangers. Les frères profiteront de toute occasion pour s'entraider dans leurs goûts, leurs affaires, leurs professions, soit en traitant directement avec leurs frères, de préférence à tous autres, soit de quelque façon qui se présentera. Il semble désirable, quand c'est possible, que deux ou plusieurs frères étant engagés dans la même affaire, ils cherchent à réunir leurs intérêts en s'associant. Ainsi, de grandes et puissantes corporations pourront, avec le temps, naître de petites entreprises individuelles.

Quatrième Maison. – Tout frère possesseur de mines, terres, immeubles, en surabondance, doit concéder à l'Ordre l'usufruit d'une partie de ces mines et propriétés, ou d'une ou plusieurs de ces maisons. Tout frère se montrera plein de sollicitude pour le confort et le bonheur d'un frère âgé, pourvoyant non seulement à ses besoins matériels mais à ses distractions, afin d'enseigner les dernières années de sa vie.

Cinquième Maison. – Chaque frère s'appliquera constamment à être agréable à tous les frères avec lesquels il est en relation, soit par quelque distraction ou conversation, soit de toute autre façon qui se présentera. Il arrivera souvent – et c'est tout naturel – que l'amour lui-même naisse entre différents membres de l'Ordre, car ils ont en commun des intérêts si nombreux et si sacrés. Un tel amour est particulièrement saint et doit être encouragé.

Tous les enfants des Rites [\[106\]](#) seront considérés comme les enfants de l'Ordre tout entier et devront être protégés individuellement et de toutes manières par ses membres, de même qu'ils le seront collectivement par l'organisation. Il n'y a aucune distinction à faire quant aux conditions qui entourent la naissance d'un enfant quel qu'il soit.

Il est un devoir particulièrement sacré que tout frère est tenu de remplir concernant ces enfants. Il faut les instruire dans la Loi, leur enseigner la liberté de pensée et de caractère et les aviser que la servilité et la lâcheté sont les deux maladies les plus mortelles de l'âme humaine.

Sixième Maison. – Il faudrait, autant que possible, choisir son personnel ou ses domestiques parmi les membres de l'Ordre, et on devra les traiter avec tact et politesse. De leur côté, ils se montreront empressés et intelligents dans leur service. Il faudra en certaines occasions spéciales les traiter comme des frères et des égaux en tous points [\[107\]](#).

Au cas où l'un des frères tomberait malade, tous les frères ont le devoir de le soigner, de s'assurer qu'il ne lui manque rien. Ceux des frères qui sont médecins ou gardes-malades emploieront leur science et leur dévouement avec un empressement plus grand encore que de coutume.

Septième Maison. – Il est désirable que celle qui doit devenir l'épouse d'un frère fasse partie de l'Ordre. En négligeant d'insister sur ce point, les deux parties vont fréquemment au devant de graves difficultés, surtout du côté de celui ou de celle qui n'est pas initié. Les procès entre membres de l'Ordre sont rigoureusement défendus, sous peine d'expulsion immédiate et de perte de tous les privilèges, même de ceux qu'une bonne conduite antérieure aurait fait mériter. Toute contestation entre frères devra tout d'abord être soumise aux Maîtres. Refuser d'avoir recours à cette décision ou ne pas s'y soumettre entraînera l'expulsion de l'Ordre.

Les membres de l'Ordre doivent regarder ceux qui sont hors de son sein comme n'ayant aucune espèce de droits puisqu'ils n'ont pas accepté la Loi et que, par ce fait, ils sont comme des troglodytes, survivants d'une ancienne civilisation, et ils devront être traités comme tels. Il faudrait avoir pour eux la bonté qu'on aurait pour n'importe quel autre animal et faire tous les efforts possibles pour les amener à la lumière.

Tout préjudice causé par quelqu'un n'appartenant pas à l'Ordre à un membre de l'Ordre peut être porté devant un Grand Tribunal qui s'emploiera de toutes ses forces à faire justice [108].

Au cas où un frère serait accusé d'un délit contre le droit criminel du pays où il réside, l'Ordre défendra le frère accusé de toutes ses forces en affirmant son innocence sur le Livre de la Loi Sacrée [109].

Huitième Maison. – On compte que tout frère rendra hommage dans ses dernières volontés et son testament au grand bien qu'il a tiré de l'Ordre en lui léguant une partie ou la totalité de sa fortune. La mort d'un frère ne doit pas être l'occasion de tristesse mais de joie. Les frères de sa Loge se réuniront en un banquet avec musique, danse et toutes sortes de réjouissances. Il est de la plus haute importance que les choses se passent ainsi, car ce faisant la crainte de la mort dont nous héritons tous et qui a instinctivement en nous une racine si profonde, sera peu à peu déracinée. C'est un héritage qui date de la mort d'Osiris. Puissent les enfants de nos enfants naître délivrés d'une telle malédiction !

Neuvième Maison. – Tout frère passera une grande partie de son temps disponible à l'étude des principes de l'Ordre et à la recherche de la clef des Grands Mystères. Il devra également faire tout son possible pour propager la Loi, particulièrement en faisant à l'occasion de longs voyages dans les pays lointains pour y jeter la Semence de Vérité.

Dixième Maison. – Toutes les femmes enceintes sont spécialement sacrées pour les membres de l'Ordre et l'on ne devra ménager aucun effort pour les amener à accepter la Loi de Liberté afin que l'enfant à naître bénéficie de cette impression. Il faudra les inciter à entrer dans l'Ordre pour que l'enfant naisse sous son égide. Si la future mère a manifesté sa volonté de devenir membre de l'Ordre, en dépit du mépris et de la défiance des tabous des dieux d'esclavage, il faut la regarder comme convenant particulièrement à notre Ordre, et le Maître devra lui proposer de l'accepter comme parrain, en quelque façon, de son enfant. Si la mère y consent, cet enfant sera élevé comme un serviteur de l'Ordre [110].

On instituera des Profess Houses spéciales pour soigner les femmes membres de l'Ordre ou celles dont les maris ou amants appartiennent à l'Ordre, afin que le principal devoir de la femme puisse s'exercer en tout confort et honneur. Tout frère devra employer son influence auprès des personnes de situation (soi-disant) supérieure à la sienne dans la vie, pour les inciter à se joindre à l'Ordre. Les personnages royaux, ministres d'Etat, hauts fonctionnaires dans la diplomatie, la marine, l'armée, les services publics devront être particulièrement recherchés.

Onzième Maison. – On établit des collèges où l'on formera les enfants de ses membres à tous les genres de professions. Ils y pourront étudier les arts libéraux en même temps qu'ils approfondiront les arcanes de notre Sainte Science. On compte sur les frères pour faire tout ce qui dépend d'eux afin de faciliter l'établissement de telles universités. On attend de tout frère qu'il fasse tout son possible pour persuader ses amis personnels d'accepter la Loi et d'entrer dans l'Ordre. Il devra par conséquent s'efforcer de se faire de nouveaux amis en dehors de l'Ordre afin d'élargir son cercle d'action.

Douzième Maison. – Les frères sont tenus au secret en ce qui concerne la nature des rituels de notre Ordre, nos mots de passe, nos signes, ainsi qu'il est écrit : « Les épreuves, je ne les écris pas ; les rituels seront à moitié connus et à moitié cachés, la Loi est pour tous. » Il faut observer que l'exact accomplissement de ces devoirs – qui ne manquera pas d'être connu au loin et dont la renommée ira jusqu'au trône du Suprême et Saint Roi lui-même – pèsera lourdement dans la balance quand il s'agira d'un avancement important pour un frère dans l'Ordre.

Dans son cercle intérieur, l'O. T. O. prend diverses dénominations, en apparence contradictoires, ce qui a pour but de donner le change aux profanes indiscrets. Parmi ces

appellations, plusieurs se réfèrent au Graal et particulièrement à Lohengrin, comme à Parsifal, de Richard Wagner [\[111\]](#).

On en déduit une acception bien particulière du message christique, ce qui explique l'enseignement du Christianisme germanique « lancé » (d'ailleurs sans grand succès) par les dirigeants nazis dès leur accession au Pouvoir. Un des porte-parole de l'O. T. O., le Dr Egon Guhr, a écrit dans la revue Oriflamme, publication réservée aux membres de l'Ordre :

« C'est à Wagner qu'il était réservé, dans la Tétralogie et Parsifal, d'exprimer les derniers secrets de l'humanité et leur solution, c'est-à-dire « l'apothéose de l'instinct dans l'accomplissement d'un mystère sacré ». Ce mystère, affranchi de la science des prêtres et du scepticisme, formule les secrets du Christianisme dans un énoncé clair et devient ainsi la base de l'Église future. Le prêtre de cette Eglise, suivant l'exemple de Parsifal, pourra communiquer à ses fidèles l'esprit de Dieu qu'il porte en lui et domptera le démon par un attouchement mystique. »

D'autres textes, découverts vers 1945, sont moins sibyllins. Voici un extrait d'une sorte de catéchisme ad usum fratrum :

« Dès son enfance, on apprend au chrétien qu'il doit avoir honte de ses parties sexuelles et que d'en user ou même d'y penser est, d'après le principe de l'Église chrétienne ou les lois des États chrétiens, un péché. Une femme chrétienne qui, sans la permission de l'Église ou de l'État, satisfait naturellement les besoins de son sexe et en subit les conséquences naturelles, est stigmatisée comme une femme « perdue ». Autrefois, et même encore aujourd'hui, quoique moins fréquemment, on chassait de la société des femmes honnêtes toute femme perdue et elle devenait ainsi une « expulsée », une « bannie ».

« Bref, tout ce qui était sexuel était péché et honte ; il en est encore ainsi de nos jours, officiellement du moins, en tant que législation de l'Église ou de l'État.

« Avant l'ère chrétienne, il en était autrement. Les Israélites mêmes avaient leur « doctrine secrète » qui reconnaissait les parties génitales comme les symboles terrestres de la « divinité » de l'homme. De nos jours encore, le système religieux de l'Orient vénère ces parties comme étant le symbole de la divinité.

« Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur la critique de la fausse conception du Christianisme sur le « sexe » qu'il considère comme un « mal moral », car notre but n'est pas d'analyser, ni de détruire, mais de construire. La plupart des critiques, jusqu'à présent, se sont bornés à critiquer, ils ont miné et démolì l'Église chrétienne et n'ont rien construit. Nous, nous voulons construire, reconstruire à nouveau.

« ... Nous ne voulons pas fonder une nouvelle religion, mais nous voulons déblayer les décombres que le christianisme a entassés sur l'ancien monde, afin que l'ancienne religion de la Nature reprenne de nouveau ses droits. Il est vrai que cette base phallique est conservée dans la religion chrétienne, quoique dissimulée aux yeux des laïques et inconnue du bas clergé. Chaque tour d'église symbolise l'organe masculin alors que la nef en est le symbole féminin [\[112\]](#).

« Pourquoi donc l'Eglise veut-elle éternellement soutenir la fable que l'homme doit avoir honte de ses parties sexuelles ?

« Le pire des lois de la morale chrétienne concernant la luxure, c'est que, à cause d'elle, tout homme, ou pour mieux dire la plupart des hommes, manquent à leur devoir en ce qui se rapporte à la vie sexuelle. Chacun agit en secret, en contradiction directe avec les prescriptions de l'Eglise et de l'Etat, lorsqu'il s'agit de la satisfaction de son instinct dans sa vie sexuelle. Cet état d'hypocrisie générale doit fatalement mener à une catastrophe morale terrible. Alors, quelle est la vraie morale ?

« Nous voulons reconstituer dans sa pureté et moralité primitive tout ce qui est aujourd'hui stigmatisé d'« immoral » et de « péché » ; nous voulons l'élever de nouveau au degré de sainteté. En nous fondant sur la reconstitution de la conception ancienne qu'aux organes sexuels appartient la « sainteté » et qu'ils sont dignes d'« adoration », nous

voulons réédifier la doctrine nouvelle, nous souvenant des paroles de Manès : « Seul celui qui a compris la sainteté des organes divins est libre en vérité et délivré de tous les péchés. »

« La « vraie liberté », c'est la délivrance du péché originel !

« Nous constituons une communauté d'êtres sexuellement libres. Ce message ne pourra être victorieux que lorsque, dès les premières années, on inculquera à la jeunesse tous les principes de la nouvelle morale. On apprendra à la jeunesse que dès la naissance les organes sexuels doivent être considérés comme sacrés et leurs fonctions devront être représentés aux garçons et filles comme des actes saints. Dès que la mère percevra les premiers signes de puberté, ce sera son devoir de dresser ainsi les enfants, car c'est aux parents qu'il appartiendra d'enseigner ces doctrines aux enfants dès leur première jeunesse. Dans les écoles, ce sera le rôle des médecins et des doctresses d'approfondir ces doctrines et de leur donner une base scientifique pour l'enseignement des adolescents. Ils remplaceront ainsi les professeurs de religion, ce qui aujourd'hui encore est l'apanage seulement des prêtres. Cette doctrine sera présentée comme celle de l'« en-deçà » et sur cette base solide fondée par le médecin du corps (médecin) s'élèvera la doctrine de l'« au-delà », édiflée par le médecin de l'âme (le prêtre).

« C'est en pleine période de l'adolescence que le jeune homme, sous la forme d'un acte sacramentel, selon le Rituel et sous la direction et l'instruction de la Matrone ou Grande Prêtresse, s'adonnera au premier coïtus. Il en sera de même pour la jeune fille qui sera initiée dans les mystères de l'acte sexuel par la Matrone au Temple. Tant que la vierge ou l'adolescent vivront en dehors de l'état marital prescrit par la loi, ils chercheront au Temple la satisfaction de leurs instincts.

« Le mariage est un « sacrement », cependant les époux ne seront pas liés pour la durée de la vie. Ils pourront rompre cette alliance sans préjudice pour leur position sociale.

« Voici d'ailleurs le programme de la Nouvelle Eglise :

« Tout membre est convaincu de l'existence en lui-même d'une âme lui permettant d'être semblable à Dieu ;

« Tout être est pénétré de l'idée que l'amour de soi est la cause de toutes nos souffrances et qu'au contraire l'amour du prochain se sacrifiant pour les autres est la cause d'une vraie béatitude intérieure ;

« Le vrai Ciel, c'est-à-dire l'état de bonheur de l'âme, ne se trouve que dans la société des êtres absolument libres de tout égoïsme et s'aimant entre eux d'un véritable amour. La Terre peut ainsi être transformée en Ciel ;

« Tout fidèle admet qu'après la mort l'âme est admise dans une société à laquelle, d'après la loi de la sympathie, elle appartient de par ses pensées et ses actions.

« Elle porte ainsi en elle-même sa récompense et sa punition, de sorte que celui qui veut partager le ciel de ceux qui s'aiment doit, dès ici-bas, s'y préparer.

« Tout fidèle reconnaît que tous les hommes sont les enfants prodiges ayant volontairement quitté la maison paternelle de l'amour vrai pour errer dans le monde de l'égoïsme où ils ont perdu leur noble divinité et endurent toutes les misères de l'égoïsme. Ils ne pourront être sauvés que par un retour vers l'amour divin, l'amour d'autrui.

« Tout fidèle sait qu'un homme seul ne peut construire un Ciel, car c'est l'union qui fait la force, et alors qu'une joie partagée est double, une douleur partagée n'est plus qu'une demi douleur. »

Un autre texte, calligraphié, mais jamais imprimé, est plus précis encore :

« Apprends à manger à l'arbre de la Science et savoure le fruit de l'arbre de la Vie. Cherche les dieux en toi-même et si tu les reconnais et découvres le lieu de leur demeure, tu as gravi la marche supérieure de l'échelle des douze degrés.

« Ainsi sera éveillé l'amour « divin » qui ne demeure pas dans les hallucinations de l'homme mais dans son « cœur » ; et cet amour divin donne naissance à la force libératrice

qui nous permettra la contemplation de la lumière éternelle et qui détruira toutes les erreurs. »

Anticipant sur la chronologie, nous rappellerons que parmi les condamnés par la Cour internationale de Nuremberg se trouvait un pasteur » de cette secte, Ernst Biberstein, dont voici le curriculum vitae :

A l'origine pasteur de l'Eglise luthérienne de Kating, dans le Schleswig-Holstein, le colonel S. S. Ernst Biberstein s'appela d'abord Szymanowski ; entré en 1935 au ministère des Cultes, il devint conseiller ministériel en 1936. Il abandonna l'Eglise en 1938, quitta son froc d'ecclésiastique, fonda une religion nouvelle basée sur l'amour libre, et devint chef d'une formation de la Gestapo à Oppeln, le 20 octobre 1940.

C'est comme chef du Sonderkommando 6 qu'il fut envoyé en Russie, de septembre 1942 à juin 1943, où son commando tua deux à trois mille personnes. Il admit avoir assisté à deux reprises à des exécutions, l'une avec des gaz, l'autre par fusillade. Il s'agissait pour lui de connaître la sensation éprouvée. « Je devais voir quel genre d'effet cela me ferait. »

Biberstein prétendit que toutes les victimes de son commando avaient fait l'objet d'une investigation suffisante. Il ajouta qu'un pasteur devait « aider les âmes, mais non les juger ». Comme on lui demandait s'il avait essayé d'apporter le réconfort de la religion à ceux qui allaient mourir sur son ordre et en sa présence, il répondit que le bolchevisme ayant développé l'athéisme, il ne fallait pas jeter de perles aux cochons.

Il admit que les victimes avaient une âme, mais comme ils étaient athées, lui ne pouvait encourir le risque de provoquer l'ironie en leur apportant la parole de Dieu. Et comme on lui demandait s'il avait manifesté son amour pour autrui en laissant ces hommes mourir sans une parole de réconfort religieux, il répondit : « Je n'ai pas péché contre les commandements de Dieu. »

Le tribunal le condamna à mort mais le 31 janvier 1951 sa peine fut commuée en emprisonnement à vie.

9 MAGE OU ESPION ?

De tous temps, la Misère et la Débauche sont deux sinistres sœurs jumelles. Ainsi, dès 1919, les grandes villes d'Allemagne devinrent-elles cloaques de vices. Les pays vainqueurs eurent leurs « années folles ». Les vaincus eurent leur crise d'hystérie collective. Sous prétexte d'expressionnisme et de « spectacles parisiens » [113], les pires corruptions furent offertes aux noctambules des deux (ou des trois) sexes – et seul le Diable sait combien ils étaient nombreux, particulièrement à Munich, Hambourg et Berlin [114].

A mesure qu'ils prirent le pouvoir, les nazis mirent un peu de propreté dans ces écuries d'Augias. Marchands de drogue, marlous, homosexuels furent impitoyablement traqués, surtout après la Nuit des Longs Couteaux [115].

Bon gré, mal gré, les désaxés durent se contenter d'honnêtes spectacles. Et parmi ceux-ci, d'abord, les représentations de la Scala de Berlin. Pendant deux saisons successives, on y joua à bureaux fermés, ce qui occasionna pour les grooms et les chasseurs un florissant marché noir des fauteuils.

Cette vogue inouïe était due à l'exhibition d'un voyant qui se nommait Eric-Jan Hanussen. Il « tenait » toute la seconde partie du spectacle, soit plus d'une heure et demie.

Truquage ? Compérage ? Pouvoirs supranormaux ? Magie ? Les opinions étaient opposées, d'où, dans le public comme dans la Presse, d'ardentes polémiques qui constituaient pour Hanussen la plus fructueuse des publicités.

Un fait était certain. Il se dégagait de ce petit homme noiraud, chevelu et trapu, un charme certain [116] auquel nul ne restait insensible, dans le privé comme dans la salle du music-hall.

Hanussen s'entourait d'une auréole de mystère. D'aucuns soutenaient qu'il avait commencé sa carrière d'artiste de variétés comme avaleur de sabres dans un cirque ambulante. Il aurait tenu, pendant plusieurs années, un cabinet de voyance et de « retour d'affection » à Prague, ce qui lui aurait même valu quelques ennuis avec la police. Mais ces difficultés, peut-être imaginaires, étaient totalement passées sous silence depuis qu'il s'était fixé à Berlin. Il était de notoriété publique que Hanussen, nazi « inconditionnel », bénéficiait dans le Parti des plus efficaces protections et qu'il était même le confident (d'aucuns murmuraient l'astrologue personnel) d'Adolf Hitler auquel il avait prédit une ascension fulgurante. On affirme aussi que la Scala lui assurait un cachet, fabuleux, de huit cent cinquante marks.

Voici quelques-uns des exercices qui assuraient le triomphal et quotidien succès de cet individu étrange :

Pris au hasard, un spectateur était prié d'écrire sur une carte de visite une date précise. Il mettait la carte dans une enveloppe qu'il cachetait et donnait l'enveloppe fermée à Hanussen. Ce dernier, les yeux bandés, approchait l'enveloppe de son front et, lentement, en petites phrases hachées, décrivait les événements qui s'étaient déroulés à la date indiquée.

— *Le 14 avril 1928... Je vois un grand bâtiment... un cortège... Vous êtes en habit... Ah ! oui, le grand bâtiment est une mairie et votre fiancée, en voile blanc, est de quatre ans moins âgée que vous... Est-ce exact ?*

Oui, c'était exact...

D'autres fois, les spectateurs étaient invités à écrire des questions et à les remettre, sous le pli fermé et cacheté, au voyant. Et ce dernier, les yeux toujours bandés, non seulement lisait « par double vue » la question, mais encore donnait la réponse.

— Réussirai-je dans cette affaire ?

— *L'affaire à laquelle vous faites allusion, répondait-il, est strictement commerciale. Je vois des tonneaux... des bouteilles... une marque d'apéritif... Vous êtes négociant en spiritueux et votre dernière affaire concerne une importation d'alcools français... Oui, elle sera bénéficiaire... Deux à trois mille marks, environ...*

Médusé, le spectateur approuvait. Oui, il était bien importateur d'alcools et le bénéfice annoncé était dans l'ordre des choses probables.

Il convient d'ajouter que Hanussen présentait ses expériences, déjà passablement déconcertantes en elles-mêmes, avec une autorité, une conviction qui en décuplaient la valeur. Ses affiches publicitaires défiaient la population de Berlin d'y déceler le moindre truquage.

Vers minuit, Jan Hanussen parvenait, enfin, à s'arracher aux nombreux rappels des spectateurs fanatisés. Par une porte dérobée, il se glissait dans une luxueuse Mercedes-Benz où l'attendait son secrétaire et confident, un Libanais, Ismet Dzino. En quelques minutes, ils atteignaient le quartier de la Kurfürstendamm Allee [\[117\]](#) et stoppaient devant le perron d'un bel hôtel particulier de la Lietzenburgerstrasse.

C'est là, dans ce lieu discret, que Hanussen reprend, chaque nuit, son existence véritable ; son numéro de la Scala n'étant qu'une « couverture ». Il devient ici l'Adepté, le Mage du « Palais de l'Occultisme ». Sanctuaire où, dans un décor bien fait pour frapper les imaginations, Hanussen donne, à prix d'or, des consultations astrologiques à quelques personnages triés sur le volet, dont les dirigeants du parti national-socialiste. Surtout, il enseigne à des disciples choisis comment développer des pouvoirs supranormaux, latents en chacun de nous.

Bien entendu, ce « sanctuaire » fait jaser. Comment les voisins ne seraient-ils pas intrigués par de mystérieuses allées et venues ? Comment ne pas remarquer le nombreux personnel du mage, qui se compose exclusivement de jolies, très jolies secrétaires et de valets mignons et pomponnés ? Comment ne pas s'apercevoir que certaines séances se prolongent jusqu'à l'aube ? On assure que Hanussen est le Raspoutine germanique et que les séances occultes s'achèvent en ténébreuses orgies...

Des disparitions d'adolescents ont été signalées. Aucune suite n'a été donnée à des plaintes pourtant précises. Hanussen jouit de hautes protections...

En fait, Hanussen organise des orgies rituelles, à base de magie sexuelle, comme en pratiquent aux Indes les tantriques de la « voie gauche ». Il procède lui-même à l'union dite « maithenia » qui a pour but de développer jusqu'au paroxysme, l'éveil de la Kundalini [\[118\]](#), donc les facultés supranormales latentes.

Ces séances ultra-secrètes attirent au « Sanctuaire » des femmes blasées provenant aussi bien du menu peuple que de l'aristocratie.

Hanussen s'est marié trois fois et l'on raconte que Fritsie, sa première épouse (qui traîne maintenant la misère à Sankt-Pauli, le quartier chaud de Hambourg), est une juive épousée devant un rabbin en 1928. Trois femmes ? Mais un nombre décuple de maîtresses qui racontent, à leurs meilleures amies, de frémissantes horreurs sur le nouveau Raspoutine...

L'infatigable mage noir ne borne pas à ces prouesses sa débordante activité... ni ses moyens d'existence. Il dirige et rédige, presque seul, deux revues d'occultisme, coûteuses, qui n'en sont pas moins vendues, exclusivement par abonnement, à une clientèle sélectionnée. Sous le couvert de prédictions astrologiques mensuelles, Hanussen contribue habilement à la propagande du Parti. En ce domaine, il reçoit directement ses consignes de Goebbels et de Hitler lui-même. Mais Die Hanussen Zeitung [\[119\]](#) comme Die andere Welt [\[120\]](#) divulguent aussi une méthode de développement des facultés supranormales, un yoga d'Occident, pour ainsi dire.

Voici comment on peut résumer cet enseignement.

« La Lune est la force dominante, le moteur de toute vie organique et mentale sur la Terre. Toutes les pensées, les actions des hommes ordinaires, comme la croissance des plantes et l'instinct des animaux sont commandés par l'influx lunaire. La fine pellicule sensible de vie organique qui enrobe notre globe dépend totalement du satellite qui agit sur la biosphère comme un électro-aimant. Dans la vie ordinaire, l'homme n'a aucune possibilité de se libérer de la Lune. Et même après la Mort, son âme risque d'être attirée par l'attraction lunaire. Être initié consiste et consiste exclusivement à échapper à l'attraction magique lunaire. C'est le seul et unique moyen de devenir un homme éveillé ; c'est-à-dire un être indépendant ou, comme disent les taoïstes, un Homme Véritable. »

A demi-mot, Hanussen apportait, dans les deux revues, les rudiments de l'éveil. Mais il ne divulguait le fin du fin de son enseignement ésotérique que dans des consultations particulières que, bien entendu, il faisait payer des prix exorbitants. Incidemment, on notera que ces révélations sur l'influx sélénien tiennent une place capitale dans l'enseignement du mage Gurdjieff. Ce n'est peut-être pas une coïncidence.

Aussi, dans presque tous les fascicules, Hanussen trouvait l'occasion de vanter le « talent génial » de Hans Heinz Ewers [\[121\]](#) qui, selon lui, était le plus grand écrivain allemand du XXe siècle.

Ces compliments forcés n'étaient pas seulement motivés par le fait qu'Ewers avait écrit les paroles du Horst Wessel Lied [\[122\]](#), chant de ralliement des nazis. En agissant ainsi, Hanussen acquittait une dette de reconnaissance.

Fanatisme d'occultisme et même de magie noire, c'était Hans Heinz Ewers, nazi de la première heure, qui avait présenté Hanussen à Hitler. Une amitié sincère liait l'homme de lettres au Führer ; Ewers était même le seul intellectuel que supportât l'autodidacte. Toutes imprégnées de sang et de ténèbres, les nouvelles d'Ewers exerçaient une attraction trouble, intense, sur l'esprit tourmenté du dictateur. Dès la première audience, le voyant avait produit une grande impression sur Hitler. Il avait lu dans ses pensées les plus secrètes, mais surtout il avait su renforcer par un lyrisme apocalyptique la confiance que l'ancien caporal avait en lui-même et que confirmait d'ailleurs son ascension fulgurante.

Surtout, au cours de successifs entretiens nocturnes, Hanussen avait découvert dans le Führer son meilleur disciple, assimilant avec une facilité inouïe sa méthode de développement du magnétisme personnel par élimination de l'influx lunaire. Il ne mentait pas quand il répétait au chancelier qu'il voyait en lui l'Homme du Destin.

Bientôt, Hitler en vint à consulter son voyant en toutes occasions. Ainsi Hanussen prenait sur lui une influence contrecarrant celle des amis de la première heure comme Rudolf Hess, Heydrich et Goebbels. Ce dernier en vint bientôt à haïr cet intrus. En plein accord avec Heydrich, il chargea les meilleurs limiers de la Gestapo de fouiller dans le passé de celui qu'ils n'appelaient plus que l'histrien.

Ils furent puissamment aidés par Ismet Dzino qui venait, pour indécatesse, d'être chassé du Palais de l'Occultisme et qui n'allait pas rater une aussi belle occasion de se venger. L'ancien secrétaire vendit à la police un dossier copieux, toucha la forte somme, puis disparut mystérieusement. Un journal tira du dossier des révélations téléguidées. Selon l'Angriff, Hanussen avait été inculpé plusieurs fois de chantage, d'escroquerie et de détournement de mineurs. Son véritable état civil aurait été Harschel Steinschneider, prénom et patronyme à consonances juives.

Mais Goebbels ne s'en tint pas là. Le quotidien Berlin am Morgen soutint, quelques jours plus tard, que Hanussen avait contracté son premier mariage dans la synagogue de Ramburg, en Tchécoslovaquie. Le quotidien donnait même le nom du rabbin qui avait officié : Ignaz Popper. Pour répondre, indirectement, à ces attaques, Hanussen publia des documents montrant qu'il avait été baptisé, dès sa naissance, dans un temple luthérien de Prague. Puis il édita une autobiographie, Ma ligne de vie, où il affirma bien haut son honnêteté, sa philanthropie et l'aryanisme de ses ancêtres. A quoi il lui fut rétorqué, avec d'indéniables preuves à l'appui, qu'il « avait eu des ennuis » dès 1914, à Vienne, avec un autre voyant nommé Rubini. Hitler ignorait ou feignait d'ignorer ces accusations ou ces

ragots. Mais Goebbels n'en remarqua pas moins, avec allégresse, que les visites de Hanussen s'espaçaient : l'histriion perdait du terrain. De surcroît, il confiait sa fortune (considérable) à des banques étrangères. Sa nervosité était telle qu'il lui arriva de rater, à la Scala, quelques-uns de ses tours, à la consternation du public.

Afin de remonter la pente ou de s'enfuir en beauté, Hanussen décide de frapper un grand coup. Le 24 février 1933, il donne une soirée, sur invitations, dans son Palais de l'Occultisme. Le Tout-Berlin, ainsi que les principaux dirigeants du Parti, affluent. Hanussen est tendu, crispé, sans doute sous l'influence d'une drogue. A minuit, il n'en offre pas moins à ses invités une éclatante démonstration de ses pouvoirs occultes.

Au plafond brillent les douze signes du Zodiaque. Le mage est assis dans son fauteuil monumental, sur l'estrade. Une pâle lumière dessine une auréole autour de son crâne.

Ses yeux se révulsent, il tombe en transe et, aussitôt, vaticine :

— La foule... une grande foule dans les rues... Tout un peuple acclamant les défilés de nos S. S... C'est la nuit, déchirée de feu !... Je vois les flambeaux allumés, les feux de joie, la croix tournoyante de feu !... C'est la flamme de la libération allemande, le feu aux anciennes servitudes, le feu qui chante la grande victoire du Parti !... Maintenant, il gagne une grande maison... un palais ! Les flammes sortant par les fenêtres... s'étendent... Une coupole va bientôt s'effondrer... C'est la coupole du Reichstag qui flambe dans la nuit !...

Goebbels, Hess, Heydrich sont présents. Ils n'en croient pas leurs oreilles. Le voyant ne se rend-il donc pas compte que, par son indiscrétion, Berlin va apprendre que le Reichstag, d'une heure à l'autre, flambera [\[123\]](#) ?

Aucun doute n'est, hélas, possible ! Hanussen a trahi le secret, malgré lui. En état de transe il a répété ce qui lui avait été confié par Hitler sous le sceau du secret le plus absolu. Cet homme s'avère donc un danger public ! Il est dépositaire de tous les desseins du Führer et de son entourage... Les arcanes du Parti et de l'Etat sont à la merci d'une crise semblable à celle qui vient de se produire !

Hanussen s'éveille. Il ne voit autour de lui que visages crispés ; les invités le quittent rapidement. Bientôt il est seul et son nouveau secrétaire l'informe de la gaffe monumentale qu'il vient de commettre. Alors, Hanussen se sait condamné. Il annule son contrat avec la Scala quitte son « Palais de l'Occultisme », cesse de donner des consultations. N'osant pas demander un passeport, il prépare clandestinement sa fuite hors du Reich. Changeant constamment de domicile, il se terre dans des hôtels de second ordre. Mais il ne se fait guère d'illusions sur le sort qui l'attend. La Gestapo continue d'enquêter. Elle acquiert la preuve que ce fanatique défenseur de l'aryanisme, cet antisémite, est bien juif. On le soupçonne aussi d'être un agent de l'Intelligence Service.

Le 8 avril 1933, le *Völkischer Beobachter*, quotidien officieux du parti national-socialiste, publie, sous le titre « Un mystérieux cadavre », la laconique information que voici :

« Entre Baruth et Neuhrof [\[124\]](#), dans un bois, des bûcherons viennent de découvrir le cadavre d'un inconnu, à moitié par les animaux sauvages.

L'Identité judiciaire présume que ce corps se trouvait dans les fourrés depuis une semaine environ. Aucune pièce d'identité ne permet son identification. La police criminelle continue son enquête. » Et, deux jours plus tard, le même journal précise en quelques lignes « que le cadavre découvert dans les bois de Baruth est probablement celui du « mage » Hanussen. Le suicide paraît certain... » Oui, c'est bien le corps de Hanussen que les corbeaux et la sauvagine avaient commencé de décharner. Suicide ? Personne n'y crut... Très certainement, au contraire, crime policier. Ainsi s'acheva la carrière fulgurante de cet extraordinaire personnage qui joua un rôle capital dans l'avènement de Hitler.

Car si l'homme avait disparu, son enseignement n'en subsistait pas moins. Hitler restait le meilleur disciple du magnétiseur. Il sut mettre à profit au bénéfice de son ascension fulgurante les pouvoirs ainsi exaltés. Une fois de plus, selon l'adage hermétique, l'initié avait tué l'initiateur.

L'énigme Hanussen n'est pas résolue. Elle ne le sera sans doute jamais totalement. Bien des hypothèses ont été émises ; aucune n'est à rejeter, aucune n'est complètement satisfaisante. D'après un agent de l'Intelligence Service, Sir John Goldsmith, le voyant aurait été un espion à la solde de la Grande-Bretagne. Selon Robert Charroux [\[125\]](#), Hanussen aurait été le descendant d'un des fondateurs du hassidisme.

Il aurait affirmé dans les couloirs d'un congrès sioniste à Prague :

« Je suis le descendant du rabbin miraculeux de Prossnitz » [\[126\]](#).

Alors, il aurait eu le dessein, après s'être insinué dans l'intimité du dictateur antisémite, soit de le compromettre dans quelque « gaffe » monumentale, soit de l'annihiler par la magie noire. Selon l'historien allemand I-I. G. Gisevius, ç'aurait été lui qui aurait imaginé et préparé l'incendie du Reichstag dans l'intention d'indigner l'Europe devant un tel crime iconoclaste. Mais ses nerfs auraient craqué... d'où la crise de la sinistre soirée...

Rendu circonspect par la déconfiture de Hanussen, Hitler n'en continua pas moins à fréquenter les voyants et les astrologues. Mais il le fit en cachette de son entourage, sauf de Himmler et de Hess, qui partageaient sa croyance. Pour donner le change, il confia à Rauschnig :

« Il ne faut pas sous-estimer l'influence des horoscopes, cette fumisterie à laquelle tant de gens, les Anglo-Saxons en particulier, croient dur comme fer. Quel tort cela a causé à l'état-major britannique lorsqu'un astrologue anglais très connu annonça la victoire finale de l'Allemagne ! Il fallut, pour calmer l'inquiétude ainsi suscitée, que les journaux déterrassent tous les horoscopes de cet astrologue qui s'étaient révélés faux et qu'ils les publiassent.

« Pour juger de tout ce qui a trait à la superstition, il faut partir de l'idée qu'il suffit que, d'aventure, une prédiction soit vérifiée par les événements pour que l'être crédule retienne cette seule coïncidence, oubliant les cent autres cas où une prédiction ne s'est pas vérifiée. Cette prédiction accomplie devient article de foi et le souvenir s'en transmet de génération en génération. »

Le dictateur savait que son confident du moment prenait des notes en vue de futurs « Libres Propos ». Il ne fit donc cette curieuse déclaration que pour donner le change, car, dans le même temps, il accordait sa confiance à un astrologue suisse nommé Karl Krafft qui était tout l'opposé de Hanussen.

Alors que le « mage » affirmait qu'il tenait ses pouvoirs d'une tradition secrète, d'une magie, Krafft [\[127\]](#) se voulait un scientifique pur.

Disciple du polytechnicien français Paul Choissard, il se donnait pour tâche de désocculturer l'astrologie jusqu'à en faire une science exacte. Au lieu d'appliquer aveuglément les sentences de Ptolémée, d'Arnould de Villeneuve, de Nostradamus, il accumulait des observations « cosmo-biologiques » afin d'en tirer, par voie de statistiques, des conclusions précises et irréfutables.

Dans son observatoire d'Urberg, il avait recueilli, dès 1938, plus d'un million cent mille fiches qu'une armée de chercheurs dépouillaient et classaient sous sa direction.

Se désintéressant des horoscopes individuels (sauf de rares exceptions), il recherchait les grandes lois des événements historiques. Il édifiait les règles de l'Astrologie Mondiale.

Dans l'introduction à son fameux Traité d'astro-biologie, Krafft précise :

« Ce livre s'adresse aux hommes de science, notamment aux médecins et biologistes, non seulement pour leur soumettre des preuves de la réalité et de l'importance des rapports astro-biologiques, mais pour leur faciliter des recherches personnelles en ce domaine.

« Il s'adresse aux astrologues sérieux, autant pour leur faire entrevoir le caractère caduc de tant de leurs prémisses, procédés et conclusions, qu'en leur offrant des bases nouvelles pour leurs tentatives de réforme.

« Il s'adresse encore aux profanes, afin de les préserver contre le scepticisme négateur d'un certain type de prétendus savants, de même contre la superstition et les méfaits d'astrologues fatalistes dont les conceptions néfastes contredisent leur propre activité de conseillers. »

Qui, en 1936, attira l'attention du chancelier Hitler sur l'œuvre de Karl Krafft ? On ne sait. Mais Hitler fut sensible à l'appareil scientifique (ou pseudo-scientifique) de l'astro-biologie. A l'époque de Munich il appela Krafft auprès de lui, en secret. Celui-ci donna des conseils qui décidèrent du sort du monde.

Au point que, engoué de Krafft, Hitler lui fit quitter la Suisse et l'installa dans un chalet de montagne, près de Berchtesgaden, où il ne cessa – en grand mystère – de le harceler de questions concernant les événements et les hommes.

On affirme que ce fut Krafft qui indiqua les dates propices à la déclaration de guerre de 1939 et à l'offensive de mai 1940. Il aurait déconseillé une attaque contre la Grande-Bretagne en juillet 1940.

Karl Krafft se savait entouré de puissants ennemis. Il obtint de son « client » l'autorisation de retourner en Suisse, près de Saint-Blaise, mais n'en continua pas moins de donner des consultations au dictateur, les lui faisant parvenir par des émissaires sûrs. Il habitait, près de la frontière, une confortable villa, isolée, dans une forêt, où il pouvait se livrer à ses travaux avec tout le recueillement souhaitable. Une nuit de février 1944, cette villa fut prise d'assaut et l'astrologue fut enlevé. L'attentat avait été commis par des S. S. qui le transportèrent immédiatement en Allemagne d'où l'on ne retrouva jamais sa trace. On dit que, interné dans un camp d'extermination, il y fut brûlé vif.

Pourquoi cet enlèvement et cette atroce exécution ?

Parce que les services secrets allemands avaient acquis la conviction que Krafft « travaillait » pour l'Intelligence Service. Il aurait communiqué copie de consultations données au Führer à des espions alliés établis en Suisse. Ainsi les Alliés auraient su les dates des offensives préméditées par les armées allemandes.

Mais il est une autre version plus vraisemblable.

Vers 1936, Krafft avait eu comme associé dans ses recherches un Hongrois nommé Ludwig von Wohl, avec qui il s'était bientôt brouillé. Mais von Wohl avait eu le temps, durant son séjour à Urberg, de s'initier aux méthodes de l'astrobiologie. Il avait eu connaissance, aussi, de la date exacte à une minute près de la naissance d'Adolf Hitler : 20 avril 1889, six heures quarante-cinq minutes, à Braunau... renseignement qui, à cette époque, était tenu secret.

Avec ce point de départ et les formules appliquées mathématiquement par Krafft, il était facile de faire les mêmes prédictions que lui.

Ludwig von Wohl proposa ses services à l'état-major britannique. Ils furent agréés. On mit à sa disposition une maison de Grosvenor House où, en toute tranquillité et avec le maximum d'exactitude, il « doubla » Krafft.

La Gestapo en eut vent. Elle attribua à la trahison ce qui n'était qu'une ruse de guerre prodigieusement subtile... et Krafft mourut.

Au début de l'année 1944, un député anglais attaqua von Wohl au cours d'une séance secrète aux Communes. Le Hongrois n'en continua pas moins à remplir son office jusqu'en

mai 1945. On a affirmé qu'Eisenhower avait consulté l'astrologue hongrois avant de fixer le jour du débarquement. C'est probablement une légende... car il n'en dit rien dans ses Mémoires de Guerre.

10
MAGIE ET SORCELLERIE BRITANNIQUES

Le 26 avril 1876 naquit à Alexandrie celui qui, pour un temps, allait être le second personnage du III^e Reich. Rudolf Hess.

Depuis deux générations, sa famille commerçait en Egypte. Le grand-père y avait émigré lors de l'ouverture du canal de Suez. Il avait légué à son fils Fritz une affaire prospère et bien considérée. La mère de Rudolf était une Bavaroise née Klara Muench. Fritz Hess était un homme autoritaire devant lequel tremblaient sa femme et ses quatre enfants. En revanche, Klara était une créature douce, effacée, qui trouvait dans la spiritualité un dérivatif à l'étouffante ambiance de son foyer. Rudolf était son fils préféré.

Jusqu'à l'âge de douze ans, Rudolf est externe au lycée français d'Alexandrie où il est noté brillant sujet, très doué pour les mathématiques. Il continue ses études secondaires dans une école luthérienne de Rhénanie : l'Evangelisches Pädagogium de Bad-Godesberg où il se prend d'un amour passionné pour sa patrie et où son tempérament mystique est entretenu par la lecture des romantiques. En 1911, il est admis à l'École Supérieure de Commerce de Neuchâtel, en Suisse. Ses études sont interrompues par la déclaration de guerre d'août 1914. Malgré son jeune âge, il s'engage au 1^{er} régiment bavarois d'infanterie, où il se conduit brillamment. Blessé au poumon, guéri, mais déclaré inapte à l'infanterie, il est volontaire pour l'aviation de chasse. L'armistice de 1918 le trouve lieutenant, chevalier de la Croix de Fer, et bien persuadé que les combattants ont été trahis par l'arrière : juifs, socialistes et mercantils.

Militant d'extrême-droite, il est deux fois blessé au cours d'échauffourées contre les partisans de Rosa Luxembourg. En juin 1920, il s'inscrit au conventicule politique dont Hitler prendra bientôt la direction et qui deviendra le parti nazi.

C'est au cours de la même année qu'il s'inscrit au cours d'économie politique, ou plus exactement de Geopolitik professé par Karl Haushofer, à l'Université de Munich. Il devient bientôt l'ami intime d'Albrecht Haushofer, fils de Karl, et fidèle disciple du professeur. La Geopolitik évoquait, dans un langage scientifique, le vieux rêve germanique du Drang nach Osten [128], celui qui avait embrasé les Chevaliers Teutoniques.

Le terme – forgé par le Suédois Kjellen (1864-1922) a été repris par l'Allemand Ratzel qui publia en 1903 une Géographie politique ou Géographie des Etats, de la Circulation et de la Guerre. En 1920, le général Karl Haushofer fonda à Munich la revue Zeitschri für Geopolitik et l'Institut für Geopolitik. Les géopoliticiens devinrent alors les conseillers des dirigeants nazis. Ils se sont efforcés d'établir les lois de formation et de croissance des Etats, en essayant de justifier la doctrine de l'espace vital [129].

Ils ont été entièrement au service de la propagande hitlérienne, et leurs théories ont inspiré des passages de Mein Kampf. Les rapports entre la Geopolitik, l'O. T. O. et la Synarchie internationale sont indéniables, ainsi qu'avec un Ordre maçonnique pangermaniste, l'Ordre de Pathmos, dont le grand maître était, avant la guerre, le Dr von Bauer, Viennois, et un certain Mayotteff.

Nous reviendrons longuement – il le mérite – sur la personnalité de Karl Haushofer. Disons déjà qu'il appartenait à l'une des sociétés secrètes supérieures définies par Geoffroy de Charnay. Il exerça sur Rudolf Hess et sur quelques autres une fascination irrésistible. Debout derrière un voile, invisible et présent, il tira dans l'ombre les ficelles de marionnettes politiques et eut, par le truchement de Rudolf Hess, une influence déterminante sur Hitler. Disons aussi qu'il avait longuement vécu au Japon et au Thibet et que des liens étroits le reliaient au mage Gurdjieff.

Condamné en 1923 à dix-huit mois de prison pour sa participation au putsch de Munich, Hess est incarcéré avec Hitler à la prison de Landsberg. Le régime pénitentiaire y est d'une singulière douceur. Le futur Führer y rédige Mein Kampf. Rudolf Hess prend une part active à l'élaboration de la « bible » de l'hitlérisme. On y retrouve nombre des idées fondamentales professées par Karl Haushofer, qui avait servi, durant la Première Guerre mondiale, comme général d'artillerie.

Bientôt les deux prisonniers bénéficièrent de remises de peine et furent mis en liberté. Mais la vie en commun et la découverte d'une même foi politique avaient étroitement uni Adolf Hitler et Rudolf Hess ; Hess vouant à Hitler un attachement sans bornes et Hitler lui témoignant une absolue confiance. Aussi, le disciple préféré de Haushofer franchit avec rapidité tous les échelons de la hiérarchie nazie. Le dictateur en fit son représentant personnel, son éventuel successeur et le chef du parti national-socialiste. On le surnommait « la conscience du parti ».

En plus, et au-dessus de ses fonctions connues, Hess jouait un rôle occulte, assurant une liaison matérielle et psychique entre les sociétés secrètes et le gouvernement. Bien entendu, les allusions à ces fonctions occultes sont extrêmement rares, et de surcroît voilées.

Pourtant, dans le numéro du 27 avril 1941 de la National Zeitung, on lit :

« L'activité de Rudolf Hess est tellement diverse qu'on ne peut la décrire en quelques mots et c'est une des parties des obligations qui lui incombent que de ne pas leur donner de publicité... »

Malgré la discrétion dont il s'entourait, Rudolf Hess n'en paraissait pas moins un personnage étrange aux yeux des dirigeants du III^e Reich. On l'appelait l'Egyptien, mettant dans cette dénomination un peu du mystère qui s'attache, par exemple, au nom de Gitan. Hess ne cachait pas l'attachement qu'il ressentait toujours pour son pays natal où il était revenu plusieurs fois durant les vacances scolaires et en convalescence à la fin des hostilités. Guidé discrètement par sa mère, il avait subi, et recherché, la fascination du pays des pharaons, fascination si bien évoquée par Lawrence Durrell [\[130\]](#).

« C'est au Caire, reconnaît Paul Brunton [\[131\]](#), que j'ai découvert, innombrables, médiums et magiciens, devins et astrologues, sorciers et diseurs de bonne aventure, fakirs et saints hommes.

Toutes leurs variétés pullulaient à Alexandrie, n'en déplaise aux rigueurs du gouvernement qui a marqué combien peu ils lui agréent en prohibant la plupart de leurs pratiques... Des charlatans prenaient à leurs pièges des esprits crédules ; des hâbleurs puérils trouvaient toujours des auditeurs ; des voyants s'abusaient eux-mêmes, faisaient partager leurs élucubrations au bon public... »

Mais ces « abstracteurs de quintessence » n'étaient pas tous des charlatans ou des fous. Qui en était digne découvrait aussi en Egypte d'authentiques maîtres spirituels. Paul Brunton a reçu les enseignements de certains d'entre eux, dont il parle avec un religieux respect.

L'O. T. O. était puissant en Egypte. Affilié dès son adolescence, Hess devait, en 1920, découvrir les affinités profondes qui existaient entre cet Ordre ésotérique et l'enseignement secret du colonel Karl Haushofer. Klara Hess mourut à la fin de la guerre. Mais par sa correspondance, et plus encore par son attitude, elle avait, très consciemment, préparé son enfant préféré à recevoir la lumière initiatique. Des influences convergentes marquèrent intensément le conscient et le subconscient de l'Egyptien.

Comme Adolf Hitler, et pour les mêmes raisons, Rudolf Hess s'entourait de voyants, de magiciens, de magnétiseurs. Il suivait passionnément les travaux de l'Ahnenerbe [\[132\]](#) dont le secrétaire général était son ami intime, le Dr Wolfram Sievers.

Il n'entreprenait rien d'important sans avoir consulté son astrologue personnel, Schulte-Stratthaus. N'ayant aucune confiance dans la médecine officielle, mais de santé fragile, il consultait tous les para-médicaux qu'on lui signalait : guérisseurs, chiropraticiens, acupuncteurs, iridologues ; il ne se permettait jamais le moindre écart à son régime strictement végétarien et ne buvait que du thé. Il avait tout particulièrement en exécration le

sucré raffiné, les conserves et les neufs. L'odeur du tabac lui donnait la nausée. Autant qu'on en puisse juger, c'était le modèle des maris fidèles. Il vouait d'ailleurs une véritable adoration à sa femme, la douce Ilse. Il se livrait quotidiennement à des exercices de respiration rythmés, comme ceux grâce auxquels les samouraïs ont acquis, au cours des siècles, une parfaite maîtrise du corps et de l'esprit.

Deux gestes, qui sont connus de tous ceux qui s'astreignent à un entraînement psychique intensif, lui étaient familiers : croiser ses mains sur le plexus solaire ou s'étendre sur le ventre, les yeux clos, en respirant lentement et profondément. Il affirmait à ses intimes qu'il était impossible de lui mentir car il voyait distinctement l'aura [133] de ses interlocuteurs.

Parfois son regard prenait un éclat singulier, puis il semblait sortir d'un rêve :

— *Je me suis évadé dans l'astral... reconnaissait-il.*

Constamment à la recherche de pouvoirs nouveaux, persuadé qu'à la mort de Hitler il serait le guide, non seulement politique mais spirituel, de l'Allemagne, et – qui sait ? – du monde occidental, et d'autre part surmené, souffrant de ses vieilles blessures, inquiet de l'issue du conflit, il succomba à la tentation qu'éprouvent la plupart des mages ou se croyant tels. Il se drogua. Non point avec de vulgaires stupéfiants, mais avec des compositions homéopathiques mystérieuses, qui lui étaient administrées par des empiriques [134].

Anticipant sur la chronologie des événements, nous recopierons, dès maintenant, une note policière et médicale du 28 mai 1941, faisant état des remèdes trouvés dans l'avion qui l'avait mené en Angleterre le 10 mai. [135]

« Il semble évident que la remarquable collection de drogues du capitaine H... avait pour but de le protéger contre les entreprises du diable, au moins dans son corps ; s'il connaissait l'usage de toutes ces drogues, il a de toute évidence manqué sa vocation, car il eût fait un remarquable praticien. Il semble s'être protégé contre :

- 1) la douleur d'une blessure par des alcaloïdes de l'opium ;
- 2) le désagrément des céphalées par de l'aspirine ;
- 3) la colique, par l'atropine ;
- 4) la fatigue du vol par la pervitine ;
- 5) l'insomnie consécutive à l'ingestion de pervitine par des barbituriques ;
- 6) la constipation par une mixture salée ;
- 7) contre tous les maux auxquels le corps est assujéti par des produits inconnus, de nature homéopathique, dont la grande dilution ne permet pas l'analyse.

Cette confiance en l'allopathie pour des troubles corporels réels, et en l'homéopathie pour d'autres désagréments, semble indiquer une curieuse conception de la science médicale. »

Cette dernière constatation prouve simplement que les experts britanniques n'avaient aucune idée du rôle des remèdes secrets dans la plupart des groupes ésotériques dits « opératifs ».

Mais revenons aux premiers actes de la Deuxième Guerre mondiale.

Anglophile lucide, Karl Haushofer avait toujours espéré, sous le couvert de Geopolitik, le partage du monde occidental entre les Germains et les Anglo-Saxons, les Slaves étant rejetés vers l'Asie centrale. Cette conception politique avait déplu à Hitler qui relégua le général Haushofer dans une demi-disgrâce. Hess fut-il (ou se crut-il) atteint par cette mesure ? En tout cas, un homme nouveau monta au firmament du Parti : Bormann. A mesure que la Wehrmacht allait de victoire en victoire, Hitler recevait Hess de moins en moins souvent. Au procès de Nuremberg, le ministre de l'Armement, Speer, témoigna que, au début de 1941, Hess ne voyait plus guère son Führer.

Tenu éloigné de sa vivante idole, Hess en souffrait cruellement, d'autant plus qu'il voyait grandir le rôle de Martin Bormann, son mortel ennemi. Au début, alors que Bormann, chef

d'Etat-Major à la Chancellerie du Parti, était l'adjoint de Hess pour tout ce qui concernait le Parti, il jouait déjà auprès de Hitler le rôle de conseiller privé et d'administrateur financier. Bormann avait ainsi une influence directe sur Hitler ; Hess n'y prit d'abord point garde et quand il s'en aperçut, Bormann avait déjà pénétré dans le cercle de l'Obersalzberg et s'était constitué auprès de Hitler une situation telle qu'il était trop tard pour l'enrayer.

Dès l'été 1940, Hess dut s'avouer que Bormann avait pris sa place auprès du Führer.

Est-ce pour s'en consoler ? Est-ce pour envoûter celui qui était devenu son rival et qu'il jugeait, de ce fait, le mauvais génie de Hitler ? Dans sa demeure de Munich, chaque nuit, Rudolf Hess prenait part à des séances de spiritisme (de nécromancie) où opéraient des médiums bavarois. Bien entendu, la police secrète n'en ignorait rien et transmettait régulièrement des rapports « édifiants » à Martin Bormann, qui constituaient ainsi un dossier accablant.

C'est d'une manière fortuite que Rudolf Hess apprit que le Führer préparait une offensive fulgurante contre les Soviets. Il crut deviner que, simultanément, la Wehrmacht reprendrait son plan de débarquement en Angleterre. Or, son astrologue l'avait prévenu que si l'Allemagne était vaincue, ce serait par une contre-offensive anglaise. Il se rendit secrètement à Munich chez les Haushofer et les prévint de la catastrophe qui se préparait.

L'astrologue Schulte-Stratthaus appartenait au même groupe ésotérique que le fondateur de la Geopolitik. Suivant point par point les directives de Haushofer, il commença – en lisant dans les astres – par persuader Rudolf Hess qu'il était destiné à jouer un rôle essentiel dans l'Europe du Nord-Ouest, ce qui lui assurerait contre Martin Bormann une revanche éclatante.

Dans le même temps, par des adeptes suisses et portugais, Haushofer prit sans doute de discrets contacts avec le duc de Hamilton [\[136\]](#), personnage que Hess avait rencontré cinq ans plus tôt, dans des circonstances que les juges de Nuremberg eurent le tact de ne pas élucider.

Il faudrait être bien naïf pour ajouter foi à la version officielle :

— Je me suis adressé au duc, répondit Hess à ses juges, parce que j'avais pris un petit déjeuner avec lui en 1936, pendant les Jeux olympiques de Berlin.

Entendu à Nuremberg à titre de témoin et nom d'inculpé, le général Karl Haushofer, interrogé sur l'équipée écossaise de Rudolf Hess, se perdit dans des généralités que personne ne lui demanda de préciser. Quant au duc de Hamilton, on « oublia » de le citer [\[137\]](#).

Ces précautions nous autorisent, croyons-nous, à quitter pour un moment le domaine des certitudes, pour nous avancer, prudemment, parmi les hypothèses.

Constatons d'abord que l'aristocratie britannique est férue d'ésotérisme et qu'elle garde, intacte et secrète, une tradition médiévale qui, très probablement, remonte aux civilisations pré-chrétiennes. Il existe toujours des énigmes de famille [\[138\]](#), transparaissant au regard des initiés, dans les blasons, devises et slogans [\[139\]](#), spécialement dans l'Ecosse des Highlands.

Ainsi, à côté de la franc-maçonnerie bleue, y prospère toujours une franc-maçonnerie templière, chevaleresque, dont les rituels sont imprégnés de magie cérémonielle, et qui ne sont connus et pratiqués que par les aînés du peerage. Il n'est pour s'en persuader que d'assister à une tenue du Royal Order of Scotland, qui se déroule avec un faste égal à celui des chapitres du Très noble Ordre de la jarretière dont le symbolisme, analogue à celui de la Toison d'Or, est d'ailleurs d'essence alchimique [\[140\]](#).

Voici ce que révèle Roger Delorme dans une étude bien étrangement documentée sur la jarretière. Après avoir rappelé l'origine « officielle » de l'Ordre souverain [\[141\]](#), il a osé préciser [\[142\]](#) :

La confrérie serait issue, non de la chevalerie chrétienne, mais de la sorcellerie. Le service célébré en grande pompe à Windsor serait secrètement « apparenté » aux pratiques

lucifériennes, pratiques sacrilèges et sadiques qui sont périodiquement signalées dans la presse britannique et même dans le Times.

« La Lady qui perdit sa jarretière n'était pas la comtesse de Salisbury mais l'adepte d'une « coven » (confrérie) d'adorateurs d'un dieu celte à double face et à pied de bouc. Le roi aurait montré qu'il était, lui aussi, adepte de ce culte païen en ramassant le ruban. »

« Ensuite, il aurait créé une double « coven » [\[143\]](#) composée de vingt-six des principaux nobles du royaume ; lui-même étant à la tête d'un groupe de treize et le prince de Galles à la tête de l'autre groupe. »

« Le nombre limite de deux fois treize des chevaliers de l'Ordre s'explique par sa correspondance avec le chiffre « fatidique » des membres des « covens » anciennes et modernes. Chacun de ces groupements de sorciers et sorcières se compose en effet de six couples et d'un grand-prêtre (ou d'une grande-prêtresse) conduisant les rites. »

Encore faut-il s'entendre sur le sens exact du terme sorcellerie. Depuis les remarquables travaux de Margaret Murray, il est établi, sans aucun doute, que la « sorcellerie » est le vestige d'un culte de la fécondité et des forces naturelles, très antérieur à l'introduction du christianisme en Occident, et qui remonterait même au néolithique. Nous y avons déjà fait allusion à propos des croisades nach Osten des Chevaliers Teutoniques.

Il est avéré que dans les comtés toujours imprégnés de celtisme, des centaines de Britanniques, appartenant à la meilleure société, sont adeptes convaincus de la « vieille religion », comme ils disent.

Voici une déclaration faite récemment par une initiée :

« Notre sorcellerie n'est pas une hérésie chrétienne, ni une manigance érotique. Elle est le dernier surgeon du plus antique et du plus vénérable des cultes d'Europe. Nous ne sommes pas des vicieux, des détraqués ou des drogués, mais une association de personnes sélectionnées qui adorent la Force Universelle, Force qui, pour nous, s'incarne dans l'Eternel féminin. »

« Nous recevons plus de cinq cents demandes annuelles d'affiliation, et c'est à peine si nous en retenons vingt-six, et seulement des néophytes sincères qui savent que la véritable mystique est une expérience ineffable et personnelle, que nos rites permettent, après de nombreuses épreuves probatoires, de faire éclore en chacun de nous. »

Ce n'est qu'en apparence que nous nous sommes éloignés de Rudolf Hess, de son hôte, le duc, et plus généralement des aspects occultes du national-socialisme germanique. Nous allons, maintenant, y revenir.

Car, au-dessus de cette sorcellerie qu'on pourrait qualifier de cultuelle, existait (et existe encore) non seulement en Grande-Bretagne mais dans toute l'Europe, spécialement en Allemagne, une sorcellerie initiatique, dont l'O. T. O. n'est, en quelque sorte, que le stade préparatoire, la propédeutique.

Elle se nomme la Golden Dawn or the Outer [\[144\]](#) ou, comme disent ses adeptes, la G. D. ; elle est la « fille » d'une autre association très secrète appelée la H. B. of L. [\[145\]](#).

La G. D. fut fondée et dirigée par un être extraordinaire, Aleister Crowley.

Qui s'étonnerait de ces avatars des sociétés occultes, de leur prolifération suivie de soudaines disparitions, méditera cette déclaration faite récemment par un chercheur plus à même que quiconque de voir clair en ces labyrinthes ténébreux :

« Les sociétés secrètes apparaissent subitement groupées autour de quelque personnalité forte ou curieuse, puis ne tardent pas à se diviser ou à dégénérer, mais le feu

allumé n'est pas éteint pour autant ; il couve sous la cendre, se transforme et, plus tard, contribuera à enflammer un nouveau foyer. »

La G. D. tenait ses rituels d'une Berlinoise, Anna Sprengel. Au début de notre siècle, « obéissant à des ordres supérieurs », elle communiqua documents et pouvoirs occultes à trois Britanniques, William Woodmann, Samuel Liddell Mathers et Wynn Wescott, qui, déjà, avaient été initiés aux secrets et mystères du cercle intérieur de l'O. T. O. La G. D. végéta jusqu'à ce que Aleister Crowley l'animât de son prodigieux dynamisme, ce Crowley que Robert Amadou qualifie :

« Un seul homme, à notre sens, osa présenter sous une forme conceptuelle et revendiquer l'attitude magique fondamentale. Cet homme est le plus grand, le plus inquiétant, et peut-être le seul magicien du XXe siècle occidental : Aleister Crowley. »

Nombreux étaient les points communs entre la doctrine énoncée dans Mein Kampf et les manifestes distribués par Crowley. Dès que le national-socialisme prit corps, dès le début de l'ascension fulgurante du Führer, Crowley, dit Frater Perdurabo, proclama, à plusieurs reprises :

— Avant que Hitler fut, je suis !

Et avant de mourir – intoxiqué par la drogue – en 1947, le mage noir afficha une sympathie profonde pour Sir Oswald Mosley, l'animateur du parti hitlérien de Grande-Bretagne. Le snobisme aidant, les fidèles, plus ou moins convaincus, de Crowley, étaient aussi nombreux dans l'aristocratie britannique que dans l'intelligentsia allemande. Alors que la Gestapo faisait une chasse impitoyable aux sociétés secrètes, elle ne perquisitionna jamais dans le temple de la Golden Dawn, installé au cœur de Berlin.

Des rites de « récupération » préconisés par Perdurabo ressemblent singulièrement aux attitudes bizarres signalées par l'entourage de Rudolf Hess.

Karl et Albrecht Haushofer étaient des assidus des séances magiques de la G. D., tout comme d'ailleurs les intermédiaires portugais et suisses qui avaient préparé les contacts entre Hess et l'Angleterre. Le « lieutenant » ou le sigisbée de Crowley était un Allemand, Victor B. Neuberg, dont le nom in ordinem était Brother Omnia Vincam. C'est en compagnie de Neuberg que Crowley monta une expédition « ethnographique » dans le Sud Algérien, expédition que les Services Indigènes du Gouvernement français interrompirent brutalement en expulsant les deux voyageurs soupçonnés d'espionnage au profit de l'Intelligence Service.

11
LE SVASTIKA DE LA TSARINE

Sverdlovsk est une grande ville industrielle de l'U. R. S. S. située sur le versant oriental de l'Oural, au débouché des cols de l'Oural central. Avant la révolution soviétique, cette cité sibérienne se nommait Ekaterinenbourg. En 1918, elle fut le théâtre d'une des plus affreuses tragédies de l'histoire contemporaine.

En mars 1917, le tsar signe son abdication. Lui-même, son épouse, leurs enfants et quelques fidèles sont d'abord expédiés à Tobolsk par le Soviet Suprême. Mais la région est bientôt menacée par une offensive des Russes Blancs de l'amiral Koltchak. Les prisonniers sont évacués, fin avril, à Ekaterinenbourg où ils sont incarcérés et étroitement surveillés dans la demeure d'un riche commerçant, Ipatiev. Les responsables de l'emprisonnement nommeront désormais cette geôle improvisée « maison à destination particulière », et l'entoureront d'une double et haute palissade de bois. Les exilés ne gardaient guère de doute sur le sort qui leur était réservé. Dans son journal intime, l'ex impératrice écrivait : « L'Ange approche... »

Voici comment la décrit un des geôliers un peu moins lourdaud que les autres : « Elle était hautaine, pleine de morgue ; elle ressemblait plutôt à la femme d'un général allemand qu'à une tsarine. »

Nicolas Alexandrovitch était le seul à n'avoir pas perdu tout espoir. Quand le vent portait, il percevait un grondement lointain : le canon. Malgré sa mise au secret, il était secrètement informé des rapides progrès des forces « blanches ». Les divisions de Denikine avançaient vers la Volga et l'Oural. En Sibérie, une légion tchécoslovaque, constituée avec d'anciens prisonniers de guerre et forte de quarante mille combattants, menaçait directement Tobolsk et Ekaterinenbourg. Les Soviets redoutaient donc un coup de main sur la maison Ipatiev.

Bon prétexte pour ordonner, de nuit, une « liquidation physique ». Yourovsky, promu commandant de la maison à destination particulière, réveille ses prisonniers à minuit, le 16 juillet 1918. Il leur ordonne de se vêtir en hâte, puis il les parque dans le sous-sol de la villa. Vers deux heures du matin, les voisins perçoivent les échos de salves frénétiques. Le massacre est général [146]. A l'aube, les cadavres sont entassés dans un camion qui se dirige, pleins gaz, à vingt-quatre verstes [147] de la ville, jusqu'à une mine abandonnée.

Les bourreaux dévêtent leurs victimes, les arrosent d'essence, y mettent le feu. Le surlendemain, les Blancs pénètrent dans Ekaterinenbourg. Dans la mine, ils ne trouveront qu'un amas de cendres... Quelques jours plus tard, le Suisse Pierre Gilliard, ancien précepteur du tsarévitch, qui suivait les armées des Blancs, découvrait, en la maison Ipatiev, « dans l'embrasure d'une des fenêtres de la pièce qu'avaient occupée le tsar et la tsarine, le signe préféré de l'impératrice, tracé au crayon et suivi de cette date : 17-30 avril 1918 [148]. »

Le même signe, nota aussi Gilliard, se retrouvait également sur le papier mural, à la hauteur du vaste lit. Ce signe était le svastika. Après la libération de ce secteur de l'Oural, un des premiers soins du chef du gouvernement provisoire, l'amiral Koltchak, fut d'ordonner une enquête approfondie sur le massacre du 16 juillet. Il la confia d'abord au juge Nametkine, puis à Nicolas Sokolov, juge d'instruction près du tribunal d'Omsk [149].

Selon le témoignage du général Janin – chef de la mission militaire française auprès de Koltchak –, Sokolov était un homme de mérite, digne d'estime, qui se donna à sa tâche avec intelligence, foi et désintéressement. Lui aussi fit les mêmes constatations que Pierre Gilliard sur le « signe préféré ». Cependant, Sokolov reçut l'ordre impératif de ne pas révéler sa

curieuse découverte. Il ne parla du « signe préféré » que beaucoup plus tard, alors que la fortune des armes ayant tourné, Koltchak battait en retraite.

Non seulement sur ce point précis, mais sur l'ensemble de sa mission, Sokolov se heurta à l'hostilité menaçante de plusieurs ministres de l'amiral, en particulier à celle de Talberg, ministre de la justice, ce qui lui prouva que sa découverte fortuite avait infiniment plus d'importance qu'il ne l'avait imaginé tout d'abord. Si Nicolas Sokolov avait vécu encore une dizaine d'années, il n'aurait pas manqué de faire un rapprochement (le rapprochement qui s'impose) entre le signe tracé par la dernière tsarine et le symbole du national-socialisme. C'est peut-être parce qu'il s'était aventuré sur une trop bonne piste que le juge d'Omsk se suicida – ou fut suicidé – en France, en 1924 [150].

Quel était cet ennemi implacable qui mit constamment des obstacles au long de l'enquête de Sokolov et finit par imposer sa disgrâce à l'amiral Koltchak ? Sans doute le colonel baron Talberg. Descendant d'une famille prussienne fixée en Estonie lors du Drang nach Osten des Chevaliers Teutoniques, il était le grand-maître d'une association secrète, à la fois mystique et terroriste, nommée Confrérie de la Vérité Russe [151], qui puisait sa doctrine dans les ouvrages d'un prophète exalté, fanatiquement antisémite, promoteur de ce faux, Les Protocoles des Sages de Sion, qui se nommait (ou se faisait appeler) Serge Nilus.

Incidemment, signalons que parmi les rares livres que la tsarine lisait et relisait à Ekaterinenbourg, se trouvait l'œuvre fondamentale de Serge Nilus : Le Grand dans le Petit. Les membres de la Confrérie de la Vérité Russe étaient en étroite relation avec la Confrérie de Saint-Michel archange, qui poursuivait les mêmes buts, dont le chef était le député à la Douma Pourichkevitch, et le commanditaire le prince Félix Youssouf [152].

Or, bien qu'officiellement orthodoxes, ces associations secrètes usaient du svastika – dans certaines circonstances – comme signe de ralliement. Au reste, quelques icônes traditionnelles portent le même signe. Après les débâcles des armées blanches, Talberg parvint à échapper aux Soviets. Il se réfugia à Berlin où il retrouva deux de ses anciens lieutenants, Scheubner-Richter et ChaberskyBork. Grâce à la protection de la générale Ludendorff [153], tous trois devinrent bientôt les conseillers intimes d'Erich Ludendorff et, en particulier, participèrent activement aux putsches Kapp et de Munich.

Ce furent eux qui, à l'aide des ouvrages de Nilus et aux Protocoles, apportèrent à Hitler une documentation pseudoscientifique pour étayer son antisémitisme instinctif. Hitler fut frappé de constater que son signe était connu, vénéré, bien avant l'ère chrétienne, par les Baltes. Les difficultés rencontrées par Sokolov ne s'expliquent pas seulement par les intrigues que suscitait le problème de la succession impériale. Certaines conclusions de son enquête prouvaient aussi le rôle des Baltes, Russes de nationalité mais Germains de cœur, qui composaient l'entourage immédiat de Koltchak.

Il découvrit que, indubitablement, le svastika était le signe de reconnaissance d'un groupe de Germano-Russes de l'entourage d'une intrigante, la Vyzendova, groupe qui était d'une part en relations avec la tsarine et de l'autre avec une junte de monarchistes extrémistes groupés à Kiev et collaborant avec le « Deuxième Bureau » des armées allemandes occupant l'Ukraine. Cette branche de la Confrérie de la Vérité avait préparé l'enlèvement de la famille impériale durant son incarcération à Tobolsk. Ce projet avait été contrecarré par le subit transfert à Ekaterinenbourg [154].

De Tioumen [155], Sovoliev, gendre de Raspoutine, tirait les fils du complot. Il avait fait en sorte que le chef de l'escadron rouge, chargé de surveiller le tsar dans Tobolsk, fût un des conjurés, nommé Markov.

D'abord, le juge Sokolov n'attacha pas aux svastikas tracés par la tsarine l'importance qu'ils méritaient. Mais la saisie d'un journal intime de Sovoliev lui ouvrit les yeux. A tout instant il y retrouvait ce fameux symbole ; interrogé, le gendre de Raspoutine répondit vaguement : « C'est un signe hindou signifiant l'Eternité. » En revanche, Markov fut plus précis : « C'est le signe de reconnaissance d'une association bien connue de la tsarine. » Quand Markov rejoignit Kiev, il fut immédiatement attaché à l'état-major particulier du

général comte Keller, protégé du général allemand Skoropadski. Il a été prouvé que Markov envoyait directement à Berlin des télégrammes chiffrés.

Mais citons textuellement Henri Rollin :

« La plupart des Russes quelque peu connus qu'on vit par la suite graviter dans l'entourage de Hitler et de Ludendorff se trouvaient à Kiev pendant l'occupation allemande : le colonel Winberg, le lieutenant Chabersky-Bork, le général Biskoupsky, le général prince Avalov, le général Skoropadski. Et aussi un Russe naturalisé allemand avant 1914, le théoricien du Baltikum et de l'Aryanisme : Paul Rohrbach. »

Quelques mois plus tard, la situation s'éclaira plus encore pour Nicolas Sokolov quand il connut dans ses détails l'équipée du général von der Goltz. Sollicité par les Germano-Baltes, cet ancien aide de camp de Guillaume II, en février 1919, mit sur pied une armée nommée Baltikum, composée de milices locales, d'anciens prisonniers de guerre russes et de volontaires allemands. Or, cette armée, bien encadrée, bien armée, se ralliait à un drapeau timbré du svastika.

Après avoir remporté d'importants succès, le Baltikuin, sous la pression des Alliés, dut en octobre 1919 abandonner ses conquêtes. Officiellement dissous, les corps francs de von der Goltz se fondirent clandestinement dans l'Association Consul. Von der Goltz joua un rôle prépondérant lors du putsch Kapp du 13 mars 1920. Plus tard, von der Goltz prit une part active à l'expansion de l'hitlérisme.

Remarquons, incidemment, que la croix gammée timbre la couverture de l'ouvrage de von der Goltz paru à Leipzig en 1920 : *Meine Sendung in Finnland und ivre Baltikum* [156].

Les premiers S. A. de Hitler, ceux que commanda Röhm, adoptèrent comme chant martial celui qui avait conduit l'armée du Baltikitin à la victoire et dont voici le refrain :

Croix gammée au casque d'acier, Ruban noir, blanc, rouge...

La tsarine ne perdait jamais une occasion de mettre sa famille ou ses amis sous la protection occulte du Signe. Elle le traçait sur la plupart des lettres qu'elle envoyait ou des livres qu'elle offrait. Cette superstition frappa les membres du corps diplomatique accrédité à Pétersbourg et particulièrement Maurice Paléologue, ambassadeur de France, qui écrivit :

« Je me suis toujours demandé comment cette Occidentale de pur sang germanique avait pu subir aussi promptement et aussi profondément l'influence du mysticisme slave dans ce qu'il avait de plus archaïque. »

Maurice Paléologue émet plusieurs hypothèses sur l'origine de cette « marotte ». Il oublie – ou ignore – que depuis des générations, le svastika était connu, vénéré dans la lignée de Hesse en ses deux rameaux de Hesse-Cassel et de Hesse-Darmstadt.

Née à Darmstadt le 6 juin 1872, Alix [157] était la fille de Louis IV, grand-duc de Hesse, qui descendait en ligne directe du prince Charles de Hesse-Cassel, une des figures les plus attachantes et les plus étranges de la fin du XVIII^e siècle.

Le prince Charles de Hesse-Cassel naquit à Cassel le 19 décembre 1744 et mourut en 1836, à quatre-vingt-douze ans, au château de Gottorp près de la ville de Sleswig. Il était le fils de Frédéric, prince de Hesse, devenu par la suite le landgrave Frédéric II, et de Marie, fille de George II, roi d'Angleterre. Charles de Hesse Cassel passa son enfance et sa jeunesse à la cour du roi de Danemark, Christian VII, dont il épousa une fille. Il resta un moment dans l'intimité de Frédéric II de Prusse. Mais, surtout, il vécut dans les duchés de Sleswig-Holstein, dont il était le gouverneur au nom de son beau-frère, Chrétien VII de Danemark, puis au nom de son beau-fils, le roi Frédéric VI. Etant parent de souverains du Nord, il était en relation avec tous les monarques, potentats et principicules de l'Europe centrale et septentrionale. Or, ces personnages étaient liés, plus que par le sang, par une passion commune : l'Ésotérisme. Ils appartenaient au courant de pensée nommé l'École du Nord. De Stockholm à Berlin, on sondait les mystères du Cosmos, la constitution occulte de l'Homme, les pouvoirs supranormaux.

Ce fut Charles de Hesse-Cassel qui, à partir d'octobre 1778, offrit l'hospitalité au mystérieux comte de Saint-Germain en son château de Gottorp. Il le protégea jusqu'au 27 février 1784, date que l'état civil donne pour celle de la mort de l'ancien protégé de Louis XV. Dans une de ses lettres, Hesse-Cassel écrit : « J'estimais le comte et le prisais de toutes mes forces et de tout mon cœur, prenant journellement trois heures de leçon par jour [158]. »

Mais avant même que de rencontrer le comte de Saint-Germain, notre personnage avait connu tous les animateurs des divers mouvements initiatiques de son temps. Ainsi il entretenait une correspondance suivie avec un grand bourgeois de Lyon. Il est vrai que ce bourgeois, ce « soyeux » était une des lumières de son temps : Jean-Baptiste Willermoz.

Un même amour de l'ésotérisme liait Willermoz à de nombreux autres illuminés. Hesse Cassel fut grand-maître adjoint de l'Ordre de la Stricte Observance Templière, sous l'hiéronyme d'Eques a Leone Resurgente. Il fut un des animateurs du Couvent de Wilhelmsbad qui réorganisa le grade secret de ces Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte, chevaliers qui jouent toujours un rôle capital dans l'orientation spirituelle de l'Occident.

Charles de Hesse-Cassel eut le projet grandiose de faire reprendre par la Stricte Observance le dessein des Templiers : reconquérir l'Orient chrétien. La Révolution dispersa la Stricte Observance et contraignit les Chevaliers de la Cité Sainte (ou du Parfait Silence) à rentrer momentanément dans l'ombre.

Mais l'action occulte de Charles de Hesse-Cassel ne se justifiait, à ses propres yeux, que par l'initiation personnelle, toute intérieure, qu'il avait d'abord reçue et ensuite cultivée jusqu'à atteindre la plus profonde réalisation. En effet, Charles de Hesse appartenait, sous le « nomen mysticum » de Melchisedech, à une société ultra-secrète : les Frères Initiés de l'Asie, dont il devint même grand-maître vers 1790.

Qu'étaient ces Frères Initiés de l'Asie ? Nous en connaissons peu de chose. Nous sommes réduits à des traditions verbales et à des allusions dans les Mémoires du temps. Ils étaient répartis en sept groupes, répondant chacun aux Sept Églises de l'Apocalypse. Ils étaient sous l'autorité du Synedrion, comité suprême de sept adeptes. Leur symbolique était à vocabulaire hébraïque.

Le premier grand-maître (qui initia Charles de Hesse) fut le baron Henri d'Eckert et Eckhofen, qui mourut en 1790 et que, dans sa correspondance, le prince appelle Frère Abraham. Or, les Frères Initiés de l'Asie se communiquaient par étapes successives une doctrine bouddhiste ! C'est ce qu'affirme un érudit batave, le regretté G. van Rijnberk, qui eut la possibilité de compulsier les archives de Hesse.

« Le prince Charles de Hesse, écrit-il, a eu sur plusieurs terrains de l'occultisme des connaissances remarquables, des idées curieuses, des expériences surprenantes... Il a été un fervent disciple de la doctrine de la réincarnation, qu'il a défendue et propagée dans quelques cercles restreints. » Cette réincarnation, que Hesse-Cassel nommait la Rotation, était symbolisée par le svastika qui était le signe de reconnaissance – comme le talisman – des Frères Initiés de l'Asie. Ainsi, au cours de cérémonies rituelles, vingt-neuf Initiés de l'Asie se plaçaient sur un grand échiquier afin de tracer un vivant svastika. Ce rite existe d'ailleurs encore dans des groupes magiques de Grande-Bretagne (la case centrale restant vide).

Par la Sibérie, l'incendie politique allumé par l'effondrement du tsarisme gagna rapidement l'Asie centrale et fut particulièrement terrifiant en Mongolie extérieure.

Cette région de taïgas [159], de steppes et de hautes montagnes est un creuset ethnique où se sont mêlés au cours des siècles les différents sangs mongoliens : Bouriates, Olets, Kalmouks, Iakoutes, Giliaks, etc., tribus nomades et guerrières.

C'est de Mongolie que déferlèrent les hordes de Gengis-Khan, cavalerie sanglante qui conquiert l'Asie continentale [160] et menaça la Chrétienté. Attila avait surgi de Mongolie [161].

Au XVIII^e siècle, les Mongols, épuisés par les guerres et les épidémies, tombèrent sous la suzeraineté de Pékin. Mais bientôt les Russes s'aventurèrent dans leurs steppes. D'où un jeu d'obscurités intrigues entre les deux grandes puissances, dont les Mongols, abâtardis, firent les frais. Dans un ultime sursaut, les descendants de Gengis-Khan profitent de la révolution du Kuo Min-Tang [162] et de la crise russe [163] pour proclamer leur indépendance en 1911.

En fait, les Chinois sont éliminés, mais les Russes les remplacent.

Le gouvernement de la Mongolie était tribal et aristocratique. Les descendants des Khan et les moines des monastères bouddhiques étaient les seuls possesseurs des terres et des troupeaux ; le reste de la population étant réduit au servage ; les Chinois, négociants, usuriers, accaparant le commerce. Le seul lien authentique entre ces éléments antagonistes était le Bouddhisme. Un bouddhisme d'origine tibétaine, fortement teinté de chamanisme, c'est-à-dire d'une magie naturelle remontant à l'aurore de la civilisation.

De tous temps, les Mongols ont reconnu le svastika comme l'insigne de leur race, ce svastika qui figure sur leurs mégalithes, tout comme il timbraient les étendards de Gengis-Khan. Selon l'hagiographie du Grand Véhicule [164], les Bouddhas portent, sous le pied, trente-deux signes caractéristiques. La première et la plus importante de ces marques étant, précisément, le svastika.

En 1920, la Mongolie extérieure est, par le fer et par le feu, soumise à une dictature militaire qui lui impose l'indépendance. Le dictateur, son Führer, est un baron balte, descendant d'une illustre lignée de Chevaliers Teutoniques, Ungern von Sternberg.

Son armée ne compte qu'une trentaine de milliers de combattants. Mais elle est soumise à une discipline implacable et dispose d'un équipement et d'un armement considérables, grâce à du matériel sauvegardé au moment des débâcles de Denikine et de Koltchak. De gré ou de force, Mongols et Tibétains sont enrôlés dans cette armée de libération. Ils sont encadrés, instruits, surveillés par trois cents cosaques que le baron tient étroitement unis dans sa poigne de fer, et qui sont fanatisés jusqu'à la mort.

L'uniforme est rouge avec des épaulettes jonquille, portant des svastikas brodés ; le même signe sacré figure aussi sur les drapeaux et les pièces officielles. Il ne faut que quelques semaines à cette armée moderne pour écraser les Bolcheviks et les Chinois. Elle remporte une victoire décisive à Kialkhta, passe stratégique dont la possession lui livre à merci la capitale mongole, Ourga [165], cité sainte, nœud routier et carrefour marchand.

Vainqueur, le baron Ungern se montre aussi avisé administrateur que valeureux guerrier. Il se proclame Khan de tous les Mongols et annonce qu'il reprend à son compte le grand dessein de Gengis-Khan : fédérer en un Etat militaire les tribus de l'Asie centrale et, avec elles, reconquérir l'Europe, afin de la sauver de la Peste rouge. Conquérir et convertir. Convertir au bouddhisme. Le svastika écrasera simultanément la croix des chrétiens et le drapeau rouge des athées. Au printemps 1920, après maintes aventures, le ministre polonais

Ferdinand Ossendowski [\[166\]](#), se réfugie en Mongolie extérieure afin d'obtenir la protection du dictateur qui, pour l'heure, réside à Ourga.

Les Cosaques qui l'escortent lui tracent, devant les feux de bivouac, un portrait haut en couleurs du baron von Sternberg. A les en croire, au cours d'une furieuse bataille, son manteau fut percé par soixante-quatre balles, mais il n'eut même pas une égratignure ! Avant la victoire qui lui avait livré Ourga, il avait reconnu les positions ennemies avec un seul Cosaque pour escorte. A son retour, on apprit qu'il avait assommé à coups de canne trois soldats chinois dont il rapportait dans ses fontes les têtes coupées.

— Il est toujours calme et joyeux quand les balles sifflent ; morose quand on ne se bat plus. Au combat, il est au premier rang. Dans sa tente, il est pratiquement inaccessible.

... Ossendowski conquiert rapidement la sympathie du baron qui lui ouvrit sa yourte [\[167\]](#) et qui, ordinairement taciturne, lui fit de longues confidences.

Une prédiction avait averti le conquérant qu'il n'avait plus que cent vingt mois à vivre avant de mériter le Nirvâna [\[168\]](#).

Peut-être voulut-il, avant de disparaître à jamais de ce monde, instruire un historiographe éventuel des hauts faits de sa race, et de son grand dessein. En quelque sorte, laisser un message à la génération qui montait.

— La famille des Ungern von Sternberg est ancienne : elle provient d'un mélange d'Allemands et de Hongrois, des Huns du temps d'Attila. Mes ancêtres guerriers prirent part à toutes les guerres européennes. On les vit aux Croisades : un Ungern fut tué sous les murs de Jérusalem où il combattait dans les troupes de Richard Cœur de Lion. La tragique « croisade des enfants », elle-même, fut marquée par la mort de Raoul Ungern à l'âge de onze ans. Quand les plus hardis guerriers du pays furent envoyés sur les frontières orientales de l'empire germanique, contre les Slaves, au XIIe siècle, mon ancêtre Arthur était avec eux : c'était le baron Halsä Ungern Sternberg. Ces chevaliers des marches frontières se rallièrent à l'Ordre teutonique des Chevaliers-moines qui imposèrent le christianisme aux populations païennes, Litوانيens, Esthoniens, Livoniens et Borusses. Depuis lors, l'Ordre des Chevaliers Teutoniques a toujours compté parmi ses membres des représentants de notre famille. Quand l'Ordre teutonique disparut au Grünwald, sous les coups des troupes polonaises et lituanienes, deux barons Ungern von Sternberg furent tués dans la bataille.

« Notre famille avait l'esprit guerrier, avec une tendance au mysticisme et à l'ascétisme. Pendant le XVIe et le XVIIe siècle, plusieurs barons von Ungern avaient des châteaux en Livonie et en Esthonie. Mains contes et légendes rapportent leurs exploits. Heinrich von Sternberg, qu'on appelait « la Hache » était chevalier errant. Les tournois de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie connaissaient son nom et sa lance, qui remplissaient de terreur le cœur de ses adversaires. Il tomba à Cadix sous l'épée d'un chevalier qui lui fendit le crâne. Le baron Raoul Ungern était un chevalier-brigand qui opérait entre Riga et Reval. Le baron Pierre Ungern avait son château dans l'île de Dago, en pleine mer Baltique, où il tenait à sa merci les marchands de la Hanse par ses exploits de corsaire.

« Au commencement du XVIIIe siècle le baron Wilhem Ungern était connu sous le nom de « frère de Satan », à cause de sa pratique de l'alchimie. Mon grand-père était corsaire dans l'océan Indien, imposant le tribut aux vaisseaux anglais marchands et échappant pendant de nombreuses années à leurs navires de guerre. Capturé, il fut livré au consul russe qui le fit transporter en Russie où il fut condamné à la 'déportation en Transbaïkalie. Je suis, moi aussi, officier de marine, mais la guerre russo-japonaise me força d'abandonner mon escadre pour me joindre aux Cosaques du Zabaïkal. Toute ma vie, je l'ai consacrée à la guerre ou à l'étude du bouddhisme. Mon grand-père nous avait rapporté le bouddhisme des Indes : mon père et moi nous en devînmes des adeptes. En Transbaïkalie, j'ai essayé de former un ordre militaire de bouddhistes pour entreprendre une lutte implacable contre la dépravation révolutionnaire. »

Parfois, oubliant son hôte, Ungern von Sternberg s'abandonnait à un délire prophétique : « Les annales bouddhiques, la prophétie de Daniel, comme l'Apocalypse de Jean ont prédit la désolation de la désolation en punition des crimes et des lâchetés de l'humanité.

« Nous sommes tous soumis – individus et collectivités – à la loi du Karma. Tout acte porte en lui-même sa conséquence inéluctable, dans le Mal comme dans le Bien. Nous avons, en Europe, accumulé un lourd, très lourd passif, et voici venu le moment où il faut payer ses dettes. Nous allons subir ce terrible bilan sous forme de la mort de l'honneur, d'effondrement des civilisations, du chaos dans les esprits comme dans les sociétés.

« Tous les prophètes nous ont prévenus. Il éclatera une guerre sans merci entre les serviteurs du Mal et les chevaliers du Bien. Pour un temps, le Bien sera vaincu, au moins apparemment. Mais on ne doit jamais agir dans l'espérance d'un gain ou d'une récompense. Dans la Bhagavat Gita, il est dit :

Celui qui, calme dans son cœur, trouve en lui-même sa joie, celui-là ne dédaigne aucune œuvre, car il ne lui importe en rien qu'une œuvre soit faite ou ne soit pas et il n'attend pas secours d'aucun des êtres. C'est pourquoi, toujours détaché et impassible, accomplit l'action qui t'est impartie par ton Karma. C'est en agissant sans espoir de gain ou de récompense que l'homme véritable atteint le Suprême.

Pendant d'autres nuits, Ungern reprenait son dessein politique.

— Répondant aux appels profonds de mes ancêtres, les Chevaliers Teutoniques, j'ai jeté les bases d'un Ordre militaire adapté aux temps actuels, c'est-à-dire bouddhique. Il sauvera l'Occident des pestes qui le ravagent. D'abord la lâcheté des races abâtardies, des banquiers et des boutiquiers. Savez-vous pourquoi la Sainte Russie est déchirée, maintenant ? Parce qu'elle le mérite !

« Les paysans sont grossiers, illettrés, emportés, constamment en colère, haïssant tout et tous sans comprendre pourquoi. Ils sont méfiants, matérialistes, ils n'ont pas d'idéal. Les intellectuels vivent dans un idéalisme imaginaire, sans réalité. Ils ont une tendance constante à tout critiquer, mais ils manquent de puissance créatrice. Ils n'ont aucune volonté ; ils ne savent que parler, parler. Comme les paysans, ils n'aiment rien ni personne. Leurs sentiments sont purement imaginaires. Leurs pensées passent sans laisser de traces, comme des nuages. Aussi mes compagnons commencèrent-ils bientôt à violer les règlements de l'Ordre. Alors j'établis l'obligation du célibat, la renonciation absolue à la femme, aux comforts de la vie, au superflu, selon les enseignements de la religion du Bouddha. Afin que le Russe pût dompter ses instincts, je prescrivis d'abord l'usage illimité de l'alcool, du haschisch et de l'opium. A présent, je fais pendre officiers et soldats qui boivent de l'alcool ; auparavant, nous en buvions jusqu'à la « fièvre blanche », jusqu'au delirium tremens.

« Je groupai autour de moi trois cents hommes que j'avais réussi à rendre d'une audace prodigieuse et d'une férocité sans égale. Ils se conduisirent en héros pendant la guerre contre l'Allemagne d'abord, puis contre les Bolcheviks, mais il n'en reste plus beaucoup.

« Si mon Karma m'avait laissé un meilleur compte de jours, j'aurais uni tous les Mongols restés fidèles à la foi de leurs aïeux en une fédération militaire, composée de tribus autonomes et sous l'autorité spirituelle du Bogdo-Khan et sous la protection du svastika. Cet Etat aurait été implacable et invincible, afin d'élever une barrière contre la révolution. Il aurait conservé soigneusement l'esprit, la philosophie et la politique du respect de l'individu. Si l'humanité corrompue continue à menacer l'étincelle divine dans le cœur de l'homme, à répandre la veulerie, à empêcher tout progrès moral, l'Etat asiatique se doit d'arrêter de façon décisive cette marche à la ruine et d'établir une paix durable et sûre. »

Les yeux clos, le dictateur vaticinait à mi-voix

— je vais mourir... Mais qu'importe ? La Cause est en bonne voie et ne s'éteindra pas. Les successeurs de Gengis-Khan se sont réveillés. Personne n'éteindra la flamme dans le cœur

des Mongols ! En Asie, il y aura un grand Etat, de l'océan Pacifique et de l'océan Indien jusqu'aux rives de la Volga. La sage religion de Bouddha s'étendra jusqu'au Nord et jusqu'à l'Ouest. Ce sera la victoire de l'Esprit. Ce que moi je n'ai pu achever, un autre le réussira. Je le vois. Il est à la fois tout proche et étrangement lointain. Ce svastika est son signe. Il ne vient pas de l'Orient, lui, mais du Pôle... Gengis Khân... les Teutoniques... la Vehme...

Puis se dressant, menaçant, le baron chassa le Polonais...

— Tu n'es qu'un Slave, un esclave... Tu n'es pas digne d'entendre cela, que tu ne peux pas comprendre... D'ailleurs, pour moi il est trop tard... F... le camp !

En octobre 1921, la prophétie se réalisa. Par trahison, le baron Ungern fut livré aux Bolcheviks. Un bourreau chinois de la vieille école le martyrisa durant tout un jour, puis il mourut, sans avoir poussé un cri [\[169\]](#). Le svastika fut remplacé, en Mongolie, par la Faucille et le Marteau [\[170\]](#).

Dans les Études traditionnelles de janvier 1938, René Guénon publia un long compte rendu de la biographie romancée du baron Ungern, écrite par Wladimir Pozner (Denoël, éd.) : Le Mors aux dents. Dans cette recension, René Guénon fait état de lettres écrites en 1924 par le commandant Antoni Alexandrowicz, officier polonais instructeur de l'artillerie mongole, donc collaborateur direct de l'homme au svastika, dont il donne le portrait suivant :

« C'était un être extraordinaire, une nature complexe, aussi bien au point de vue psychologique qu'au point de vue politique. Ainsi :

1. – Il voyait dans le bolchevisme un ennemi de la civilisation universelle.
2. – Il méprisait les Russes qu'il accusait d'avoir trahi leur souverain légitime et qui n'avaient pas su rejeter le joug communiste.
3. – Mais, parmi les Russes, il supportait encore les moujiks et les simples soldats, tandis qu'il haïssait l'intelligentsia.
4. – C'était un bouddhiste, hanté par l'idéal de fonder un Ordre chevaleresque tenant des Chevaliers Teutoniques et du bushido nippon.
5. – Il envisageait la création d'une vaste coalition asiatique avec laquelle il serait parti à la reconquête de l'Europe qu'il aurait convertie à la doctrine du Bouddha.
6. – Il était en relation avec le Dalai-Lama, comme avec des musulmans d'Asie. Il avait le titre de khan mongol et de bonze initié au lamaïsme.
7. – Il était impitoyable comme seul un ascète peut l'être. Son absence totale de sensibilité ne pouvait se rencontrer que chez un être ne connaissant ni douleur, ni joie, ni pitié, ni tristesse.
8. – Il avait une intelligence et des connaissances étendues. Sa médiumnité lui permettait de juger instantanément tout interlocuteur et dès la première minute. »

A ce portrait, René Guénon ajoute (ce qui nous paraît d'une importance capitale), cette précision :

« Il n'était pas précisément ce qu'on pourrait appeler un néo-bouddhiste, car, d'après des informations que nous avons eues d'une autre source, l'adhésion de sa famille au bouddhisme remontait à la troisième génération. D'autre part, on a signalé récemment que des phénomènes de hantise se produisaient au château d'Ungern en Lettonie... »

Nous avons, personnellement, entendu, dans le salon de la comtesse P..., à Nice, le génial poète et initié Lubicz-Milosz affirmer :

— Mon père et mon grand-père étaient secrètement bouddhistes. Le Bouddhisme des guerriers, des Kshatryas [\[171\]](#) est la vraie foi de la noblesse du Baltikum. Pour eux, le christianisme n'est qu'une couverture. Or, Milosz [\[172\]](#) était le rejeton d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Lituanie.

Son patrimoine, la terre de Labunovas, était vaste comme un département français. Selon une autre confidence recueillie chez la même hôtesse, Vladislav Lubicz-Milosz, son père, restait, des mois entiers, immobile, en méditation, dans la posture yogique du lotus, au point que des graines de tournesol germaient dans sa chevelure hirsute !

Ces doubles confidences corroborent ce que nous savons de la croyance religieuse de cet autre seigneur du Baltikuin qu'était le baron Ungern. Qu'on nous permette de faire une bien curieuse constatation. Les Templiers, officiellement chrétiens, n'en pratiquaient pas moins une religion à forme islamique.

Les Teutoniques, officiellement chrétiens, eux aussi, s'étaient laissé gagner par les croyances de ceux qu'ils avaient combattus, vaincus, exterminés, les païens baltes. Or, le bouddhisme de l'Asie centrale, le bouddhisme au svastika est fortement imprégné de rites magiques, de chamanisme, qui ont la même origine que les cultes préchrétiens de l'Europe orientale.

Ne faut-il pas répéter, après Victor-Émile Michelet :

« Ce grand mystère de la guerre où les adversaires s'étreignent et se déchirent, attirés l'un vers l'autre par la haine passagère qui est la face horrible de l'amour éternel... »

13
LA RACE DES SEIGNEURS

Après cet indispensable détour, le svastika tracé, in articulo mortis, par la tsarine, nous ramène au cœur de cette enquête, de ce labyrinthe, que nous essayons sinon de débrouiller totalement, au moins de clarifier. Ce symbole traditionnel, le svastika, inclut en ses branches la mystique, le sens profond du nazisme. Dans son Viol psychique des foules, Tchakhotine a exhaustivement précisé le potentiel explosif de certains symboles politiques, tels que la Croix, les Flèches, le Triangle équilatéral et, bien entendu, le Svastika.

Ces signes (et quelques autres) sont, selon l'expression de C. -G. Jung, « archétypiques », c'est-à-dire que par leur seule vision ils réveillent en chaque individu des pulsions irrésistibles provenant de l'inconscient collectif accumulé dans les « archives » de l'expérience des millénaires et dont chaque psyché, dès la naissance, conserve les lignes de force.

Notre psyché, en effet, étant comparable à un iceberg n'ayant de visible qu'un neuvième de la totalité (la partie rationnelle) et le reste appartenant aux profondeurs, aux abysses de l'Inconscient. Plus que les raisonnables Latins, les Slaves et les Germains – esprit tumultueux – sont sensibles à l'influence des symboles. Comme l'ont écrit magnifiquement les auteurs du traité sur les Symboles édité par les bénédictins de la Pierre-qui-vire. [\[173\]](#)

« Le symbole n'est pas logique... Il est pulsion vitale, reconnaissance instinctive ; c'est une expérience du sujet total, qui naît à son propre drame par le jeu irrésistible et complexe des innombrables liens qui tissent son devenir, en même temps que celui de l'univers auquel il appartient et auquel il emprunte la matière de toutes ses reconnaissances. »

Les mêmes symbolistes précisent :

« ... On ne comprend pas, on n'explique pas un symbole. On l'intègre dans son propre centre. Il nous fascine. On l'adore, en quelque sorte. La fonction essentielle des symboles est précisément cette révélation existentielle de l'homme à lui-même à travers une expérience cosmologique. »

Sous une forme un peu différente, Isha Schwaller de Lubicz suggère une pensée analogue [\[174\]](#).

« La science des symboles constitue une magie capable d'éveiller une impulsion du cœur supérieure à celle de n'importe quel discours, même le plus éloquent. Le regard suit la direction imposée par la forme comme la marche suit l'impulsion imposée par son rythme. »

Voici enfin un texte maçonnique qui – comme on dit – va loin :

« Le Symbole est infini. Mais nous n'en prenons que ce qui est à notre portée. A mesure que notre capacité mentale croît, le Symbole nous enrichit de plus en plus.

« Un symbole doit s'intégrer et non pas se comprendre rationnellement. Il ne doit pas seulement donner matière à réflexion, mais faire partie de nous-mêmes. Il doit être dans notre cour, plus encore qu'en notre cerveau.

« On peut lire des quantités de livres, colliger des fiches, rassembler une documentation considérable sur les symboles et ne pas pour autant en être imprégné. De même qu'on peut apprendre le solfège sans pour cela devenir un artiste musicien.

« Cette intégration sur-rationnelle du symbole, c'est l'éveil initiatique. »

Originellement, le svastika est signe polaire. Il évoque un mouvement circulaire autour d'un axe ou d'un point fixe. Il a donc deux acceptions : d'abord quand on le rapporte au point stellaire autour duquel le firmament semble se mouvoir. Comme a dit Laplace : « Le ciel paraît tourner sur deux points fixes, nommés pour cette raison pôles du monde. » Donc il y a analogie essentielle entre le svastika, l'Étoile polaire et la Précession des équinoxes.

Au contraire, quand le pôle est envisagé en mode terrestre, il devient le lieu géométrique d'où paraît surgir l'axe de rotation de la Terre. Son lieu est alors le continent arctique ou, éventuelle le continent antarctique.

On a voulu établir une distinction subtile – sinon une opposition – entre le svastika et le sauvatiska, l'un gravitant dans le sens des aiguilles d'une montre, et l'autre dans la direction opposée. Nous n'attachons aucune importance à ces deux explications, remarquant seulement que, dans une direction ou dans l'autre, la croix gammée est toujours évocatrice de mouvement, de dynamisme, au contraire de la Croix [175].

C'est parce qu'il est aussi un signe polaire terrestre que le svastika « signifie » la race aryenne. Telle est, au moins, l'acception adoptée par List, Rohrbach, Wilser, Rosenberg et autres théoriciens de l'aryanisme intégral. Selon ces ethnologues (qui sont plutôt des poètes que des scientifiques), à l'aurore de la civilisation (il y a des dizaines de millénaires), l'actuel continent arctique était une terre fertile, au climat tempéré, aux ressources inépuisables. D'où les souvenirs mythiques de l'Atlantide, du Paradis terrestre. Ce continent était peuplé par une race homogène d'hommes grands, blonds, brachycéphales [176] qui avaient atteint un suprême degré de la civilisation, civilisation basée essentiellement sur la notion de l'honneur.

En revanche, les autres groupes humains, dispersés à la surface de la Terre, sortaient à peine de l'animalité. Cette race privilégiée se qualifiait d'aryenne, les Aryas étant les « deux-fois-nés », c'est-à-dire les Éveillés. Leur terre féconde et polaire s'appelaît Thulé. Il y a un sens initiatique profond dans la ballade du roi de Thulé [177]. L'océan boréal, mare tenebrarum, isolait Thulé du reste du monde et maintenait ainsi l'intégrité de la tradition et la pureté du sang aryen.

Par suite, soit d'un cataclysme soudain, soit d'une lente, continue évolution, l'axe terrestre bascula, d'où renversement des divers climats. Non seulement Thulé perdit sa fertilité mais, se couvrant d'une calotte glaciaire, elle devint inhabitable, pour les Aryas comme pour la plupart des gibiers dont ils faisaient l'essentiel de leur nourriture. Cette hypothèse est confirmée au moins en partie par de récentes découvertes géologiques. L'étude minutieuse de la stratigraphie d'un lac bavarois [178] a permis de discerner une succession de cycles alternés de glaciation qu'on désigne sous les noms de Wurm I, II et III.

La plus récente, Wurm III, remonte à une quinzaine de millénaires. C'est elle qui aurait contraint les Aryas à abandonner leur berceau ethnique et à se disperser vers d'autres terres nourricières. Cette diaspora s'étala par vagues successives. Ainsi les Aryens apparurent-ils d'abord dans la zone européenne que nous nommons la Scandinavie et le Baltikum [179].

Ils s'établirent ensuite avec prédilection, dans cette partie de l'Europe centrale qui devint le Saint Empire Germanique. Ils se fixèrent, en particulier, dans la Lusace et la Silésie actuelles. En ces exils, les Aryas gardaient une nostalgie profonde de Thulé. Pour ne pas

oublier les traditions de leurs aïeux, ils marquaient leurs passages par des svastikas. Ainsi ce signe jalonne-t-il les établissements successifs des Aryens dans le Vieux Continent.

Alfred Rosenberg affirme que là où abonde la croix gammée, découvre-t-on aussi en très fortes proportions des crânes brachycéphales. En revanche, il n'y aurait pas trace de svastikas dans les zones sémitisées ou de peuplement négroïde. Voici ce qu'Alfred Rosenberg inculquait, sous une fiction pseudo-scientifique, à ses compatriotes fanatisés :

« Du centre nordique de la Création essaimèrent, par vagues denses, des hordes de guerriers qui se renouvelaient sans cesse et qui partout où ils passaient, organisaient et conquéraient... »

Autant que des soldats, ces Aryens migrants étaient aussi des marins :

« Ces flots d'hommes voguaient sur leurs embarcations en forme de cygnes ou de dragons, jusqu'à la Méditerranée, vers l'Afrique. Par terre, ils allaient à travers l'Asie centrale jusqu'en Chine ; à travers l'Amérique du Nord, vers le sud de ce continent.

« Ainsi, rayonnant du Nord, s'est répandue sur la terre entière une race blonde aux yeux bleus, qui a déterminé la face spirituelle du monde, et cela dans des pays mêmes où elle disparut par la suite.

« L'expédition des Atlantes vers l'Afrique du Nord [180], la migration des Aryens dans les Indes, celles des Doriens, des Macédoniens, des Latins, tout cela – affirmait Rosenberg – atteste que les parties les plus diverses du monde ancien ont été colonisées par une race nordique prédestinée et privilégiée.

En réalisant un nouveau Drang nach Osten, en conquérant leur Lebensraum, les plus purs des Aryens ne feraient que céder aux impulsions irrésistibles de leur hérédité.

Ce passage donnera une idée exacte du lyrisme de Rosenberg et de ses prédécesseurs. Rendant hommage au message civilisateur de Zarathoustra, il écrit :

« Aujourd'hui, au centre et dans le nord de l'Europe, cette même âme de la race qui vivait jadis dans Zarathoustra se réveille avec une force mythique et prend une plus haute conscience d'elle-même. Sentiment nordique, discipline nordique de la race, tel est aujourd'hui le mot d'ordre en face de l'Orient syrien qui, sous la figure du judaïsme, s'est glissé en Europe qu'il corrompt... »

A mesure que les Aryens s'éloignaient de leur berceau d'origine, ils couraient le risque – en se mêlant aux peuplades autochtones, d'altérer leur pureté. Ainsi la Scandinavie et le Baltikum furent, immédiatement après les premières émigrations, la vagina gentium des diverses ramifications aryennes. C'est pourquoi les Baltes ont non seulement conservé le sang et les constantes anatomiques les plus pures, mais encore ils ont préservé, de siècle en siècle, sans altération, l'authentique message de l'aryanisme.

Wilser (et ensuite Rohrbach) établissent que la langue lituanienne ressemble singulièrement au sanscrit, la langue sacrée des Aryens de l'Inde, les brahmines. Ce qui conduit à une compréhension exacte du bouddhisme, quand il est ramené à sa pureté originelle, quand il est débarrassé, nettoyé, d'un béat sentimentalisme dont l'ont surchargé des Européens et, tout spécialement, les théosophistes, disciples de H. P. Blavatzky et d'Annie Besant.

Précisons d'abord qu'au sens strict du mot, le bouddhisme n'est pas une religion, ni une croyance proposée. Les formes cultuelles qui se sont imposées au cours des siècles sont des parasites poussés sur l'Arbre de la Bodhi, c'est-à-dire de l'Illumination... des concessions à l'indigence spirituelle des masses populaires.

Le bouddhisme, dans son essence, est une discipline, une ascèse, une méthode pour se décharger des illusions de la personnalité. Le Bouddha – personnage historique – n'est ni une Incarnation ni un conducteur de peuples. C'est un homme. Mais pas un homme du commun, un homme quelconque. C'est l'Homme dans la pleine acception du terme, l'Eveillé. Un Eveillé, alors que la majorité des humains ne sont que des endormis.

Cet éveil, il ne l'a pas reçu par grâce particulière, mais l'a mérité à la suite de longues et douloureuses expériences, faites, si l'on ose dire, à la force des poignets. Son message consiste uniquement à décrire sa propre expérience et à inciter ceux qui en sont dignes à suivre la même voie. Le Bouddha, en quelque sorte, témoigne.

Répétons-le, car c'est extrêmement important : l'annonciateur de la méthode d'éveil fut un homme de chair, vivant sur les confins de l'Himalaya, près de l'actuel Népal, six siècles environ avant l'ère chrétienne. Il appartenait à la caste des princes, des rois et des guerriers, celle des Kshatryas, à la tribu de race blanche, les Çakyas, et se nommait « pour l'état civil » le prince Siddhartha. Bouddha est un titre, un surnom, qui signifie l'Eveillé. On le nomme aussi, parfois, Çakya-Mouni, c'est-à-dire l'ermite des Çakyas.

Siddhartha était de race blanche, de pur sang aryen. Son dépouillement volontaire de tous les biens de ce monde ne lui avait pas retiré son caractère royal, et ses disciples l'ont maintes fois comparé à un lion rugissant.

Rappelons que la doctrine martiale des daïmos et samouraïs japonais, ancêtres des Kamikazes, est exprimée par un code de l'honneur nommé bushido dont les tenants affirment qu'il est l'expression la plus pure du bouddhisme.

Pour nous conduire plus avant dans la doctrine du Bouddha ou, comme disent ses partisans, dans la doctrine de l'Éveil, nous prendrons pour guide une des personnalités les plus originales de notre temps : le baron italien Julius Evola qui créa, avant la guerre de 1940, un groupe ésotérique, orienté vers la magie de puissance, le groupe Ur. Evola, dit-on, fut le conseiller officieux de Mussolini en matière de romanité ésotérique et de résurgence de l'imperium conçu en mode gibelin. Il a été le directeur initiatique, à partir de 1936, d'un Comité d'action pour l'Universalité de Rome (C. A. U. R.) qui, après un congrès mondial tenu en 1938 à Erfurt, devint une alliée du Weltdienst nazi, dirigé par le colonel Fleischauer [181].

La plus grande partie de l'œuvre de Julius Evola n'a été confiée qu'aux membres, dûment sélectionnés, du Groupe Ur. Parmi ses ouvrages accessibles aux profanes, citons *Il mito del Sangue* [182] et *Doctrina de la race* dont les titres précisent bien les orientations.

C'est dans un ouvrage capital, mais d'une lecture ardue, que Julius Evola a condensé les opinions des aryens racistes sur le bouddhisme, dit alors la doctrine du svastika. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de *La doctrine de l'Éveil* (Essai sur l'ascèse bouddhique). Nous dégagerons quelques idées-forces. Et d'abord la signification exacte de l'ascèse. Après avoir exposé qu'autour de ce terme s'est déposé en Occident un réseau de malentendus, l'auteur, par l'étymologie, démontre que ce terme signifie simplement discipline ou entraînement, « avec cette précision que la racine sanscrite tap veut dire avoir de la chaleur, de l'ardeur et introduit (dans le mot sanscrit) l'idée – d'une concentration ardente, d'une ardeur, presque d'un feu. »

Ceci posé, Julius Evola donne, pages 16 et 17, l'essentiel de son message :

« ... Doctrine de l'éveil est le sens effectif de ce qu'on nomme communément le bouddhisme. Le terme « bouddhisme » dérivé de la signification pâli [183] de Buddhho (en sanscrit Buddha) donnée à son fondateur, ce qui est moins un nom qu'un titre.

Buddho, de la racine Budh, signifie l'Eveillé. Il s'agit donc d'une désignation qui s'applique à quiconque est parvenu à cette réalisation spirituelle, analogiquement assimilée au fait de s'éveiller, à un réveil, laquelle fut annoncée au monde indo-aryen par le prince Siddhartha. C'est donc le bouddhisme en ses formes originaires qui présente pour nous ces caractéristiques :

- 1 – Il comprend un système complet d'ascèse ;
- 2 – Il est objectif et réaliste ;
- 3 – Il est d'esprit purement aryen ;
- 4 – Il appartient à l'humanité actuelle.

« ... L'ascèse vise à mettre toutes les forces de l'être humain au service d'un principe central. » Nous verrons que cette ascèse bouddhique a été mise en pratique (de façon consciente par des instructeurs parfaitement qualifiés) par les cadres de l'hitlérisme, cadres qui ne se confondaient pas toujours avec les chefs officiels du Parti. Mais auparavant, reprenons quelques allusions exprimées dans la doctrine de l'éveil.

« Le terme aryen est appliqué à l'ensemble des races indo-européennes en raison de leur origine commune ; la patrie originaires de ces races... fut une région hyperboréenne [\[184\]](#) ou, plus généralement nordico-occidentale.

« ... Au-delà de l'antique répartition des castes, le bouddhisme en propose une autre, plus nette et plus essentielle. D'un côté se trouvent les « nobles fils » prédestinés à l'éveil, et de l'autre côté « les hommes communs », sans entendement pour tout ce qui est sacré, inaccessibles à la vraie doctrine. Sans entendement pour ce qui est noble ; inaccessibles à la doctrine des nobles. »

D'un côté, la race des seigneurs et de l'autre, les races inférieures. Ne croirait-on pas entendre Goebbels, Himmler ou Hitler ?

Voici – selon le même traité – les qualités du noble combattant :

« La confiance absolue, inébranlable, inconditionnelle envers celui qui incarne la Doctrine de l'éveil ;

« La loyauté, l'énergie virile. Et donc l'enrôlement dans le clan des seigneurs. Chaque Aryen est son propre seigneur. En te dominant toi-même, tu seras ton seigneur. »

Pour finir, et laissant à chacun le soin d'en tirer les conclusions, nous citerons Martin Bormann :

« ... Pratiquement, il n'y a pas de mort ; pas d'extinction totale de l'homme. Nous devons poser ce principe que tout Eveillé continue indéfiniment à vivre dans ses manifestations vitales. Chaque pierre qu'il a jetée, chaque pensée qu'il a formée, chaque goutte de sueur qu'il a versée, et avant tout chaque œuvre réalisée, chaque devoir accompli laisse une trace, et dans toutes ces manifestations de vie l'homme se survit à lui-même. Voilà dans quel sens nous devons orienter la pensée nationale-socialiste. »

14
LE GROUPE THULÉ

Après le putsch manqué de Munich, le 9 novembre 1923, Adolf Hitler et quelques autres dirigeants du N. S. D. A. P. [185] furent arrêtés et incarcérés à la prison de Landsberg [186].

Leur procès commença le 20 février 1924 et le verdict fut rendu le 1er avril. Hitler, Kriebel, Weber furent condamnés à cinq ans de prison, Rudolf Hess à dix-huit mois de la même peine, le général Erich Ludendorff fut acquitté.

Détenu modèle de la cellule numéro 7, Hitler profita de ces loisirs forcés pour écrire Mein Kampf. Il fut libéré le 14 décembre 1924, ayant bénéficié d'une remise de peine à cause de « sa bonne conduite, de son calme et de son obéissance ». Au prononcé du verdict, des observateurs bien informés avaient affirmé que c'en était fait, désormais, du condamné Adolf Hitler et de son parti politique.

L'un d'eux écrivit :

« Nous n'entendrons plus jamais parler de ce velléitaire... »

Dont celles du général d'artillerie Karl Haushofer qui venait dans la geôle de Landsberg sous prétexte de reconforter Rudolf Hess, son ancien élève, mais qui, en réalité, s'intéressait surtout à Hitler. On a dit de lui qu'il « fabriqua » Hitler... ce qui est presque exact... Ce fut lui, tout au moins, qui apporta les documents et les directives qu'on trouve tout au long de Mein Kampf.

Le journaliste Yves Delbars – qui a bien connu Karl Haushofer – écrit en effet :

« Chaque mercredi, il lui apportait des livres soigneusement choisis et susceptibles de former son esprit. Plus tard, une grande armoire, dans l'appartement munichois du professeur, devait réunir les ouvrages qui avaient servi à parfaire l'éducation-éclair de l'agitateur devenu un véritable « caporal ès sciences ». Haushofer se refusait d'ailleurs à considérer Hitler comme un primaire.

« Je faisais absorber à Adolf Hitler des centaines d'ouvrages ; les gens considérés comme des érudits n'en ont pas lu autant.

« Il tenait compte de l'étonnante faculté d'assimilation de Hitler. Un gros volume commencé le soir était régulièrement terminé le matin – il dormait très peu – et le prisonnier était capable d'en réciter par cœur de nombreux passages. »

Le futur chancelier n'aurait pu avoir meilleur maître... le terme de gourou [187] conviendrait mieux.

Haushofer est un des hommes les plus étranges de notre temps. Né à Munich en 1869, il descendait d'une famille de la bourgeoisie riche et cultivée. Il fit de sérieuses études et s'intéressa, dès son adolescence, à l'Extrême-Orient, tout en se destinant à la carrière des armes. Admirateur de l'explorateur suédois Sven Hedin [188], il continue son œuvre en Asie centrale et, aux alentours de 1904, effectue plusieurs missions au Tibet, en Mongolie, au Sin-Kiang et en Mandchourie.

Il passe plusieurs mois dans une lamaserie voisine de Lhassa où il reçoit une initiation qui, probablement, décide du reste de son existence. Il manifestera par la suite d'incontestables dons de voyance. En 1910, le capitaine Karl Haushofer est nommé attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne à Tokyo. Il est admis dans un cercle très fermé

d'impérialistes nippons [189] et constate des ressemblances troublantes entre les traditions des junkers de l'Ordre Teutonique et le bushido, code de l'honneur des daïmos et des samouraïs [190].

Dans un rapport confidentiel, il suggère à l'empereur Guillaume II de conclure alliance avec le Japon, afin de contrebalancer l'hégémonie mondiale des Anglo-Américains. Mais, à cette époque, le Kaiser est obnubilé par le « péril jaune ». Haushofer est blâmé et doit rentrer en Allemagne où il prend le commandement d'une unité d'artillerie.

Au début de la première grande guerre, Haushofer est promu général. Ses frères d'armes, stupéfaits, ont souvent l'occasion de constater ses dons de « seconde vue ». Il lui arrive – sans raison apparente – de refuser de monter avec son état-major dans un train déterminé, annonçant que ce train sera détruit par un bombardement aérien... ce qui s'avère exact dans les heures qui suivent !

Démobilisé en 1919, Karl Haushofer divulgue une science nouvelle, la Geopolitik, qui sera bientôt une des sept colonnes du national-socialisme. La Geopolitik suscite en Allemagne, et dans tous les pays d'Europe centrale, une curiosité sympathique et passionnée. C'est, avec des arrière-plans politiques, la doctrine à la mode [191].

Une chaire est fondée à Munich. Haushofer en est le titulaire. Les étudiants s'y pressent en foule et, parmi eux – comme nous l'avons vu –, Rudolf Hess. Karl Haushofer a pour principal collaborateur Albrecht, son fils aîné. Selon un comportement germanique dont nous avons déjà donné plusieurs exemples, cette organisation officielle, extérieure, – servait de « couverture » à une organisation secrète couvrant non seulement l'Allemagne mais les pays avoisinants et même une partie du monde, grâce à des spécialistes « discrets » recueillant des renseignements qui étaient centralisés à Munich et qui agissaient en étroite collaboration avec le Weltdienst du colonel Winberg.

Pour appeler les choses par leur nom, la Geopolitik Gesellschaft constituait un réseau d'espionnage, mais d'une forme très particulière, car y collaboraient, conjointement avec des H. C. [192] habituels, des astrologues, des médiums, des dirigeants de sociétés métapsychiques et des animateurs de ce mouvement qui allait – quelques années plus tard – devenir la Synarchie internationale.

Grâce à un bulletin d'information quotidien, nommé l'Index et communiqué seulement aux dirigeants du Parti, Hitler « prenait le pouls » du monde entier et préparait en conséquence ses décisions essentielles, celles qui frappèrent ses adversaires de stupeur et d'effroi. L'Index joua un rôle capital avant Munich comme durant les campagnes-éclair de Pologne et de France. Dans les Mémoires rédigés, après les hostilités, par Heinz, fils cadet de Haushofer, il est affirmé que Hitler, en signant les accords de Munich, s'était conformé aux suggestions de l'Index.

« Sur cet accord de Munich, nous allons édifier la politique internationale de l'Allemagne pour un siècle au moins », aurait prédit à son entourage le fondateur de la Geopolitik.

Mais les attaques aériennes contre l'Angleterre et les haineuses déclarations du Führer contre les Anglo-Saxons portèrent un coup terrible à l'optimisme de Haushofer [193].

Il continua de servir loyalement celui qui tenait en ses mains le sort du III^e Reich, mais n'en proclama pas moins, à plusieurs reprises, qu'il était absolument nécessaire de conclure – au plus tôt – une paix séparée avec la Grande-Bretagne. Voyant que nul ne l'écoutait, ni Hitler, ni les dirigeants du Parti, ni l'O. K. W., Haushofer persuada Rudolf Hess de tenter... ce qui échoua si lamentablement dans le domaine du duc de Hamilton. Au procès de Nuremberg, Karl Haushofer fut entendu, non comme accusé, mais comme témoin, à la requête des défenseurs de Rudolf Hess. Les juges des nations accusatrices se contentèrent, avec une curieuse unanimité, de ne lui poser que des questions sans importance, se gardant bien d'aborder le nœud du problème.

Karl Haushofer, avec beaucoup d'habileté, tenta d'obtenir l'acquittement de son ancien élève en affirmant son irresponsabilité mentale. Il ne fut pas entièrement suivi par la Cour, mais n'en sauva pas moins Rudolf Hess de la mort.

Comme nous l'avons dit, Karl Haushofer mourut en 1945, subitement. Suicide ? C'est toujours ce qu'on dit dans des cas analogues. La personnalité du fondateur de la Geopolitik

était autrement complexe qu'il n'y paraît au cours de quelques mornes audiences de Nuremberg. En fait, l'ancien général d'artillerie était, semble-t-il, un de ces êtres prédestinés qui, debout derrière le voile de leur vie ordinaire, tiennent les destinées du monde dans leur poigne de fer.

Un des Soixante-Douze signalés par Rathenau expirant. Un des animateurs des sociétés secrètes supérieures, selon la classification de Geoffroy de Charnay. Au Tibet, Haushofer avait rencontré un maître spirituel, son initiateur, George Ivanovitch Gurdjieff, l'homme le plus mystérieux de notre temps, mage qui joua un rôle capital dans l'évolution du monde occidental.

Je n'ai vu Gurdjieff qu'une seule fois et pendant moins d'une heure. Il me laissa une impression que je n'oublierai jamais. Il émanait de sa personne un rayonnement tellement intense qu'il en devenait douloureux. Qui l'avait entrevu – même durant une minute – ne pouvait douter que certains individus ne détiennent des pouvoirs surnaturels.

La personnalité de Gurdjieff reste impénétrable. Probablement le restera-t-elle toujours. Les quelques renseignements biographiques sont vagues, contradictoires. Dès qu'on tente de l'étudier, notre logique se dissocie. Deux faits épisodiques montrent que, chez certains prédestinés, toutes les circonstances de leur vie sont signées. Ainsi Gurdjieff fut le condisciple de Staline au séminaire d'Alexandropol. Il fut reçu par Hitler pendant toute une nuit après les entrevues de Montoire. Vers 1921, il avait été expulsé d'Angleterre par Lloyd George, sur l'intervention de l'Intelligence Service. C'est alors qu'il se fixa à Avon, près de Fontainebleau, jusqu'à sa mort. Il mourut à l'hôpital américain de Neuilly, en octobre 1949. Ses disciples sont toujours nombreux et agissants. Son influence posthume ne fait que grandir.

Gurdjieff était un géant à la musculature puissante, au crâne chauve, en coupole. « Son allure générale faisait penser à un maquignon, encore que quelque chose d'indéfinissable affectât étrangement les nerfs. »

Voici comment le décrit un journaliste russe qui le rencontra dans le Transsibérien :

« C'était un Persan ou un Tartare, coiffé d'un bonnet d'astrakan... Parfois, avec le plus grand mépris, il laissait tomber un regard sur ses bruyants voisins. Ceux-ci le considéraient avec une grande attention, voire avec un respect mêlé de crainte... Il avait le teint basané, les yeux d'un noir de jais et une moustache pareille à celle de Gengis-Khan... »

D'après ses disciples, Gurdjieff serait né à Alexandropol. Grec ou Arménien ? Les avis diffèrent. Son père était un riche commerçant. Au début de sa vie, le mage fut marchand d'objets d'art et de tapis. Il voyagea dans le Proche-Orient, en Iran et en Asie centrale.

En 1911, il apparaît soudain à Moscou et donne des conférences qui produisent une profonde impression sur l'intelligentsia. Il crée des « ateliers de perfectionnement du psychopathisme », dans plusieurs grandes villes de la Russie d'Europe. Pour soutenir ces fondations – qui groupent de nombreux disciples –, il liquide ses affaires commerciales dispersées par toute l'Asie centrale.

Dès avril 1917, au début de la Révolution, il abandonne brusquement les « ateliers », quitte Moscou pour Tiflis, puis pour Constantinople. Il apparaît à Berlin en 1920. En 1921, il est signalé en Grande-Bretagne d'où il est promptement expulsé. C'est alors qu'il s'installe au prieuré d'Avon, près de Fontainebleau.

Dans son autobiographie, plus symbolique qu'historique, voici comment il évoque son périple spirituel :

« Je décidai un jour d'abandonner tout, de me retirer pendant un temps déterminé dans une entière solitude et de m'efforcer, par une active méditation, de frayer à mes recherches un chemin nouveau. Ceci correspond à mon séjour en Asie centrale où, grâce à l'appui d'un

barbier rencontré par hasard, je réussis à obtenir accès dans un monastère bien connu des Musulmans...

« ... Je commençai par récolter toute information, orale ou écrite, survivant encore parmi certains peuples asiatiques et se rapportant à cette branche des sciences fort développée dans l'Antiquité et qui se nomme « mekhness »... qu'on nomme aujourd'hui hypnotisme. Pendant quatre ou cinq ans, ce fut ma préoccupation exclusive et j'arrivai à des résultats sans précédent. »

Voici l'essentiel :

« J'avais la possibilité d'accéder au saint des saints de presque toutes les organisations hermétiques, telles que sociétés religieuses occultes, philosophiques, politiques ou mystiques qui demeurent inaccessibles à l'homme ordinaire... »

Rom Landau nous apporte d'étranges précisions. Elles lui ont été communiquées par le capitaine Ahmed Abdullah :

« En ce qui concerne Gurdjieff, je n'ai aucune manière de prouver que j'ai raison, sauf que je sais avoir raison. Lorsque je le connus, il y a environ trente ans, au Tibet [194], il était, outre ses fonctions de précepteur du jeune Dalaï-Lama, l'agent principal de la Russie au Tibet. Il était de race buriate et bouddhiste de religion [195].

Ses connaissances étaient énormes et son influence à Lhassa considérable, puisqu'il récoltait les tributs des Tartares Baïkals pour le compte du Dalaï-Lama et qu'il avait reçu le titre, fort élevé, de Tsannys-Khan-Po. En Russie, il était connu sous le nom de Hambro Akvan Dorzhieff.

« Quand nous envahîmes le Tibet, il disparut avec le Dalaï-Lama en direction de la Mongolie. Il parlait russe, tibétain, tartare, tadjik [196], chinois, grec, français (avec beaucoup d'accent) et un anglais assez fantaisiste.

« Quant à son âge... je dirai qu'il était sans âge.

« Un grand homme, encore qu'il ait pataugé dans la politique impérialiste russe, et cela – je le crois volontiers –, plus ou moins pour s'amuser.

« Je rencontrai Gurdjieff quelque trente ans plus tard à un dîner chez un ami commun, John O'Hara, ancien directeur du New York World à New York. J'étais convaincu qu'il était le lama Dorzhieff. Je le lui dis et il cligna de l'œil. Nous parlâmes en tadjik. Je suis un homme assez avisé. Mais je voudrais bien connaître les choses que Gurdjieff a oubliées ! »

Disciple ou délégué de Gurdjieff, le général Karl Haushofer était, d'abord, l'animateur du Groupe Thulé, association secrète – ou plutôt magique [197] – qui fut le « cercle intérieur » du mouvement national-socialiste en ses débuts.

En Thulé convergent donc deux traditions ésotériques qui, au reste, ne diffèrent qu'au regard des profanes : un courant venant de la Thulé hyperboréenne, et une tradition d'Asie centrale. Ces deux courants ayant le même symbole : le svastika.

Thulé n'est d'ailleurs que la manifestation actuelle du germanisme souterrain dont nous avons décelé la source dans l'Ordre Teutonique. Germanisme constant, secret, agissant, chiliaste [198], qui sait habilement s'adapter aux contingences historiques et qui ne s'occulte sous la pression de circonstances contraires que pour reparaître dès que la conjoncture redevient propice.

Dès 1905, à Dresde, se manifesta discrètement un Ordo Illuminatœ Germaniœ ayant pour imperator le Dr Léopold Engel.

Ainsi dans la revue Bauhütte [199] de Francfort-sur-le-Main, un peu avant la guerre de 1914, on put lire :

« A Steglitz existe un Ordre des Germains illuminés qui a pour emblème la croix gammée et qui se donne pour mission d'étudier les traditions nordiques. Dans une circulaire adressée aux initiés, on prescrit : les frères qui ont déjà été reçus dans une loge de francs-maçons sont mis en demeure d'en démissionner immédiatement. »

Car, dès que l'aryanisme germanique se manifesta, il entra en lutte ouverte contre la franc-maçonnerie, portant contre elle des accusations véhémentes et... contradictoires.

En fait, aucun raciste ne peut admettre qu'un groupe prône l'égalité entre tous les hommes, le libre examen des opinions politiques et philosophiques, et accueille les juifs dans ses colloques. D'autre part, les diverses « Grandes Loges » allemandes n'avaient jamais rompu (comme le Grand-Orient de France) avec la Mother Lodge, c'est-à-dire avec la Maçonnerie britannique.

Remarquons cependant que le nazisme est toujours resté sur une prudente réserve en ce qui concerne les titulaires d'une haute obédience maçonnique : la Stricte Observance Templière.

En Allemagne, cet Ordre se mit en sommeil pendant la dictature de Hitler, mais resta (et reste toujours) extrêmement puissant en Suède. Il y « coiffe » la franc-maçonnerie ordinaire, au point qu'un de ses grades confère automatiquement un Ordre de chevalerie [200] et que le Roi en est le grand maître ad vitam [201].

Qu'était exactement le groupe Thulé ?

A ses débuts, Thulé fut une société de recherches ethnographiques. Sous la direction du professeur Félix Niedner, elle édita, à partir de 1912, une compilation, en vingt-quatre volumes : Altnordische Dichtung und Prosa [202].

La guerre dispersa ses collaborateurs. Un grand nombre disparurent. La paix revenue, le groupe se reforma, mais prit une orientation nouvelle sous l'influence de Paul Rohrbach.

Né à Irgen, en Russie balte, en 1869, Paul Rohrbach fut d'abord professeur au gymnase (lycée) de Mittau (Courlande), puis à l'Université de Dorpat [203].

Il obtint la naturalisation allemande, enseigna aux Universités de Berlin, de Strasbourg, puis devint commissaire impérial en Afrique Occidentale Allemande. Ensuite, il voyagea longuement en Turquie et en Perse. Pendant la première guerre, il dirigea l'Agence Centrale d'Information Étrangère, officine d'espionnage. En 1920, il édita La Pensée allemande dans le Monde, qui connut, dans son pays, le plus gros tirage du XXe siècle (cent vingt mille exemplaires). Auparavant, il avait publié de nombreux ouvrages relatifs à l'Asie et au pangermanisme. En 1916, Charles Andler écrivait : « Il n'y a pas d'écrivain qui eut plus de crédit que Paul Rohrbach, ces dernières années. »

Il s'intéressa aussi aux problèmes religieux et écrivit des études sur les origines du Christianisme et sur le Bouddhisme. Dès les débuts du national-socialisme, il s'y rallia avec enthousiasme. Alors il habitait Munich et était un des commensaux de Karin et Hermann Goering. Adolf Hitler l'envoya en Amérique du Sud, aux Indes et en Asie orientale. Il mourut avant l'écroulement du IIIe Reich. Ce fut Paul Rohrbach qui introduisit le Dr Karl Haushofer dans le groupe Thulé puis lui en confia la direction. Un autre dirigeant du groupe Thulé fut Dietrich Eckart. Journaliste, romancier, traducteur, poète, il a laissé une œuvre littéraire estimable. Il collabora, avant la guerre de 1914, au Berliner Lokalanzeiger et fit jouer des drames historiques mettant en scène les Hohenstaufen ; il traduisit Peer Gynt et acquit la notoriété comme critique musical, fanatique de Richard Wagner [204].

Revenu écoeuré de la guerre, persuadé que l'armée allemande avait été trahie, il créa, en 1919, à Munich, une revue nationaliste et antisémite : Auf gut Deutsch.

Il fonda aussi une Alliance des citoyens allemands et ce fut lui qui « lança » Alfred Rosenberg et... Adolf Hitler.

Voici ce que raconte Rosenberg dans ses Mémoires :

« Après une brève remarque ironique sur M^{lle} von Schrenck (qui avait recommandé Rosenberg à Eckart), il m'écouta attentivement. Sans aucun doute, il pourrait utiliser ma collaboration. Il me tendit le premier numéro de sa revue et je lui laissai quelques articles comportant surtout mes observations sur la Russie.

« Dès le lendemain, Eckart me téléphona. Ce que je lui avais remis lui avait plu ; il me demandait de venir aussitôt. Il me reçut très cordialement... »

Rosenberg et Eckart deviennent amis intimes. Le romancier introduit son collaborateur dans le groupe Thulé.

« Après un certain temps, continue Rosenberg, j'entendis parler d'un nommé Adolf Hitler qui s'était rallié à la D. A. P. [205] et qui tenait dans ce cadre des discours dignes d'attention.

Il rendit à son tour des visites à Eckart et c'est au cours d'une de ces visites que je fis sa connaissance. Cette relation détermina mon propre destin et lui donna sa place dans le destin de la nation allemande... »

C'est aussi à cette date que se place un événement capital, que Konrad Heiden exprime, prudemment, en quelques mots : « Eckart entreprit la formation spirituelle de Adolf Hitler. » Autrement dit, il l'introduisit dans le groupe Thulé et lui en communiqua les arcanes.

Il semble bien que, jusque-là, Thulé soit resté une académie dilettante, légèrement snob. Hitler fut le premier prolétaire à y être admis. Voici ce que nous apprennent Gôrlitz et Quint :

Thulé s'occupait du patrimoine spirituel des Aryens nordiques, lesquels seraient « les porteurs de la Lumière » pour le monde entier.

Dans cette association, on pouvait voir, à côté d'aristocrates comme la comtesse Heila von Westarp, le prince Gustav-Franz von Thurn und Taxis, le baron Wilhelm Seidlitz et son épouse, des artistes, des bourgeois aisés et des étudiants, dont un ancien lieutenant aviateur, Rudolf Hess, les Drs Gutberlett et Morrell [206]. »

On se réunissait dans un palace : Hôtel des Quatre Saisons de Munich. Et le corps franc Oberland constituait la garde extérieure de ce groupe ésotérique. Tandis que Thulé rassemblait les forces magiques de l'aryanisme, la révolution grondait en Bavière. Les attentats se succédaient. Le 21 février 1919, Eisner, chef du gouvernement bavarois, fut assassiné dans la rue par le comte Anton Arco-Valley. En plein Landtag, un Spartakiste abattit deux députés. Sous la menace communiste, Hoffmann, successeur d'Eisner, quitta Munich. Le 7 avril 1919, la République des Soviets bavarois fut proclamée.

Le 26 avril, des gardes rouges perquisitionnèrent au siège de la Thule Gesellschaft. Ils appréhendèrent le prince von Thurn und Taxis, la comtesse von Westarp et le baron von Seidlitz. Tous trois furent fusillés le 30 avril 1919, après une parodie de jugement, sur ordre du marin Erglhofer, commandant de l'Armée rouge en Bavière.

Mais les 1^{er}, et 2 mai 1919, les troupes régulières délivrèrent Munich et y exercèrent une répression impitoyable. Ainsi Thulé avait ses martyrs ! Le Groupe prit une orientation nouvelle. Tout ce qu'il avait d'« académique » cessa et l'on se consacra à la magie cérémonielle. A cette époque, les futurs dirigeants du III^e Reich étaient néo-paganistes.

Selon Oswald Dutch, les dieux germaniques, Thor, Odin, Wotan ressuscitent après la débâcle de novembre 1918. A leur tour, ils triomphent du « Galiléen [207] ».

En Westphalie, affirme cet historien, des villes entières retournent au paganisme et les croix sont abattues dans les cimetières. On se marie sous des chênes millénaires, au cours de rondes orgiaques et, aux équinoxes, on célèbre des rites magiques autour de brasiers ardents.

Ce néo-paganisme était entretenu, exalté, par quelques écrivains qui vulgarisaient les doctrines de Thulé. Le plus lu de ces « prophètes » était Guido List qui, depuis 1908, écrivait de nombreux ouvrages où l'érudition se mêlait au romanesque. Voici quelques-uns de ses titres : Le Secret des Runes, L'Esotérisme de la Religion des Germains, Le Passage du Wotanisme au Christianisme, Les Rites des Germano Aryens, etc.

Au sommet du Brockenberg – où se déroulait le Sabbat durant le Moyen Âge – eurent lieu des rites érotico-orgiaques, et l'on a prétendu que, durant l'une de ces cérémonies, Rudolf Hess, ayant été envoûté, perdit la raison...

15
UN GRAND MÉDIUM

Toute magie collective nécessite impérieusement la participation d'un médium.

Le médium – qualifié aussi de voyant – est un individu prédestiné, détenteur de dons, de « pouvoirs » qui lui permettent d'assurer une communication, une liaison psychique, entre un groupe d'initiés et les puissances obscures, irrationnelles, terribles, qu'on englobe dans les expressions, volontairement vagues, d'au-delà, d'inconscient collectif, d'âmes errantes, de génies de la Race et du Sol.

De tous temps, les civilisations traditionnelles ont eu leurs médiums, leurs voyants. Faut-il citer les sibylles de la Hellade, les prophètes d'Israël, les chamans d'Asie centrale ?

Dans son livre remarquable consacré aux grands médiums, Robert Amadou nous apporte d'utiles précisions :

« Le mot « médium » est d'origine spirite. Suivant l'étymologie, il désigne, à proprement parler, l'individu, homme ou femme, voire animal, qui sert d'intermédiaire entre notre monde et l'autre monde, entre le monde des vivants et celui des morts. »

Et de citer Allan Kardec :

« Toute personne qui ressent à un degré quelconque l'influence des Esprits est, par cela même, médium... Cette qualification s'applique à ceux dont la faculté médiamique (sic) est nettement caractérisée et se traduit par des effets patents, d'une certaine intensité... Il est à remarquer que cette faculté ne se révèle pas chez tous les médiums de la même manière ; les médiums ont généralement une aptitude spéciale pour tel ou tel ordre de phénomènes... »

Il était donc indispensable au groupe Thulé de disposer d'un médium susceptible, non seulement de capter les messages de la tradition polaire, mais encore de les traduire en phrases ou symboles compréhensibles. Nécessité d'autant plus impérieuse que les voyants ont toujours joué un rôle éminent dans les civilisations du svastika : que ce soit le lamaïsme du Tibet, le chamanisme d'Asie centrale ou l'épopée celtique des Eddas [208].

Après plusieurs expériences décevantes, les dirigeants de Thulé fixèrent leur choix sur un ancien combattant, plus ou moins clochard, autodidacte, intuitif, brouillon, qui était en quête d'une situation modeste et qui manifestait déjà un magnétisme extraordinaire auprès des autres pauvres hères auxquels il tenait d'interminables et fumeux palabres. Pour subsister, il était plus ou moins indicateur de la police au sein d'un parti politique fantôme que personne ne prenait au sérieux. Il se nommait, ou se faisait appeler, Adolf Hitler.

Voici le portrait qu'en a tracé Ernst Hanfstaengl :

« Ce n'était encore, lors de notre première rencontre en 1920, qu'un petit agitateur de province, qu'un ex-caporal frustré, à l'air emprunté dans son complet de serge bleue. Il avait tout du garçon coiffeur de banlieue en costume du dimanche. Il ne se signalait alors que par ses dons oratoires exceptionnels. Mais on lui prêtait à l'époque si peu d'attention que la Presse ne savait même pas orthographier son nom correctement... »

Ce n'est pas sans hésitation que le futur dictateur fut agréé au groupe Thulé dont tous les membres, jusqu'alors, avaient appartenu à la noblesse ou à la haute bourgeoisie. Avant de

prendre une décision définitive, on enquêta discrètement dans la ville natale de ce candidat peu avantage. A Braunau-sur-Inn, on apprit qu'il descendait d'une famille non seulement pauvre mais peu considérée. Certains le disaient bâtard ; quoi qu'il en soit, pour l'état civil, il était le fils d'un douanier autrichien. Orphelin de bonne heure, il avait essayé de divers métiers sans réussir dans aucun. Il avait échoué, vers 1905, à Vienne. En 1912, on le retrouva à Munich, peintre en chômage, errant dans les asiles de nuit. Au début de la guerre, il s'était engagé et avait vaillamment combattu. Blessé, gazé, il avait reçu les galons de caporal et avait mérité la Croix de Fer, distinction rarement accordée à un homme de troupe. Dans la vie civile comme au front, il était resté taciturne et solitaire, sans véritables amis. Pas de femme non plus. Même des bruits fâcheux et incontrôlables sur sa vie sexuelle alimentaient la risée des rares personnes qui connaissaient quelques bribes de sa vie privée.

Pauvre, besogneux, sans famille, sans appui, sans liaison sentimentale, il ne sera qu'une marionnette dont Thulé tirera les ficelles. Cessera-t-il de rendre service ? Ou de plaire ? Deviendra-t-il indiscret ? Exigeant ? Alors rien ne sera plus facile que de le faire disparaître sans que personne y prenne garde.

Mais ces arguments passaient après deux autres raisons, de caractère occulte, donc essentielles aux yeux des associés de Thulé. Non sans difficultés, on avait pu se procurer la date exacte et l'heure de la naissance d'Adolf Hitler ; on avait dressé son horoscope, son thème généthélique », comme disent les contemplateurs d'étoiles.

Il était né le 20 avril 1889 [209], à six heures quarante-cinq minutes et, de ce fait, son thème était signé par « Pluton en Maison IX » ce qui est l'annonce de pouvoirs psychiques exceptionnels.

Ce qui ne surprenait pas quand on notait le lieu de sa naissance.

Braunau-sur-Inn, aux yeux des profanes, n'est qu'une ville austro-bavaroise d'une dizaine de milliers d'habitants, centre touristique marqué par des ruines médiévales et de belles maisons anciennes. Mais aux yeux des initiés, Braunau était une cité extraordinaire, véritable métropole de l'Occulte [210].

Braunau – et Jean de Pange le constate – fut une véritable pépinière de médiums. Un des plus connus de ces spirites fut Frau Mokhammes qui, en 1920, se fit épouser à Vienne par le prince Joachim de Prusse [211]. C'est de Braunau que le baron de Schrenk-Nozing, célèbre métapsychiste, faisait venir ses meilleurs sujets dont l'un, précisément, était un cousin de Hitler.

Hitler eut la même nourrice que Willy Schneider, extraordinaire médium qui, avec son frère Rudi, parcourut le monde entier. D'ailleurs, depuis le XVI^e siècle, au moins, cette vallée est la patrie de chrétiens exaltés, prophètes et voyants que l'Eglise luthérienne stigmatise par les termes de fantasmes et d'enthousiastes.

Le comportement de Hitler cadrerait parfaitement avec cette prédestination. Ses promenades nocturnes et solitaires, son emprise sur les chiens et les jeunes enfants, la fixité soudaine de son regard, le fait « qu'il n'était plus le même homme » quand il abordait un des sujets qui lui tenaient à cœur...

Avant d'aller plus avant, attardons-nous un instant sur les extraordinaires destinées de deux médiums compatriotes et contemporains : les frères Schneider. Ils étaient les fils d'un modeste imprimeur de Braunau. Willy atteignait l'âge de quinze ans quand il eut la révélation de son Pouvoir spirite. Voici ce que raconte Robert Amadou :

« ... On invita les nouveaux venus à joindre le cercle et bientôt la table se mit à bouger sous l'influence de Willy. L'adolescent saisit ensuite la planchette pour communiquer avec l'esprit qui s'était manifesté dans la table et, d'abord, pour lui demander son nom. La réponse ne tarda pas : « Olga ». Et l'esprit narra son existence terrestre ; en l'un de ses avatars, il avait été Lola Montés, la favorite de Louis I^{er} de Bavière... [212]

Les séances se succédèrent presque chaque soir. Mais...

« Il advint – un fait exceptionnel – qu’une séance fut stérile.

« – Il me faut, dit Olga, le jeune frère de Willy, Rudi.

« Rudi était âgé de onze ans et dormait dans une chambre voisine de la salle des séances. Sans s’éveiller il se leva et c’est un somnambule qui entra dans la pièce pour relayer Willy. La présence de Rudi favorisa le retour des phénomènes et l’enfant participa à toutes les séances ultérieures. Olga devint son guide et Willy reçut l’appui d’un autre esprit, nommé Mina. »

En 1919, Schrenk-Notzing vint à Braunau et s’enthousiasma pour les dons paranormaux des deux frères qu’il observa ensuite durant des années et qu’il soumit à d’innombrables contrôles. Jamais ils ne furent pris en flagrant délit de fraude. Leurs pouvoirs restent toujours inexplicables aux yeux de la raison.

Certes, il est fâcheux pour l’histoire du monde et pour le destin de millions de victimes que Thulé eût développé les dons de son médium dans une toute autre voie que celle suivie par les Schneider. Au lieu d’évoquer des Olga et des Mina, le futur dictateur devint l’interprète des mythes obscurs et sanguinaires des grands ancêtres hyperboréens. Il est plus fâcheux encore que les maîtres de Thulé ne se soient pas souvenus d’une légende juive, propagée depuis le Moyen Âge par les rabbins kabbalistes et alchimistes de Prague : la légende du Golem.

Le golem est un automate, un « homme artificiel » qu’un magicien anime en traçant sur son front un pentacle. Ainsi la créature – analogue au zombi antillais [213] – obéit-elle en esclave (dans une demi-inconscience), aux ordres, même les plus dégradants, de son Maître.

Mais si le golem parvient à effacer le signe sacré qui l’envoûte, il se révolte, étrangle le magicien, lui vole son âme et devient alors un être démoniaque d’une puissance invincible, qui répand autour de lui le Mal et la Mort, jusqu’à ce qu’il rencontre un autre golem. Les deux démons se livrent alors un duel implacable. Pour le bien des pauvres humains, qu’il plaise au Ciel que les deux monstres se détruisent mutuellement dans ce combat infernal dont les échos ébranlent l’équilibre tellurique et la société humaine !

Qu’Adolf Hitler ait été un golem, tous ceux qui l’ont approché en témoignent :

« Certains pensent, écrit Denis de Rougemont, pour l’avoir éprouvé en sa présence par une espèce de frisson d’horreur sacrée, qu’il est le siège d’une Domination, d’un Trône ou d’une Puissance ainsi que saint Paul désigne les esprits de second rang qui peuvent aussi échoir dans un corps d’homme quelconque et l’occuper comme une garnison... D’où lui vient son énergie ? On sent bien qu’elle n’est pas de l’individu et même qu’elle ne saurait se manifester autant que l’individu ne compte pas ; ce n’est que le support d’une puissance qui échappe à notre psychologie... »

« Ce que le possédé est chez les sauvages, l’individu appelé médium l’est chez les civilisés... Le comportement de Hitler devant les foules électrisées en est une illustration », constate Ph de Félice.

« On ne peut comprendre, affirme Rauschnig, les plans politiques de Hitler que si l’on connaît ses arrière-pensées et sa conviction que l’Homme est en relation magique avec l’Univers. »

Il insiste :

« Devant Hitler, on est obligé de penser aux médiums. La plupart du temps, ce sont des êtres ordinaires, insignifiants. Subitement, il leur tombe du ciel des pouvoirs qui les élèvent bien au-dessus de l’humaine mesure... Le médium est possédé. Délivré, il retombe dans la médiocrité... Il existe des forces démoniaques dont le personnage nommé Hitler n’est que le véhicule momentané. »

L'ambassadeur François-Poncet, après avoir assisté au rassemblement nazi de Nuremberg, est obligé de constater :

« Hitler entrait dans une sorte de transe médiumnique. Son visage touchait au ravissement extatique. »

Dès 1936, Louis Bertrand nous apporta un témoignage identique :

« ... Et je me demande quel souverain, quel héros national a été acclamé, adulé, chéri et idolâtré autant que cet homme, ce petit homme en chemise brune, qui, suivi de son cortège, comme un souverain, a toujours l'air d'un ouvrier. C'est bien autre chose que de la popularité, c'est de la religion. Hitler, aux yeux de ses admirateurs, est un prophète. Il participe de la divinité... »

Dans un ouvrage fondamental, *Le Secret du Pouvoir d'Hitler*, Jean Groffier écrit :

« Tout à coup, une émotion le soulève, un frémissement l'agite et, comme sous le jeu d'un déclin mystérieux, le voilà qui se transfigure ; ses yeux lancent des éclairs, un incroyable magnétisme émane de sa personne et en fait oublier les disgrâces ; sa voix rauque, menaçante, pathétique, frénétique, s'empare jusqu'à une sorte d'hypnose des nerfs de son auditoire ; le lièvre est devenu lion, le petit-bourgeois allemand a fait place au prophète, allemand lui aussi. »

« La nuit est son domaine. La nuit, un autre homme l'habite. »

« Sous la tente où l'attendent de jeunes néophytes, il surgit brusquement de l'ombre. Comme par hasard, une tête de mort se trouve à sa gauche et un faible rayon les éclaire tous deux. Les récipiendaires l'écoutent avidement. Il leur enseigne la loi du Sang. C'est là l'initiation. Le lendemain, ce sont autant de maîtres. Ils ont reçu leur grade et « le pouvoir » par l'imposition des mains. Rituel étrange, emprunté à la Maçonnerie. »

« Hitler croit à la valeur magique des nombres. Il émet souvent cette idée que l'histoire humaine évolue suivant des cycles. Les nombres 7 et 11, et leurs multiples, qu'il choisit de préférence, montrent qu'il a été initié à certaines notions de la Kabbale. »

« Il veut être en relations magiques avec l'Univers et c'est ce qui le porte à s'entourer de devins, à faire admettre l'astrologie comme une science véritable... Il a expérimenté l'effet magique du symbole et du rituel. Il s'inspirera aussi de l'Ordre des jésuites... »

Dans Hitler mal connu, Jean Hugli constate :

« ... Force nous est de constater que le fondateur du Troisième Reich se mouvait dans un climat irrationnel entretenu en partie par ses relations avec certains ésotériques nazis. »

Mais voici, recueilli par Rauschnig, un témoignage capital :

« Une personne de son entourage m'a dit que Hitler s'éveille la nuit en poussant des cris convulsifs. Il appelle au secours, assis sur le bord de son lit ; il est comme paralysé. Il est saisi d'une panique qui le fait trembler au point de secouer le lit. Il profère des vociférations confuses et incompréhensibles. Il halète, comme s'il était sur le point d'étouffer. La même personne m'a raconté une de ces crises avec des détails que je me refusais à croire, si ma source n'était aussi sûre :

« Hitler était debout dans sa chambre, chancelant, regardant autour de lui d'un air égaré. « – C'est lui ! C'est lui ! Il est venu ici ! gémissait-il. Ses lèvres étaient blêmes. La sueur ruisselait à grosses gouttes. Subitement, il prononça des chiffres sans aucun sens, puis des mots, des bribes de phrases. C'était effroyable. »

« Il employait des termes bizarrement assemblés, tout à fait étranges. Puis à nouveau il redevint silencieux mais en remuant les lèvres. On l'avait d'abord frictionné, on lui avait fait prendre une boisson. Puis, subitement, il avait rugi« – Là ! Là ! Dans le coin... Il est là ! »

« Il frappait du pied et hurlait. On l'avait rassuré en lui disant qu'il ne se passait rien d'extraordinaire et il s'était calmé peu à peu... »

Au procès de Nuremberg, le Dr François Bayle a constaté, sur la personne d'un accusé, le général SS Otto Ohlendorf :

« De plus – et c'est à mon sens aussi très important –, l'influence magnétique de Hitler ne s'exerçant plus organiquement, peut-on dire, sur son système nerveux central en quelque manière désintoxiqué et libéré de la partie la plus pesante du fardeau qui l'oppressait, Ohlendorf avait aussi une raison physiologique de présenter ce visage. Seules subsistaient au plus profond de ses cellules nerveuses, les rémanences des impressions déposées très longtemps auparavant par l'émetteur puissant du dictateur sur un organisme prédisposé. »

En quoi consistait l'entraînement magique, le Yoga d'Occident auquel Adolf Hitler se soumit ? Nous ne savons rien de précis. Nous ne pouvons qu'échafauder des hypothèses. D'abord, en rappelant la stricte diététique à laquelle Hitler s'astreignait scrupuleusement en toutes circonstances : ni viande, ni alcool, ni tabac ; de longues heures de solitude, des méditations nocturnes. Tous ceux qui l'ont approché ont reconnu qu'il se « rechargeait » dans les montagnes, spécialement au Berghof. Mais ceci est trop vague pour en tirer des conclusions précises, sinon en constatant avec Raymond Abellio « qu'il n'est pas de frontière entre l'ascétisme et la magie et que les pouvoirs métapsychiques du mage noir sont souvent obtenus par ascèse. » Ceci donne peut-être la clef du personnage : « En ramenant la spiritualité sur un plan d'utilisation personnelle, non seulement le mage noir la dégrade, mais la fait tomber au niveau luciférien, le plus bas... »

Il est impensable que cette ascèse luciférienne n'ait pas eu des incidences sexuelles. Mais nous n'avons sur ce point aucun témoignage digne de foi et pas un seul document valable.

On ne peut procéder que par analogie, analogie d'autant plus vague que l'homme est plus exceptionnel. Faut-il évoquer les rites érotiques du « tantrisme » dit « de la main gauche » ? C'est probable... ce n'est pas certain.

En revanche l'entraînement subi par les S. S. dans les Bürger de l'Ordre Noir nous offrira peut-être quelques approximations.

Ces Bürger étaient des « forts-châteaux-monastères » (rappelant ceux de l'Ordre Teutonique) où des jeunes S. S., sévèrement sélectionnés, recevaient un strict entraînement physique et mental qui les préparait à tenir les plus hauts postes du Reich et à engendrer une authentique race de seigneurs. Ces Bürger ont été détruits. Leurs occupants ont été tués, ou se taisent. On ne dispose donc que de renseignements fragmentaires. Pourtant R. Petitfrère a rassemblé tout ce qu'on sait d'irréfutable sur l'entraînement psychique des futurs maîtres du monde.

« A l'Ordensburg de Werwelsburg (Westphalie), se tenait, chaque année, un chapitre secret que présidait Heinrich Himmler en personne. Au cours d'une semaine de claustration absolue, des exercices de spiritualité et de concentration mentale (inspirés par les exercices spirituels d'Ignace de Loyola) s'y succédaient à un rythme et avec un sérieux difficiles à concevoir... Dans la salle du Grand Conseil se trouvait un trône réservé au Führer. Une bibliothèque de douze mille volumes groupait toute la littérature connue relative au culte de la Race.

D'autres Ordensbürger se situaient à Sonthofen, en Bavière, Vogelsang, en Rhénanie et Roussinée, en Poméranie.

« Au programme de l'entraînement psychophysique, il y avait le Tierkampf qui était une lutte contre les chiens. Torse nu, sans aucune arme défensive, les S. S. devaient tenir tête pendant douze minutes à d'énormes dogues lancés contre eux.

« Venait ensuite le test des Panzer : un front de blindés accotés chaîne contre chaîne se mettait avec ensemble à grande vitesse et progressait en attaque frontale. Devant chaque

char, un futur S. S. armé d'une pelle de tranchée disposait de quatre-vingts secondes pour creuser dans le sol un trou au fond duquel il se terrait tant bien que mal, afin d'éviter d'être écrasé par le tank.

« On pratiquait aussi l'« épreuve de la grenade ». Le candidat devait, devant des témoins que protégeait un parapet de béton, dégoupiller une grenade à manche et la poser doucement couchée sur le sommet du casque. Le « retard » était de quatre secondes. Au garde-à-vous, l'homme immobile attendait alors l'éclatement... Deux cas pouvaient se présenter : ou bien la grenade explosait sur le casque, l'homme était abasourdi pour quelques minutes mais était admis, ou bien la grenade tombait à terre. Deux éventualités, de nouveau, étaient à prévoir : ou l'homme restait en place et était plus ou moins grièvement blessé aux jambes (ce qui lui donnait droit à une pension d'invalidité), ou bien il s'écartait vivement de l'engin gisant à ses pieds (ce qui lui valait d'être éliminé).

« Dans les écoles de gradés des Sonder commando, Einsatzgruppen et Leibstandarte, on utilisait un test atroce : manches retroussées et armé d'un bistouri, le récipiendaire saisissait de la main gauche, par la peau du cou, un chat vivant. A l'aide de la lame tenue de la main droite, il fallait énucléer la pauvre bête sans la tuer et sans crever les yeux... Chaque néophyte disposait de trois chats... »

Ce qui confirme le jugement de dom Aloïs Mager, O. S. B. :

« Ce fut l'idéal du national-socialisme de réaliser positivement les appétits des trois concupiscences du péché originel comme les plus hautes valeurs de la culture humaine... Jamais, dans l'Histoire, la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie n'ont été présentés à l'inverse de ce qu'ils signifient réellement, aussi sciemment et avec autant de conviction... Il n'y a aucune définition plus brève, plus précise, plus adaptée à la nature de Hitler que celle-ci : Médium de Satan. »

A quel moment le « golem » Hitler effaça-t-il de son front le « pentacle magique » ? A quel moment a-t-il ramené la spiritualité sur un plan d'utilisation personnelle, ce qui le fit tomber au niveau du satanique le plus bas ?

D'après l'historien allemand Joachim Günthe, ce fut en juillet 1934, quand l'idéal qui animait la S. A. fut désavoué et remplacé par les méthodes des S. S.

Ce qui exige quelques brèves explications.

Le 29 juillet 1921, Adolf Hitler fut élu président du N. S. D. A. P. avec pleins pouvoirs. Il fut proclamé Führer (guide) et non président, à l'instigation de Rudolf Hess. Son service d'ordre (Stosstrup) devint une « section sportive » qui prit le nom de Sturm Abteilung, dont le sigle fut S. A. Cette formation devint bientôt la dépositaire de l'esprit national-socialiste ; elle se proposait d'être l'éducatrice civique du peuple allemand. A mesure que les années passèrent, le S. A. s'estima frustré et réclama la « vraie révolution ».

Il commençait à voir en Hitler un « combinard » et non un guide. Le mécontentement était tel que Hitler craignit un soulèvement de cette garde prétorienne, composée de fanatiques et d'homosexuels sous les ordres de Röhm.

Le 30 juin 1934, Röhm fut exécuté, le S. A. démantelé et ses pouvoirs passèrent aux S. S., c'est-à-dire à la Gestapo, la police secrète.

Il n'y eut plus d'idéal – sans doute contestable – mais une cynique foire d'empoigne où les appétits les plus cyniques se déchaînèrent. L'Allemagne subit une tyrannie inquisitoriale comme on n'en avait pas encore connu d'analogue en Europe.

Le 4 mars 1922, William Ludwig, journaliste, fait viser un passeport à la légation américaine de Tokyo. Plus tard, on s'aperçut que ce journaliste n'était autre que Trebitsch-Lincoln. Il dispose de ressources abondantes, descend dans un palace. Mais il n'y séjourne que peu de temps puisqu'on le signale, en octobre, dans la concession internationale de Shanghai. Il est démasqué par un authentique journaliste anglais qui avait suivi son procès à Old Bailey [214].

Il s'enfuit et reparaît, au début de novembre, à Hang-Kéou. Il vit sur un grand pied et loue un bateau avec lequel il remonte le Yang-Tsé-Kiang jusqu'au port fluvial de I-Chang où il séjourne, ce qui attire l'attention du dictateur militaire, du « Tigre » [215] de la région, le général Yang-Sen.

Celui-ci, élevé à l'Université catholique Zi-Ka-Wei à Shanghai, parle couramment l'anglais. Il convoque Trebitsch qui le séduit, si bien qu'il le charge d'une mission confidentielle auprès d'un autre « tigre », le général You-Péï-Fou, dont les bandes armées s'apprêtent à attaquer les siennes. Trebitsch négocie un gentleman's agreement entre les deux « tigres ». You-Péï-Fou étant plus puissant que Yang Sen, Trebitsch s'empresse de le suivre comme conseiller économique. Mais il ne se brouille pas pour autant avec Yang-Sen qu'il continuera de renseigner secrètement durant tout son séjour en Chine. Cette existence nouvelle – aux risques immenses mais aux gains colossaux – enchante Trebitsch. Mais il constate que la situation de la Chine est plus déplorable encore que celle de l'Europe. Aucun gouvernement légal, une anarchie complète ; des brigands s'instituant gouverneurs militaires et mettant le pays en coupe réglée. Partout des villages, des villes, pillés et incendiés, des épidémies, des morts d'inanition par milliers. Le Pays de la Sagesse, la Fleur Centrale retourne à la barbarie. Trois millénaires de civilisation s'écroulent. Touchera-t-on bientôt le Bas, ce qui permettra ensuite de remonter vers le Haut ?

Comme le dira plus tard le Pr Joan Escarra : « A Pékin siégeait le gouvernement central. Le pouvoir réel appartenait aux gouverneurs militaires, Fou-Kiun, qui se combattaient, s'alliaient, se trahissaient à l'envie. De temps en temps, l'un d'eux parvenait à l'emporter et installait à Pékin un ministère de sa dévotion. Les puissances occidentales misaient sur tel ou tel général regardé, suivant l'heure, comme « l'homme fort », capable de réussir. Aux luttes des militaires se superposaient les intrigues des factions et les débats intermittents d'un « parlement-caricature. »

Dans l'état-major de chaque « tigre » grouillait une tourbe d'advisers étrangers, d'aventuriers, d'espions, d'usuriers, de marchands d'armes, qui se faisaient une guerre sournoise où les coups bas étaient de rigueur.

Pour surclasser ces canailles, Trebitsch, encouragé par You-Péï-Fou, se « sinisa » au maximum. Il adopta la vêtue des mandarins d'ancien régime, rasa sa moustache, copia gestes et attitudes des Célestes et prit le nom de Chao Kung (Lumière sur l'Immensité).

Il entra si exactement dans son nouveau personnage qu'on lui accorda un honneur dont seul un autre Européen avait bénéficié jusque-là : notre compatriote le comte Albert de Pourville (Mat-Gioï).

On initia Chao-Kung à la société secrète des Hong. Cette fois Trebitsch reconnut « la main », des Soixante-Douze qui l'avaient lancé dans la grande aventure et qu'il avait servi aveuglément sans comprendre le Grand jeu.

La secte des Hong couvre non seulement les Dix-Huit Provinces [216], mais aussi les colonies chinoises réparties par toute l'Asie.

C'est elle qui, en fait, dirigeait les politiques intérieure et extérieure depuis la proclamation de la République, en 1912, par Sun-Yat-Sen [217]. Malgré les persécutions acharnées de leur ennemi Mao Tsé-Toung, il est fort probable qu'un jour prochain les Hong reprendront en mains les destinées de la Chine, de l'Asie, et même...

Voici l'essentiel de la cérémonie initiatique des Hong, telle que Chao-Kung la subit, et telle qu'elle est décrite par un dossier émanant de l'Intelligence Service :

Elle eut lieu dans le temple secret (la Cité des Saules) de I-Chang, au premier jour de la pleine lune qui suivit l'équinoxe de printemps. Chao-Kung, de nuit, fut conduit dans un lieu sombre et souterrain où il attendit longtemps. Puis, à l'heure fixée par un astrologue, il fut introduit dans une salle vaste et nue, aux murs peints en rouge. Seuls s'y tenaient deux « introducteurs », masqués, drapés dans des robes pourpres et brandissant d'énormes sabres.

Encore une interminable attente... Soudain la pièce fut envahie par des cérémoniaires. Chao-Kung fut revêtu d'une tunique blanche – couleur de deuil – et chaussé de sandales de paille tressée. On lui lava le visage et les mains dans une bassine d'eau et on lui coupa une mèche de cheveux sur l'occiput. Ces préparatifs accomplis, un des frères prononça :

— Je vais te conduire au Lieu Très Sacré par la Porte de l'Est. Souviens-toi que notre fraternité se nomme aussi Hong-Men [218]. Avance avec courage. Qui recule est mis à mort et son cadavre est jeté en pâture aux chiens.

Trebitsch fut saisi par le bras. Il franchit une voûte d'acier, faite de vingt et une épées croisées au-dessus de sa tête. Ensuite un pont, pour le passage duquel on lui demanda de payer vingt et une sapèques. Enfin, une porte si basse qu'il dut courber la tête pour la franchir. Il pénétra enfin dans le temple, salle cubique sans fenêtres avec, en son centre, un énorme boisseau de riz où étaient fichés des étendards multicolores. Sur une estrade siégeaient trois personnages, entourés d'une cinquantaine de « frères aînés ».

— Salue, salue humblement ! commanda le guide.

Ignatz s'inclina devant le Ta-Ko [219], le Eul-Ko, le Hong-Kouen et écouta, en anglais bafouillé, une allocution où les buts de Hong lui furent révélés : « Renverser les Tsing, restaurer les Ming [220]. »

Tout en prêtant une oreille attentive à ces propos, il observait les frères aînés dont les visages portaient la marque d'une implacable dureté. Le discours achevé, son guide le reprit par le bras et le conduisit dans une autre pièce, ronde comme une tour celle-là, ornée de fresques et qui, au lieu d'un boisseau de riz, exposait en son centre un autel de bois brut.

— La Cité des Saules, murmura-t-on à son oreille.

On souffla au récipiendaire quelques mots qu'il répéta à voix haute :

— Très Respectable Frère Aîné, l'humble Chao-Kung désire voir les Cinq Fondateurs.

— Ton vœu sera agréé si tu en es digne. J'en jugerai quand tu auras répondu à mes questions.

En fait Chao-Kung ne répondit à rien car ce fut l'introducteur qui dialogua en son nom avec le Frère Aîné. Trois cents demandes, autant de réponses, entrecoupées de poésies gnomiques. On parlait d'une persécution, d'une bonzerie pillée, de cinq généraux, de cinq marchands de chevaux, de la dynastie légitime des Ming, des usurpateurs Tsing... Des herbes brûlées répandaient une senteur âcre et une étouffante fumée.

— Puisque tu as bien répondu, proclama enfin le Frère Aîné, tu es digne d'être admis dans notre Auguste Fraternité. Désormais, tu seras chez toi dans la Cité des Saules [\[221\]](#) où tu connaîtras la Grande Paix [\[222\]](#)... Mon frère Chao Kung, voici venu l'instant le plus solennel de ton passage sur cette terre.

Trois cérémoniaires s'avancèrent, tenant de la main gauche trois bâtons d'encens incandescent. On alluma les sept cierges rouges d'un chandelier et Chao-Kung traça son nom sur un papier jaune. Papier qui fut aussitôt brûlé et dont on recueillit les cendres dans une coupe. Le Président prit ensuite la parole et psalmodia une litanie où étaient évoqués les trente six démons terrestres et les soixante-douze génies célestes. Puis un coq fut tiré d'une caisse et placé sur un billot.

— Coupe-lui la tête ! Commanda l'introducteur en tendant un sabre à Ignatz.

Il aurait mal exécuté ce sacrifice si une main vigoureuse n'avait guidé son bras. Le sang jaillit... et quelques gouttes en furent recueillies dans la coupe qui contenait déjà les cendres du papier jaune.

— Pique-toi l'annulaire de la main gauche avec cette aiguille d'argent.

Le sang de Chao-Kung se mêla au sang du volatile. Enfin la coupe fut remplie, à ras bord, de vin.

— Bois, et d'un trait !

Trebitsch obéit. Immédiatement, il fut saisi d'une extraordinaire énergie. Une drogue devait être mélangée au breuvage. Il avait connu une sensation analogue, mais moins profonde, lors de son ultime entrevue avec Beckett. Une paix surnaturelle l'envahit. A qui était calme et puissant comme lui, rien, désormais, n'était impossible...

Le lendemain eut lieu une seconde séance au cours de laquelle Chao-Kung apprit les mots, signes et attouchements de la fraternité des Hong.

Comment donner la main en faisant la griffe [\[223\]](#).

Comment saisir avec trois doigts la tasse de thé.

Comment compter...

— Huit fois trois ? Non pas vingt-quatre mais vingt et un. Toujours commettre une erreur de trois unités.

Si l'on se méfie d'un indiscret, avertir les frères en murmurant :

— Quel froid accueil j'ai reçu dans cette maison !

Si l'on croit se trouver en présence d'un autre Hong, pour le « reconnaître », poser ces questions

— D'où venez-vous ?

— Je viens de l'Est (répondra-t-il).

— Vers quel endroit vous dirigez-vous ?

— Dans un endroit où je rencontrerai des milliers de frères.

— Que pensez-vous de moi ?

— J'ai vu, depuis une certaine distance, une tache rouge sur votre visage.

— Ne craignez pas qu'un homme rouge soit aussi méprisé qu'un gendarme. Sur le coq rouge, nous avons tous prêté serment.

— Et nous faisons partie maintenant de la même famille.

— Où êtes-vous donc né ?

— Je suis né sous un pêcher, devant un pavillon au toit rouge.

— Quand ?

— Le vingt et unième jour du septième mois.

Chao-Kung retint vite cet enseignement secret... si complexe fût-il. Car, à chaque circonstance de la vie quotidienne correspond une mimique ou une formule Kong. Il gravit donc rapidement plusieurs degrés dans la hiérarchie et se retrouva bientôt « Gardien de la Porte Nord », ce qui était un grand honneur. Cette affiliation à la Société des Hong et le sérieux avec lequel il se plia aux obligations de la secte lui permirent de dresser un schéma clair de la Chine révolutionnaire. Cette fois, aucun doute, il était « téléguédé » et était appelé à jouer un grand rôle international.

Mais surtout il eut l'intuition (à défaut de preuves irréfutables) que les sociétés secrètes occidentales sont, en fait, des émanations, des « branches » des sociétés secrètes extrême-orientales, les Hong, la Fleur d'Or, la Triade... et d'autres plus fermées encore.

Le 20 mai 1928, une crise ministérielle entraîne la dissolution du Reichstag et de nouvelles élections. Le parti national-socialiste obtient huit cent neuf mille voix et douze mandats de députés. Les partis bourgeois et l'extrême-droite s'effraient.

Il était visible que l'Allemagne allait connaître des jours d'autant plus difficiles que la misère et le chômage ne faisaient que croître.

C'est précisément en pleine campagne électorale qu'un mandarin chinois arrive à Berlin. Il porte une étroite robe de soie noire et un bonnet à bouton d'ambre, insigne d'un haut grade dans la hiérarchie des lettrés. Il est porteur d'un passeport délivré à Shangai par le maréchal Tchang-Kaï-Chek (alors ami de l'Allemagne) établi au nom de Chao-Kung.

Il est immédiatement reçu par le général Haushofer avec qui il a – pendant une semaine – de quotidiens entretiens. Le créateur de la Geopolitik n'ignore ni le nom véritable de son interlocuteur, ni sa race, ni son rôle dans le putsch Kapp. Cependant il lui témoigne de grands égards.

Chao-Kung quitte bientôt Berlin. Il a reçu tous les moyens financiers et politiques pour mener à bien les missions délicates que Haushofer lui a confiées. Quelques semaines plus tard, Chao-Kung débarque à Shangai. Dans le Middle China Morning Post, il lit deux noms qu'il connaît bien, celui de deux officiers allemands mêlés au putsch Kapp : le général Hans von Seeckt et le colonel Max Bauer.

Ces deux Allemands sont les advisers militaires du maréchal Tchang-Kaï-Chek. Chao Kung sollicite une audience qui est aussitôt accordée par les deux officiers.

Von. Seeckt lui recommande, d'un ton sans réplique :

— Jouez la carte Tchang-Kaï-Chek. Vous n'aurez qu'à vous en louer.

Mais Chao-Kung veut d'abord connaître la situation nouvelle de la Chine qu'il a quittée trois mois plus tôt. Cette situation est, répond von Seeckt, compliquée dans les détails mais reste très simple dans ses lignes de forces. Tchang-Kaï-Chek ayant exilé son rival Wang-Tsing-We a défait successivement les généraux du centre de la Chine. Partant de Canton, il s'est emparé des riches régions de la Chine méridionale et centrale. En mai 1927, il a conquis Shangai, mais a respecté le settlement international, ce qui lui a valu l'estime des puissances occidentales. S'il en a été, quatre mois plus tard, chassé par un soulèvement communiste et une grève générale, il vient d'y rentrer tout récemment en triomphateur.

« Je puis vous dire – en confidence – qu'il va marcher sur Pékin où il vaincra certainement son dernier ennemi, Tchang-So-Lin, dont les conseillers militaires sont français [224]. »

— On prête à Tchang-Kaï-Chek, bluffe ChaoKung, l'intention de s'allier avec les Anglais et les Américains ?...

— C'est un bon joueur de poker. Il sait berner ses partenaires avec de vaines relances. Mais, en fait, il déteste les Anglais...

Le colonel Max Bauer approuve d'un signe de tête.

— Alors, je vous donne mon accord, dit Chao-Kong.

L'immense région qui sépare le Cachemire du Karakorum est une des plus grandioses et des moins explorées de l'Asie centrale. Elle comprend le massif le plus abrupt de l'Himalaya, les monts du Zaskar et la chaîne du Ladak, qui sont les versants sud et nord de la vallée de l'Indus. Un seul col permet de franchir les cimes du Ladak, le Chang-La, ou « Passe du Nord », qui s'ouvre à six mille mètres d'altitude ; l'empruntent les rares caravanes qui vont de l'Inde à Lhassa, ville sainte et capitale du Tibet.

En 1929, un lama itinérant qui était « honorable correspondant » de l'Intelligence Service signala qu'un inconnu (donc un suspect) venait de franchir le Chang-La avec deux porteurs sherpas et qu'il avait été recueilli à moitié mort de froid dans la lamaserie de Sgang-Non, située à peu de distance de Lem, ville-marché de la haute vallée de l'Indus.

Comme les communications étaient difficiles et lentes, cette information ne parvint à Darjeeling qu'en février 1930. Le fonctionnaire responsable de l'Indian Service n'eut aucune peine à identifier (grâce à la description très précise de son indicateur) ce voyageur : Chao-Kung, alias Trebitsch-Lincoln.

Il recommanda qu'on le surveillât discrètement. Par lui, on pourra peut-être remonter une filière du plus haut intérêt. En effet, l'Asie centrale était en effervescence. Chinois, japonais, Russes, Anglais y jouaient une partie diplomatique subtile dont les enjeux étaient la riche Mandchourie et la position stratégique du Sin-Kiang et de la Mongolie extérieure.

« Attendre et voir » est un axiome bien connu des Britanniques. Mais, cette fois, l'Intelligence Service fut mise en défaut. En avril 1930, Trebitsch échappa aux filatures. Il disparut de Sgang-Non. Pourtant ces quelques semaines furent particulièrement fécondes dans son existence hors mesure.

Il n'avait connu jusqu'ici que deux aspects du Bouddhisme : le Thera-Veda, à Ceylan et le Bouddhisme japonais à San Francisco.

Or, cette fois, en ces confins du Tibet, il découvrait une forme particulière de la Bonne Loi : le tantrisme, c'est-à-dire une magie. Il y retrouvait l'essentiel du message des Hong, teinté légèrement de réminiscences indiennes. Il fut particulièrement intéressé par la présence de nombreux svastikas peints à fresque, sur les murs du monastère.

Le tantrisme n'est à proprement parler ni du Bouddhisme ni du Taoïsme mais un syncrétisme de ces deux religions, sur un fond animique qui remonte sans doute aux premières lueurs de la civilisation.

L'abbé le reçut avec bonté et des lamas médecins le remirent bientôt sur pied. Il reconnut combien puissante était la recommandation de Haushofer.

Comme tous ses pareils, le monastère du Sgang-Non était une sorte de caravansérail, plutôt qu'un couvent ; des centaines de moines vivaient dans leurs demeures particulières, ne se réunissant qu'en de rares circonstances.

L'abbé lui donna pour gourou un anachorète nommé Rigzin qui, par fortune, parlait allemand. Celui-ci installa son nouveau chellah [\[225\]](#) dans une grotte située à plus d'une lieue de la lamaserie, sur une crête balayée par les vents impétueux des hauts plateaux.

Chao-Kung n'avait pour « distraction » que la vue d'un cairn [\[226\]](#) orné de bannières déchiquetées et de massacres de bœufs. On en trouve de semblables en Irlande et en Scandinavie. Afin de conjurer le sort, chaque voyageur est tenu d'y ajouter un caillou en psalmodiant :

— So ! So ! Hla gvalo ! De t'hamché p'ham ! Qui peut se traduire par :

— Ho ! Ho ! Les dieux triomphent ! Les démons sont vaincus !

D'abord, le nouvel anachorète crut qu'il allait mourir de froid. Mais Rigzin lui fit mâcher une racine amère ressemblant à un gros navet et ses malaises disparurent instantanément : il se découvrit un autre homme. Son maître et lui s'observaient. Ce fut Trebitsch qui prit l'initiative de questionner. En letton, il formula quelques vagues formules de politesse. Se voyant démasqué, Rigzin répondit avec un apparent détachement :

— J'ai été, dans le monde profane, le baron balte Algeloff, et c'est par miracle que j'ai pu échapper au massacre des derniers fidèles du général Ungern von Sternberg. Mais tout cela est lointain... vain...

— Existe-t-il d'autres survivants ? S'enquit le chellah, s'acquittant ainsi d'une des missions à lui confiées par Haushofer.

— Un certain Trebitsch-Lincoln vit-il ? lui fut-il répondu.

— Non ! Chao-Kung en témoigne.

— Mieux vaut donc ne pas parler de ce qui s'est évanoui comme une fumée...

Au début de la Seconde Guerre mondiale, une caravane s'enfonçait au cœur du haut plateau boisé limité par les chaînes Khingan, près de la frontière mongole. Un sage taoïste, reconnaissable à ses lunettes d'écaille, à sa barbichette blanche, était suivi de trois porteurs qui lui donnaient respectueusement du Lao [\[227\]](#).

Son passeport était au nom de Chao-Kung. Dans ces admirables solitudes, embaumées d'effluves résineux, Trebitsch inaugurait une nouvelle phase de son existence et, ce faisant, obéissait toujours à Haushofer : il était à la recherche de « racines d'immortalité », ou GinSeng. Quand il était arrivé, agonisant, au monastère de Sgang-Non, les lamas médecins lui avaient rendu la vie en lui faisant mâcher une certaine racine.

Ce qui lui avait prouvé que les légendes relatives au Ginseng avaient un fond de vérité... et que Karl Haushofer l'avait orienté vers une bonne piste. A en croire les Taoïstes, et particulièrement les affiliés au Hong, le Ginseng est une véritable panacée qui non seulement guérit la plupart des maladies mais encore, mais surtout, prolonge considérablement la durée de la vie humaine.

Il est de fait que si, habituellement, la mortalité asiatique est terrifiante, on rencontre parfois en Extrême-Orient des individus qui défient la Mort. Ils atteignent, ou dépassent le siècle et restent cependant actifs, lucides et même... amoureux. Quand on leur demande leur recette macrobiotique, ils répondent par un sourire entendu, mais chacun sait, dans leur entourage, qu'ils font périodiquement des cures de GinSeng.

Ce remède n'est accessible qu'aux riches : il vaut presque vingt fois son poids d'or ! C'est, incontestablement, le plus coûteux des médicaments actuels. Le prix prohibitif s'explique par la rareté. Cette racine ne pousse que dans certaines vallées de Corée et sur les hauts plateaux de Mandchourie. Sa recherche est le fait de voyageurs qui, affirme-t-on, possèdent un sixième sens comme nos radiesthésistes.

Ils partent en caravane et leur quête dure parfois plusieurs années. Ils s'estiment comblés quand ils parviennent à déterrer trois ou quatre « racines d'immortalité » pendant une campagne.

Or, le mandarin Chao-Kung, en quelques semaines, déterra une douzaine de Ginseng ! Avec un flair infailible, il se dirigeait droit vers elles, à l'admiration stupeur de ses coolies qui n'étaient pas loin de voir en lui une réincarnation de Lao-Tseu, le Sage des Sages [\[228\]](#). En réalité, Chao-Kung récoltait le fruit de l'entraînement qu'il avait subi au Tibet. Son gourou avait développé en lui un « sixième sens » lui permettant de repérer la précieuse racine.

Une fois extraites, les racines de GinSeng subissaient une première dessiccation à l'ombre, puis étaient acheminées par des relais sûrs et secrets jusqu'à Pékin où des émissaires de von Seeckt les convoaient jusqu'à Berlin dans les plus brefs délais.

Qu'est donc le Ginseng ? Voici ce que les botanistes nous enseignent :

Le Ginseng est une espèce végétale du genre *panas* (*Panax GinSeng* C. A. Mayer), ombellifère de la famille des Aramoacées, à tige lisse et verte, atteignant trente-cinq à quarante centimètres de hauteur et se terminant généralement par trois feuilles dont chacune se compose de cinq folioles ovales, dentées et disposées à la façon des feuilles de marronnier. Le sommet de la tige porte un pédoncule qui se termine par une ombelle formée de petites fleurs d'un vert jaunâtre ou rosé. La floraison a lieu au mois d'août. Les fleurs donnent, en septembre, des fruits rouges. La racine, pivotante, porte très souvent des racines secondaires latérales qui lui donnent alors l'aspect d'un homoncule.

Au prix des plus grandes difficultés et en y sacrifiant des capitaux importants, des pharmaciens-chimistes européens ont analysé la racine d'immortalité et des médecins en ont étudié les propriétés thérapeutiques.

Après avoir confirmé les remarquables propriétés toniques et aphrodisiaques que lui attribuent les médecins chinois, l'analyse chimique du Ginseng a révélé l'existence de produits nouveaux, tels que le panacène, un phytostérol, l'acide panacique, ainsi que des saponines.

En 1933, Insu Sun découvre dans la racine des vitamines et même des hormones sexuelles. En 1946, le Pr René Paris, de la Faculté de Pharmacie de Paris, a confirmé l'action du Ginseng sur les glandes sexuelles.

Devant sa rareté, on a essayé de cultiver le Ginseng ou de lui substituer une espèce canadienne voisine (*Panax quinquefolium* L.). Mais les résultats ont été décevants jusqu'ici.

Telles sont les conclusions de la science officielle. Mais... Pourquoi Karl Haushofer attachait-il tant d'importance à la constitution d'un stock de Ginseng ? Parce que des chimistes allemands venaient d'arracher son secret à la racine-miracle. Peut-être espérait-il la faire contribuer à la sélection d'une race de surhommes, objectif essentiel du nazisme.

Voici ce que m'a confié – peu de temps après la guerre – un ingénieur belge, informateur d'un Service de Renseignement allié :

« Au Tibet, Chao-Kung combattit l'influence du Dalaï-Lama qui était anglophile et contribua à sa déposition et à son exil. Puis le « roi des espions » devint un agent actif des japonais dans tout l'Extrême-Orient.

« De Lai-Leu, en Mandchourie, il partit à la recherche du Ginseng. De ces racines, traitées en Allemagne, les savants nazis tirèrent un élixir de longue vie.

« Le médecin particulier de Hitler, le Dr Morrell, expérimenta cette panacée sur des prisonniers de camps de concentration. Les premiers résultats obtenus ayant été encourageants, l'élixir fut remis à l'Administration Seenoi afin de faire revenir à la vie des aviateurs abattus en mer. Habituellement, la mort survenait quand la température du corps immergé atteignait 23 °C.

« Mais si l'on traitait les naufragés au Ginseng, une « résurrection » avait lieu, même si la chaleur interne du sujet en état de mort apparente était descendue jusqu'à 4 °C.

« Les Allemands détruisirent les réserves d'élixir et les dossiers d'expériences lors de leur capitulation. Mais les Soviétiques savent beaucoup de choses sur ce problème scientifique... »

Dans son ouvrage sur la macrobiotique, intitulé Les Teinturiers de la Lune, Christian Guy rapporte un épisode étrange de la campagne d'Allemagne, en 1945, qui projette une lueur nouvelle sur les révélations de notre informateur belge.

Près de Regensburg (Ratisbonne), le général de Lattre de Tassigny convoqua à son Q. G. un médecin-commandant en qui il avait toute confiance. Il le chargea d'une mission confidentielle :

— Vous allez « contacter » le Pr von R... qui se cache dans une forêt de Bavière sous le nom de Hans Mutter. Depuis de nombreuses années, il met au point une méthode de rajeunissement et de prolongation de la vie humaine. Des renseignements confidentiels qui nous sont parvenus affirment qu'il a obtenu des résultats intéressants. Mais von R... est un criminel de guerre. Il a fait des expériences in vivo dans des camps de concentration et a viviséqué ses « cobayes » humains afin de suivre, d'autopsie en autopsie, les progrès de sa méthode. Or, von R... Hans Mutter se terre près d'ici avec tous ses dossiers. Il importe que nous soyons, parmi les Alliés, les premiers à nous emparer de son secret, de gré ou de force. Un médecin pourra peut-être réussir où un officier du Deuxième Bureau échouerait... Faites vite. Russes et Américains sont sur la piste...

... Le médecin-major français revêtit un uniforme d'officier britannique. En jeep, il parvint au cantonnement le plus proche du repaire de Hans Mutter.

Une rapide enquête lui apprit alors :

— Hans Mutter ne vit pas seul. Des Alliés ont appréhendé sa femme avant qu'elle ne le rejoigne. Mais il a encore auprès de lui un S. S. qui lui sert de chauffeur et de garde du corps.

... Le médecin militaire dépasse le chalet suspect. Il dissimule sa voiture dans une sente forestière et revient sur ses pas. Bientôt il découvre, dans une prairie, le cadavre d'un homme...

Le commandant court jusqu'à la maison de Hans Mutter. Il y pénètre sans difficulté. Au désordre qui règne à l'intérieur s'ajoute une odeur de mort. Au premier étage, il découvre un second cadavre recroquevillé sur une chaise et ligoté au dossier. Son torse et ses pieds sont nus. Son visage est tuméfié. Le thorax porte des traces de brûlures de cigare.

« D'autres sont arrivés avant moi ! » – reconnaît le commandant qui, cependant – par acquit de conscience – fouille dans tout le chalet. Il ne trouve aucun dossier mais le désordre prouve que chaque pièce a été fouillée systématiquement.

Les documents ont disparu !

— Le général de Lattre, raconta plus tard le commandant, fut atterré quand je lui rendis compte de mon échec. Je suis d'ailleurs convaincu que la piste était bonne mais que j'étais arrivé trop tard... et nul ne saura jamais qui m'avait devancé...

Qui, des Russes, des Anglais, des Américains, détient maintenant les dossiers du Dr von R..., donc les secrets du Ginseng ? Pour qui, en définitive, Trebitsch-Lincoln et Haushofer ont-ils involontairement travaillé ?

Fils d'un pédant universitaire et d'une mère charmante et fantasque, Hermann Goering naquit le 12 janvier 1893 à Rosenheim, en Bavière. Il fit de bonnes études secondaires, fut admis à l'école militaire de Gross-Lichterfeld, près de Berlin, d'où il fut affecté comme sous-lieutenant à un régiment d'infanterie.

A cette époque, – nous apprennent ses biographes, – Goering était un beau garçon, jovial et généreux [229].

Brillant cavalier, excellent tireur, il appréciait la vie active et galante. L'alpinisme, en particulier, était une de ses passions... Sur ses camarades il exerçait une grande séduction, faite d'un mélange de crainte et de respect.

Au début de la guerre de 1914, il combattit sur le front des Vosges [230], mais une grave maladie le fit évacuer dans un lazaret de la Forêt Noire.

Guéri, il obtint sa mutation dans une unité d'aviation militaire et, en octobre 1914, il fut affecté à une escadrille de chasse comme observateur. Bientôt son courage lui valut la Croix de Fer de 1^{re} classe [231].

Il obtint ensuite son brevet de pilote, remporta de nombreuses victoires en combats aériens, ce qui lui mérita, en mai 1917, le commandement de la 271 escadrille de chasseurs où il eut comme frère d'armes l'as des as allemands, Manfred von Richtofen. En mai 1918, Goering homologua sa vingt et unième victoire ; il reçut alors la plus haute distinction de l'armée impériale, la Croix pour le Mérite. Le 8 juillet 1918, il prit le commandement de toute une escadre [232] de chasse.

L'armistice de novembre 1918 marqua pour lui une terrible déchéance. Non seulement la défaite brisait sa carrière militaire et du héros glorifié qu'il avait été ne laissait subsister qu'un « pékin », mais encore, mais surtout, il devenait un chômeur aigri, décidé à prendre une revanche dès la première aventure qui se présenterait.

Un incident le marqua profondément. A Berlin, en décembre 1918, alors qu'il était encore en uniforme, une bande de démobilisés et de femmes affamées se rua sur lui en hurlant : « A bas la guerre ! » ; les plus excitées des femelles tentèrent même de lui arracher ses décorations. Un communiste – sans doute juif – excitait les insurgés. Goering n'oublia jamais cet outrage. Il reçut, comme un éclair, la « révélation » que la défaite, les malheurs du Vaterland étaient l'œuvre des sociaux-démocrates, des mercantis et des juifs, des juifs surtout.

Le capitaine Goering serait mort de faim si sa renommée de pilote ne lui avait permis de se reclasser bientôt dans l'aviation civile. Le Danemark organisait, à Copenhague, une exposition aéronautique.

Goering obtint d'y présenter un des meilleurs appareils allemands, le Fokker-F7. Ensuite il fut engagé comme pilote de ligne par une firme danoise. En 1920, il passa au service d'une compagnie suédoise, l'Aktieholaget-Svensk-Lufttrafik. De plus, il représentait, dans les pays scandinaves, les parachutes allemands Heinicken.

Désormais, il était bien dans ses affaires, pouvait, sans souci, dépenser largement, avait beaucoup d'amis et plus encore de conquêtes féminines. Il semblait décidé à finir ses jours à Stockholm. S'il avait des préoccupations politiques, il n'en laissait rien paraître. Très influencé par les livres et les conférences de Sven Hedin, la jeunesse suédoise, en majorité, était favorable à l'Allemagne.

Son courage, sa prudence, sa longue expérience destinaient Hermann Goering aux missions délicates.

Ainsi, un après-midi de l'hiver 1920, le comte Eric von Rosen, explorateur de l'Asie centrale [233], demanda un pilote susceptible de le conduire à son domaine de Rockelstadt, sur les rives du lac Bauen, près de Sparenholm (Suède).

Il neigeait et le vent soufflait en tempête. La mission était périlleuse. Goering l'accepta.

Il pilota donc un avion biplace avec von Rosen comme passager. Un incident mécanique avait retardé le départ et l'avion ne décolla de Stockholm qu'au crépuscule. Ce fut en pleine nuit que Goering atterrit près du château.

Son passager lui offrit l'hospitalité jusqu'au jour. Rockelstadt est un magnifique domaine datant du Moyen Âge. La comtesse von Rosen accueillit aimablement cet hôte tombé du ciel et, tout en croquant des smorsbröd et en buvant de l'aquavit, tous trois se chauffèrent devant une cheminée monumentale dont le manteau était orné de svastikas. Le signe polaire attira l'attention du pilote. Le comte fut intarissable ; il parla de Thulé, de la tradition nordique, des droits et des devoirs de la race des Seigneurs ; il récita des passages des Eddas et des extraits de Rohrbach.

Goering écoutait, subjugué par ces révélations qui correspondaient à ses aspirations les plus profondes...

A minuit, une jeune femme entra dans le salon. C'était une personne d'une trentaine d'années, aux traits fins et aristocratiques, ayant la blondeur et la fraîche carnation de ces Aryennes que, précisément, le comte von Rosen venait d'évoquer. L'aviateur fut intensément troublé par celle qu'on lui présenta comme étant Karin von Kantzow, belle-sœur de von Rosen.

Veuve d'un officier allemand tué à la guerre, Karin s'était remariée mais, en fait, vivait séparée de son second époux. Elle avait un fils de huit ans, beau et intelligent, qu'elle chérissait, et vivait habituellement à Stockholm. Par son père, le colonel-baron von Fock, elle était de sang balte, mais sa mère était d'origine irlandaise, royale, disait-on.

Hermann et Karin reçurent simultanément le « coup de foudre ». Ils se revirent fréquemment à Stockholm et le lointain mari partagea le sort de bien des époux.

L'as de la guerre fut « adopté » par la famille de la jeune femme au point d'être admis dans les secrets de la Communauté de l'Edelweiss. [234]

L'Edelweiss avait été fondée par la grand-mère maternelle de Karin, noble Irlandaise. Maintenant, elle était présidée par sa mère, la baronne Huldine von Beamish-Fock.

C'était une sorte de monastère au cœur d'un parc de Grev-Turegatan, dans la banlieue de Stockholm. Deux catégories de fidèles s'y retrouvaient.

Quelques pieuses pensionnaires suivaient une règle monastique analogue à celle des chanoinesses. Chaque semaine, elles accueillaient des sympathisants, des laïcs, composant une sorte de tiers-ordre. Ces fidèles participaient avec ferveur, en grand mystère, aux cultes célébrés dans un temple ressemblant à un chapitre des Rose-Croix de la franc-maçonnerie écossaise.

La doctrine de l'Edelweiss était vague, mais poétique et, par cela même, exerçait une attraction intense sur ces mystiques exaltés, marqués par le Sehnsucht du divin qui caractérise l'âme nordique.

Si l'on y glorifiait le Christ sous ses symboles de Soleil de justice et de Premier-né d'entre les morts, on s'exaltait à la lecture de l'Apocalypse et l'on vivait dans l'expectative du Troisième Règne prédit par Joachim de Flore [235].

Sur ce christianisme romantique (qu'on qualifiait d'aryen) s'imbriquait l'évocation des dieux germaniques, des héros, des Eddas. On superposait, en quelque sorte, le Svastika à la Croix dans un syncrétisme étrange. D'autre part, on rejetait l'Ancien Testament, car il était le livre de ces juifs qu'on méprisait.

En revanche, sur une musique de Richard Wagner, on psalmodiait des poèmes de Stefan George et l'on glorifiait les dieux de la mythique Thulé : Thor, le guerrier sans peur et sans reproche, Loki, le démon du feu, Baldur, le Seigneur de la Lumière. On prédisait le crépuscule des dieux, qui sera suivi de la résurrection d'un monde purifié. Quelques initiés, enfermés dans le chêne Yggdrasil, ayant été épargnés par le feu cosmique, repeupleront la Terre... Un nouvel Âge d'Or apparaîtra... La vie universelle reprendra son cours...

Sur ces rêveries se superposaient les « messages » de la Terre et du Sang. On enseignait aux initiés :

La puissance matérielle et la puissance spirituelle appartiennent à des plans absolument différents, parallèles en quelque sorte. L'esprit est une force autonome, sans lien direct avec tout ce qui est terrestre. Il agit même en dehors de l'humaine raison et ne peut atteindre que quelques prédestinés. Un groupe humain (donc une nation) reste sourd aux messages de l'Esprit pur. Par contre, il est sensibilisé aux puissances magnétiques que contiennent le Sang et le Sol natal ; celles-ci déterminent des réactions instinctives, irrésistibles qui se manifestent spontanément. Vivre vraiment, c'est s'abandonner aux forces de la Terre et du Sang.

D'où l'importance essentielle de la pureté du Sang. Celui qui a le malheur d'être irrigué par des sangs mêlés, « entend » en lui des voix contradictoires. Il ne sait laquelle écouter. Il est écartelé de tous côtés, est incapable d'obéir à la Vérité qui est Une. Il ne peut être un Humain Véritable. Il restera toujours un être inférieur, tout juste destiné aux tâches serviles.

En 1937, une des adeptes de l'Edelweiss, la princesse Maria Elizabeth von und zu Wied [\[236\]](#), publia un traité intitulé La Vie intérieure dont elle dédicaca un exemplaire à Hermann Goering « en signe d'amitié et de gratitude ».

Les mystères de l'Edelweiss touchèrent profondément l'as de l'aviation puisque, peu après son admission dans le conventicule, il écrivit à Karin :

« Je voudrais vous remercier du fond du cœur pour les moments magnifiques que je dois à l'Edelweiss. Vous ne sauriez imaginer ce que j'ai éprouvé dans cette ambiance merveilleuse... J'avais l'impression de vivre dans un autre univers. J'étais comme un nageur se reposant dans une île solitaire afin de reprendre des forces avant de plonger à nouveau dans le flot tumultueux de la vie. »

Le mariage de Karin et de Hermann fut célébré à Munich le 3 février 1923. Les nouveaux mariés vécurent dans un chalet d'Obermenzing, près de Munich, qui devint bientôt le centre spirituel du national-socialisme : s'y retrouvaient Rudolf Hess, Alfred Rosenberg, Roehm, Karl Haushofer et Adolf Hitler.

Karin mourut le 17 octobre 1930 et son mari en ressentit une profonde douleur. Jusqu'à sa mort, elle avait été fascinée par le Führer. Jusqu'au moment où Hitler conduisit l'Allemagne avec une verge de fer, les sociétés secrètes y pullulaient. Elles s'y livraient à des guerres sournoises et acharnées.

Une des premières missions confiées à Rudolf Hess fut de les surveiller puis ensuite de les interdire, au seul profit des associations conformes à l'idéal national-socialiste.

Y eut-il, au moment du putsch de Munich, des liaisons entre la Société Théosophique et les néo-païens de l'hitlérisme ? On en peut douter, à cause de l'étroite dépendance existant entre les théosophistes et le gouvernement britannique. Pourtant, il semble avéré que, pendant un certain temps, la femme du général Ludendorff fut inscrite au « cercle intérieur de la Société Théosophique ».

Ce qui est absolument certain ? Que les nazis vouèrent une haine farouche aux anthroposophes du Dr Rudolf Steiner, dissident de la Société Théosophique, dont le centre

initiatique, le Goethéanum de Dornach, en Suisse, rayonnait sur toute l'Europe centrale et qui groupait de nombreux intellectuels allemands, surtout en Bavière.

Pour discréditer les disciples de Steiner, la propagande nazie attribua à l'un d'eux la défaite de la Marne !

Voici comment : à la déclaration de guerre d'août 1914, Rudolf Steiner, depuis de longues années, avait pour disciple la comtesse von Moltke, la femme du généralissime des armées allemandes : Helmuth von Moltke. Non seulement Rudolf Steiner séjourna auprès du général – au G. Q. G. installé à Luxembourg – durant les premières semaines de la campagne, mais il aurait « glissé » dans l'état-major personnel de Moltke une de ses créatures, le lieutenant-colonel von Henschke qui devint responsable du Troisième Bureau.

A la fin de la bataille de la Marne, le 8 septembre au matin, von Moltke envoya von Henschke aux informations. Celui-ci – au lieu de voir et de rendre compte, – prit l'initiative d'ordonner, de sa propre autorité, le repli de la IIe Armée (Bulow), ce qui, dit-on, dépassait le but de la mission qui lui avait été confiée. Ce repli entraîna celui de tout le dispositif allemand et aurait été la cause essentielle de la retraite (allemande) de la Marne.

En 1917, von Henschke fut traduit devant une commission d'enquête qui le déclara non coupable.

En 1920, la polémique reprit avec virulence. Les généraux Tappen et von Dommes, de l'état-major particulier de von Moltke, portèrent les plus graves accusations contre von Henschke. Les nationalistes en firent le bouc émissaire de la défaite, d'autant qu'on le disait juif par sa mère. Mais dans les « milieux bien renseignés », on alla plus loin. A en croire les nazis, Steiner aurait envoûté von Moltke par des médiums et « par des moyens plus sinistres encore », dit Rom Landau. Dès que les nazis prirent le pouvoir, ils traquèrent impitoyablement Rudolf Steiner et ses disciples.

La cause réelle de cette haine ? « Steiner est juif et ses disciples sont enjuivés... [\[237\]](#) », répliquaient les hitlériens. Sans doute faut-il voir plus loin.

Nous avons dit tout le prix que nous attachons à l'ouvrage de Raymond Abellio, Vers un nouveau prophétisme. Mais il est un autre livre que nous plaçons sur le même rang : Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps, de René Guénon, qui est, en quelque sorte, le prolongement et l'approfondissement d'un ouvrage du même auteur, paru il y a une trentaine d'années : La Crise du Monde moderne.

Après avoir établi que l'initiation était ce qui « incarne » véritablement l'esprit d'une tradition et aussi ce qui permet la réalisation effective des états « supra-humains » (que la tradition extrême-orientale appelle la Fleur d'Or), René Guénon postule l'existence d'une pseudo initiation et même d'une contre-initiation.

La pseudo-initiation est une « voie de garage » qui n'est pas rattachée à une tradition authentique. On peut citer comme exemples de pseudo initiation, la psychanalyse, le néo spiritualisme, le spiritisme, un certain intuitionisme bergsonien. René Guénon porte contre ces déviations un jugement sévère :

« La pseudo-initiation n'est réellement qu'un des produits de l'état de désordre et de confusion provoqué, à l'heure actuelle, par l'action « satanique », qui a son point de départ conscient dans la contre-initiation. »

Selon René Guénon, la contre-initiation n'est pas une simple contrefaçon de l'initiation authentique, mais quelque chose de très réel. Elle singe l'initiation bien que sa véritable intention ne soit pas de l'imiter mais de s'y opposer.

Le domaine spirituel lui est interdit et elle agit exclusivement sur le « monde intermédiaire », c'est-à-dire le psychique qui est, d'ailleurs, le champ d'influence privilégié de Satan dans l'ordre humain.

Quant à la pseudo-initiation, elle n'est qu'une parodie dont la valeur intrinsèque n'est ni positive comme celle de l'initiation, ni négative comme celle de la contre-initiation, mais tout

simplement nulle. La contre-initiation commence par favoriser la déviation, puis elle institue la subversion qui s'achève dans une « fin du monde », ce qui peut être entendu dans un sens allégorique comme dans un sens précis.

« Satan étant le singe de Dieu, il fait en sorte que le désordre prenne les apparences d'un faux ordre, et dissimule la négation de tout principe sous l'affirmation de faux principes. »

René Guénon signale aussi la perversité du rôle des médiums qui servent d'instruments et de « supports » involontaires, passifs, aux influences dissolvantes. Ils contribuent à répandre une spiritualité à rebours qui est essentiellement maléfique.

Le contre-initié est littéralement entraîné dans un tourbillon infernal qui le conduit de plus en plus bas, jusqu'en « enfer ». Recherchant avant tout des résultats sensibles, tout ce qui est d'ordre spirituel lui échappe au point qu'il commence par en nier la réalité et ensuite par le haïr.

Dans une conclusion essentielle, René Guénon apporte la clef de la doctrine nazie :

« On ne saurait trop se méfier de tout appel au « subconscient », à l'« instinct », à l'« intuition ». On se gardera de tout ce qui induit l'être à se fondre dans une sorte de conscience cosmique, exclusive de toute transcendance.

« Les malheureux engagés dans cette voie fatale prennent pour une plénitude de Vie ce qui n'est, en vérité, que le royaume de la mort et de la dissolution sans retour. »

La contre-initiation mène donc vers l'infrahumain. Voilà qui est prophétique, ayant été écrit quinze ans avant l'apparition du nazisme :

« Il y aura une collectivité qui sera comme l'extériorisation de l'organisation de la contre initiation. Celle-ci ayant à sa tête un personnage qui, placé à la tête de cette collectivité, sera l'expression la plus complète et comme l'incarnation même de ce qu'elle représentera. Ce sera évidemment un imposteur, puisque son règne ne sera, par excellence, que la grande parodie, mais il lui sera impossible de ne pas jouer ce rôle...

« Après l'égalitarisme de nos jours, il y aura de nouveau une hiérarchie affirmée visiblement, mais une « contre-hiérarchie » dont le sommet sera occupé par l'être qui, en réalité, touchera de plus près au fond des « abîmes infernaux ».

« La contre-initiation – sous cette directive suprême – aura un caractère mécanique. Il y aura en elle quelque chose de comparable à l'automatisme des cadavres psychiques (des golems).

« Les hommes deviendront des automates animés artificiellement et momentanément par une volonté infernale, ce qui donne l'idée la plus nette de ce qui arrive aux confins mêmes de la dissolution finale. »

La « bible » du national-socialisme est Le Mythe du XXe siècle, d'Alfred Rosenberg, qui atteignit un chiffre de tirage presque égal à celui de Mein Kampf. On a vu le rôle capital joué par Rosenberg dans le groupe Thulé.

Or, ce livre commence ainsi :

« Le signe de notre temps est celui-ci : il se détourne de l'Absolu et de l'Infini... »

Puis l'auteur proclame que la Race, c'est l'âme vue du dehors, et l'Âme, c'est la race vue du dedans. Le devoir du XXe siècle est de créer un nouveau type d'homme à partir d'un nouveau mythe de la Vie : la Race !

Écartant le dogme du péché originel – base de la civilisation chrétienne – Rosenberg insiste : « Il suffit d'avoir un sang pur pour gouverner le monde. »

Et il précise :

« C'est l'exact contre-pied de ce que nous enseignent l'Eglise de Rome et, à tout prendre, celle de Luther... Ce qui, pour elles, était la Vie, est pour nous la Mort. Si nous n'avons pas succombé, nous ne le devons qu'à la puissance du sang allemand qui a pu empêcher, jusqu'à présent, le triomphe définitif de Rome. »

Le mythe du Sana implique la puissance de liens physiques, l'attachement au sol, l'instinct de propriété, de possession. Dans les religions préchrétiennes, les puissances du Sang sont prédominantes.

Rom Landau émet une constatation qui n'est paradoxale qu'en apparence :

« Le manque d'individualisme spirituel, ainsi que l'obéissance aveugle à une loi unique, l'antagonisme avec les nations environnantes, l'importance accordée à la pureté du Sang, tout cela provient de l'Ancien Testament. »

D'où cette extraordinaire conclusion :

« La révolution nazie est une confirmation de l'Ancien Testament. Tous deux sont fondés sur la pureté du sang, tous deux croient que Dieu leur a confié une mission divine et reconnaissent une valeur mystique à leur sol... »

Ce que confirme le comte Hermann von Keyserling :

« Le Sang et la Race proviennent des abîmes telluriques. L'appel du sang est essentiellement dans l'homme un appel à l'instinct de Terre. C'est la raison pour laquelle les idées raciales ont eu tant de succès. »

Le 8 novembre 1448, une foule hétéroclite envahit un quai de la gare centrale de Rome : des reporters, des photographes de presse, mais aussi de vieilles dames frémissantes et quelques personnages d'une gravité hiératique, au crâne rasé, drapés dans la robe ocre des moines bouddhistes.

Le Paris-Rome entre en gare. A peine a-t-il stoppé qu'un voyageur descend majestueusement d'un pullman, suivi d'un secrétaire encombré de bagages. C'est un homme d'une cinquantaine d'années ; épais, athlétique, vêtu comme un businessman. Son visage carré est éclairé par de petits yeux vifs ; le teint est olivâtre. Après une légère bousculade scandée par les flashes, l'homme donne négligemment sa main à baiser à quelques privilégiés. Puis des gardes du corps (des « gorilles »), surgis d'on ne sait où, écartent, non sans rudesse, les admirateurs surexcités ; le cortège disparaît tandis que les photographes prennent au vol leurs ultimes clichés. Ainsi les premières éditions des journaux du soir annoncèrent que la Ville Éternelle était honorée de la présence de « Son Altesse Royale, le Prince Cherenzy-Misraïm-Ling, le Très Saint et Très Vénérable Tsadhi Hukultu KwangHish, dit aussi K. -H. [238] Maha Chohan de l'univers occidental. »

On laissait entendre que, durant son court séjour à Rome, cet illustre Tibétain sera reçu en audience privée par le Saint-Père [239] et par M. Luigi Einaudi [240], qui était alors président de la République italienne : le Vatican et le Quirinal.

Les Romains furent moins étonnés qu'on l'aurait pu croire de cette information sensationnelle, car la semaine précédente, un grand hebdomadaire illustré avait consacré plusieurs pages intérieures et la première couverture à une cérémonie mystico-patriotique : le vicaire du prince Cherenzy-Ling, l'Anagarika Rinchen Kaï Dub, venu en éclaireur à Rome, s'était recueilli sur la tombe du Soldat Inconnu italien. Il avait fleuri le mausolée d'une magnifique gerbe. Le dignitaire bouddhiste était accompagné d'une « bikkhouni » en robe noire, smur Livedita, et du Révérend Bhaganarati, jeune novice bouddhiste, en toge écarlate. La Presse ayant été avertie de ce pieux hommage, l'Anagarika condescendit à donner quelques précisions aux reporters accourus.

Ainsi toute l'Italie apprit-elle que « Celui qui allait venir » était originaire du Tibet. Il avait mission de prêcher la bonne parole à l'Europe toujours dolente de la guerre. Il était âgé de deux cent cinquante-sept ans, mais rajeunissait périodiquement, grâce à un yoga particulier et à des infusions d'herbes cueillies à six mille mètres d'altitude, sur le Toit du Monde. On apprit aussi que le regard du Maha Chohan provoquait une sorte de décharge magnétique sur tous ceux sur qui il se posait. Ayant été placé devant un peloton d'exécution pendant la Révolution russe de 1917, cette réincarnation du Bouddha Çakya-Mouni s'était révélée à l'épreuve des balles. Il pariait et écrivait couramment vingt-deux langues anciennes et modernes. Il avait rédigé deux cents ouvrages de philosophie, de religion et d'ésotérisme. Cent vingt-huit étaient déjà édités en tibétain.

Habituellement, il résidait au monastère de Ch'an Cheng Lob – Tibet central. Là, des procédés magiques lui avaient permis de reconstituer la bibliothèque d'Alexandrie, incendiée par le khalife Omar, en l'an 636 de l'ère chrétienne. Un luxueux appartement avait été retenu dans un palace de la rue Vittorio Veneto : les Ambassadeurs.

S. A. R. Cherenzy-Ling y reçut, en audience privée, ses disciples préférés. C'est ainsi que les Romains découvrirent (non sans surprise) qu'une centaine de leurs compatriotes étaient déjà convertis au bouddhisme tibétain. Comme ces dévots continuaient simultanément de se

comporter en bons catholiques, ils expliquèrent aux reporters que le Nouveau Bouddha avait précisément pour mission d'unir toutes les croyances en une religion commune.

De nuit, en grand mystère, quelques monsignori venus du Vatican furent aussi reçus par l'Envoyé ; ils eurent avec lui, par le truchement d'un interprète, des entretiens dont rien, bien entendu, ne transpara. D'autre part, les diverses polices italiennes montaient une garde vigilante autour du personnage et de sa suite.

Cette suite écartait impitoyablement du Maître les curieux et les exaltés. A ceux qui lui paraissaient susceptibles de goûter au moins une miette de Vérité, sœur Livedita remettait un document sur papier rouge, orné de pentacles et de caractères tibétains, où l'on pouvait lire, en italien :

« Les Centres Bodha ont été créés sous leur forme extérieure en 2476 de l'ère bouddhique, soit en 1933-34 de l'ère chrétienne, sur la demande du Haut Conseil des Grands Sanctuaires Ésotériques siégeant à Chygzatze (Tibet). »

« Leur réalisateur est le Très Vénérable Tdashi Hukultu Kwang-Hish, prince O. W. Cherenzy-Ling, connu également sous ses simples initiales K. H., qui les a mis en pratique avec l'aide du Vénérable Anagarika Vasukyananda. »

« Le siège administratif de liaison a été fixé à Ch'an Chang-Lob, dans la province de SinKiang [\[241\]](#), mais le siège principal spirituel est au Monastère (Gompa) de Tdashi-Lhumpo, à Chygzatze. »

« Le nom Bodha provient d'un terme pâli qui signifie : conscience spirituelle. »

« Le but des Centres Bodha est la diffusion sur la plus large échelle des Principes Fondamentaux présentés par la Sagesse Bouddhique et appliqués aux concepts de l'humanité actuelle. Les Instructeurs des Centres Bodha se réfèrent tous à l'enseignement unique qui leur est communiqué du Tibet. Ils ne font aucune propagande, restent en dehors de toutes les politiques, dont ils respectent les disciplines légales, et se contentent de guider vers la Vérité et le Salut Spirituel tous ceux qui désirent mettre l'enseignement bouddhique en pratique journalière. »

« Aux Centres Bodha peuvent appartenir tous ceux et toutes celles qui acceptent la primauté des principes spirituels sur le matérialisme, quelle que soit leur foi, leur croyance ou leur religion. L'appartenance aux Centres ne crée aucune obligation matérielle. Les membres restent entièrement libres d'y demeurer ou de se retirer lorsqu'ils en manifestent le désir. »

« La vie intérieure des Centres Bodha est réglementée par des « statuts » dont copie est communiquée à chaque membre lors de son admission. »

« Les Centres Bodha comportent :

- 1 – Un Centre mondial à Chygzatze.
- 2 – Des Centres continentaux.
- 3 – Des Centres nationaux.
- 4 – Des Centres locaux.
- 5 – Des Communautés laïques.
- 6 – Des Monastères bodhiques.
- 7 – Des Universités spirituelles.

« Les membres sont répartis en plusieurs catégories, selon leur degré de connaissance et leur volonté de servir la cause de l'Humanité. Toutefois ne sont admises dans les trois sections supérieures que les personnes ayant subies volontairement les probations nécessaires, selon les règles admises.

« L'entrée dans les Centres Bodha ne nécessite aucune contribution financière. Les Centres locaux sont toutefois autorisés, sous contrôle des Centres continentaux, à fixer une cotisation annuelle non obligatoire pour couvrir leurs frais d'administration.

« Les Centres Bodha appartiennent à l'« Union Universelle des Leaders Bouddhistes pour la diffusion de la philosophie bouddhique (fondamentale) », laquelle réunit les plus grands Sages d'Asie. Leur chef, le Très Vénérable Tdashi Hukultu Kwang-Hish, est également seigneur abbé du Sanctuaire ésotérique de Ch'an Cheng Lob, et tous leurs directeurs continentaux appartiennent à l'« Ordre Mondial des Anagarikas », dont ils sont les légats officiels.

« Des publications en diverses langues sont régulièrement diffusées à l'intention des membres et des sympathisants.

« Par la source de leur enseignement qui est le seul initiatique et le plus ancien qui ait jamais existé, les Centres Bodha apportent à tous la Lumière des Maîtres de la Sagesse. Ils forment une association sans cadre théologique ou doctrinal : car la Vérité est Une, et c'est pourquoi ils offrent au monde, une dernière fois, la possibilité de comprendre la Vie, la vraie nature de l'homme et l'immensité de ses pouvoirs.

QUE TOUS LES ÊTRES SOIENT HEUREUX. »

Pour recevoir ses visiteurs, le Maha Chohan avait troqué le veston contre une vêtue mieux adaptée à sa mission apostolique, mais qui le faisait ressembler au Saint-Père : soutane blanche, ceinture dorée et calotte de soie pourpre. Il s'asseyait sur un trône de velours rouge, placé sur une estrade surélevée de cinq marches. Il égrenait le chapelet tibétain, le teuthreng, fait de cent-huit rondelles d'os découpées dans autant de crânes humains. Chaque jour, les journaux romains donnaient de nouvelles informations sur le personnage, son entourage et sa doctrine. Cependant, des bruits contradictoires commençaient de circuler. Dans les salles de rédaction, on commentait, sans la publier encore, cette confidence d'un policier romain :

— Ma foi, je ne sache pas qu'un religieux bouddhiste ou un prince tibétain réside actuellement aux Ambassadeurs ; tout ce que je puis vous dire, c'est que nous y avons visé des passeports cubains.

Aussi, pour couper court à des informations erronées et peut-être malveillantes, l'illustre voyageur prit la seule décision qui s'imposait : il loua pour un soir les salons du palace où il était descendu, afin d'y donner une conférence. Bien entendu, une demi-heure avant l'heure fixée, il ne restait plus une chaise de libre. Dès qu'il se fut assis dans un fauteuil, sur une estrade, entouré de ses disciples debout, et ayant à sa gauche son vicaire – l'Anagarika – le Prince Pontife fut « bombardé » par les photographes, ce qui n'altéra pas sa hiératique sérénité.

Enfin le calme revint. Le Maha Chohan prit la parole. D'une voix grave, il s'exprima en tibétain. Aussitôt, l'Anagarika Rinchen Kaï Dub traduisit en italien. Il commençait d'évoquer son actuelle existence terrestre et sa vie au Tibet quand un auditeur, assis au premier rang, l'interrompit :

— J'ai vécu cinq ans au Tibet et je vous prie d'échanger avec moi les formules traditionnelles de salutation.

Mais citons le témoignage d'un journaliste romain qui assistait à l'incident :

« Alors on vit perler des gouttes de sueur sur le front du Maha Chohan. Il crispa ses doigts sur le rosaire qui pendait à son cou. Puis il se leva brusquement et se précipita hors de la salle, suivi de son disciple-traducteur... »

Il y eut dans l'assistance des « mouvements divers ». Quelques journalistes avaient reconnu l'audacieux interrupteur et faisaient circuler son nom. Ce n'était rien de moins que le Pr Giuseppe Tucci, de l'Académie d'Italie, président de l'Institut italien pour l'Extrême-Orient, un des rares voyageurs européens qui aient pénétré dans la ville sainte de Lhassa [242].

Ses Cronache delle missione scientifica Tucci nel Tibet occidentale, publiées à Rome en 1933, sont universellement connues, et font autorité. Avec M^{me} Alexandra David-Neel, le Pr Tucci est le meilleur « tibétaniste » du XXe siècle.

Le brouhaha s'apaisa. L'Anagarika revint sur l'estrade et, d'une voix que l'indignation faisait tremble, proclama :

— Un personnage aussi illustre que Son Altesse Royale ne peut souffrir d'être grossièrement interrompu par un mauvais plaisant. Il exige que le perturbateur quitte immédiatement la salle. Faute de quoi, la conférence sera remise à une date ultérieure. Ultimatum qui fut salué par des sifflets et des lazzis. Le Pr Tucci énonça son nom et ses titres scientifiques.

A quoi le « vicaire » répartit noblement :

— La Sagesse de l'Asie n'a rien à voir avec la misérable science occidentale...

Mais le Pr Tucci – qui était accompagné d'amis – répliqua rondement :

— Voici un questionnaire que j'ai préparé avant cette mascarade. J'accorde au pseudo Tibétain une heure pour y répondre, oralement ou par écrit :

L'Anagarika, de plus en plus indigné, répéta :

— Le Maître ne daigne pas recevoir un défi inspiré par le Démon de la Perversité. Je déclare donc cette séance nulle et non avenue. Adieu, messieurs. Je vous plains de refuser la Bonne Parole. Votre karma...

Mais les huées devenaient si furieuses que le bouddhiste s'enfuit, craignant d'être écharpé.

... Par la suite, on apprit, par le personnel du palace, que les deux compères étaient remontés précipitamment dans leurs appartements. Ils avaient réclamé leur note et commençaient de boucler leurs valises quand..... Quand un commissaire de police de la Questura [243] monta dans leur chambre.

L'entretien fut de courte durée. Deux arrêtés d'expulsion leur furent signifiés. Avant l'aube, les pseudo-Grands Instructeurs quittaient la Ville Éternelle entre quatre inspecteurs de police. Ce qui fournit une abondante copie aux journaux romains. A l'un d'eux, le Pr Giuseppe Tucci accorda cette mise au point :

« Le bonhomme n'est qu'un grossier imposteur : le mot bodha est complètement inconnu au Tibet, les titres dont s'affuble le prétendu lama sont presque tous de type musulman ; ce serait, si l'on veut, comme si le pape se faisait appeler Mahomet. Je suis allé neuf fois au Tibet et n'ai jamais entendu parler du monastère de Ch'an Cheng-Lob. Les messages tibétains du « lama » sont truffés de fautes et de tournures enfantines. Il ne faut pas prendre les Italiens pour des nigauds. »

La police italienne regretta d'avoir expulsé aussi promptement les deux complices. Car, quelques jours plus tard, Interpol lui transmit d'intéressantes précisions sur l'Anagarika Rinchen Kaï Dub. Il était sous le coup de mandats d'arrêt belge et français et se nommait en réalité Paul Lievens, né à Bruxelles en 1898. Avant la guerre, il avait été condamné par un tribunal belge pour escroquerie. Le début des hostilités lui avait permis de fuir avant que de purger sa peine. Il s'était réfugié en France où, jusqu'à l'occupation, il avait vécu de menus larcins. Alors il avait été enrôlé dans l'équipe rédactionnelle du journal allemand Die Pariser Zeitung [244].

En effet, il était depuis toujours un collaborateur de la Gestapo. Avant la guerre, il avait été un des plus actifs agents, en Europe occidentale, du Weltdienst, du colonel Winberg. On ne découvrit jamais le véritable état civil du pseudo-Maha Chohan. Après l'incartade romaine, les deux compères se réfugièrent en Californie où ils créèrent une secte magico religieuse ayant des affinités discrètes avec la Birch Society et le K. K. K. Ils ont de nombreux disciples et ne manquent pas de dollars. Aux States, tout prophète, tout mage, tout yogi (si farfelu qu'il soit) est assuré de trouver suffisamment de fidèles pour en vivre grassement, surtout quand il est un H. C. [245].

Celui que nous sommes contraints d'appeler (faute de précisions) le Maha Chohan, ne venait pas du Tibet quand il se proposait de concurrencer le Vatican : il venait tout bonnement de Paris où il avait été mêlé à une bien curieuse affaire.

Il s'était présenté 51, rue de Seine, à l'Association des Amis du Bouddhisme, afin de s'y faire reconnaître comme Grand Instructeur sous l'appellation de Pr Cherenzy-Ling. Malheureusement pour lui, il avait été aussitôt démasqué par une personne perspicace et érudite, la secrétaire générale de l'Association, M^{lle} La Fuente, qui a traduit en français de nombreux textes tibétains, dont le Livre des Morts, le Bardo Tödol [246].

Il fut facile à M^{lle} La Fuente de démasquer le soi-disant « professeur » qui ne savait pas un mot de tibétain. Le compère ne revint jamais rue de Seine... Cependant, grâce à son bagou, il ne tarda pas à réunir autour de lui un petit groupe de disciples fervents et cotisants. Il vécut à leurs crochets sous le prétexte de présider une association tibétaine sise 18, rue Maurice-Arnoux à Montrouge (Seine). Il prit comme secrétaire une demoiselle S... habitant rue de Vaugirard, dont il commença par rafler les économies. Il persuada cette innocente vieille fille de se nourrir exclusivement d'aulx et d'oignons crus, de sorte qu'elle sentait terriblement mauvais [247].

Après Rome et Paris, allons à Izgrev-Sofia, en Bulgarie. C'est là où, vers 1930, vivait un saint homme nommé Peter Deunov, mais que ses disciples, nombreux et fervents, appelaient Died, le grand-père. Il avait un beau visage de prophète barbu, avec des yeux clairs comme ceux des enfants ; il menait une vie ascétique, ne se nourrissant que d'eau, de sel, de pain bis et de fruits. C'était, authentiquement, un saint homme. Il fut, avec la plupart de ses fidèles, massacré par les communistes, vers 1944.

Ce martyr, Peter Deunov, avait dû accepter la mort avec résignation, sinon avec une joie céleste. En effet, il était l'ultime chef spirituel des Bogomils, secte chrétienne qui fut persécutée pendant des siècles par les Églises officielles et les puissants du jour.

Il y a probablement filiation spirituelle entre Bogomils et Albigeois.

Il est hors de notre propos de nous étendre sur l'histoire des Bogomils. Rappelons seulement que la Bulgarie devint chrétienne au IX^e siècle, sous le règne du roi Boris. Tout en acceptant la foi nouvelle, les rudes montagnards conservèrent secrètement de nombreuses croyances du folklore slave, croyances remontant sans doute aux premières lueurs de la civilisation et non sans analogie avec celles des Baltes et Borusses, avant leurs conversions forcées.

Prenant à la lettre le verset de l'Évangile : « Mon royaume n'est pas de ce monde », les Bogomils se mirent en opposition passive avec les impératifs de l'Etat et de la Religion hiérarchisée. Ils refusèrent les impôts, la propriété, la vie familiale. Ils affirmèrent que le monde terrestre était l'œuvre non de Dieu mais de Satanaël.

C'était se vouer aux persécutions des corps institués. Persécutions d'autant plus cruelles et implacables que ces bonnes gens refusaient de se défendre. Un certain nombre d'entre eux se réfugièrent dans des vallées inaccessibles où ils connurent une existence précaire mais libre. Un petit nombre d'entre eux se convertirent en apparence à l'orthodoxie, mais restèrent secrètement fidèles à la foi de leurs ancêtres. Ainsi, comme une petite lueur tremblante, la foi bogomile se transmet-elle de siècle en siècle.

Puis les mœurs évoluèrent. Au XIX^e siècle, il ne fut plus question de persécutions religieuses. Timidement, quelques Bogomils reparurent au grand jour. Comme ils étaient animés de cette foi brûlante que confèrent les persécutions, ils résolurent d'essaimer de par le monde. C'est ainsi que, avant d'être massacré, Died Peter envoya un de ses disciples, Petrov, en Europe, afin qu'il convertit l'Occident à la Vraie Foi.

Petrov commença sa mission apostolique par la France, foyer de vie spirituelle. Sans doute, avant que de le bénir, le Père lui rappela-t-il :

— Veille et prie, pour ne pas entrer en tentation : l'Esprit est ardent, mais la chair est faible. Voici que je t'envoie comme un agneau au milieu des loups.

Le Bogomil était en France depuis moins d'une année quand le démon lui fit rencontrer le prince Cherenzy (il n'était plus question de professeur).

Cherenzy choisit Petrov pour disciple préféré. Il lui dit :

— Tu es celui dont les anges m'avaient annoncé la venue. Je te transmettrai tous mes pouvoirs.

Petrov, ingénument, confia son petit troupeau au Maha Chohan et celui-ci y découvrit des femmes riches et exaltées.

Les belles disciples approuvèrent. Cherenzy s'enrichit. Il annonça la création d'une Banque mondiale. Il lança un passeport spirituel universel, fonda une revue, *Signe des Temps*. Il prépara un Congrès spirituel mondial. Le Tibétain et le Bulgare ne se quittaient plus. Mutuellement, ils se couvraient de compliments.

Puis, subitement, ce fut la brouille, la haine. Les services de contre-espionnage français acquirent la preuve que la propagande du Tibétain (en fait Cubain), cachait « quelque chose ». Rien de moins qu'une officine d'espionnage ! Cherenzy travaillait pour le compte de groupes hitlériens réfugiés en Amérique du Sud, avec la complicité de Paul Lievens. Petrov, honnête homme, s'en était aperçu. Indigné, il démasqua l'agent nazi auprès de ses propres disciples. Cherenzy-Ling réagit. Il monta un piège où Petrov eut l'imprudence de tomber.

Voici d'ailleurs une information extraite d'un quotidien parisien du 11 mai 1947 :

« Petrov X..., Bulgare, quarante-huit ans, a fondé à L... un groupe spiritualiste, organisateur de séances paneurythmiques. Il est accusé d'avoir attenté à la pudeur de deux mineures qui dansèrent nues à ses séances, et dont les parents portèrent plainte. Le défenseur de l'accusé a prouvé que les plaignantes étaient vierges et a produit des lettres enthousiastes écrites par celles-ci à leur ex-maître. Plus mystérieux encore est le Maha Chohan, aventurier de grande classe, qui aurait manœuvré contre Petrov avec le concours du mari d'une autre plaignante [248]. »

Le Bogomil, sans doute innocent, n'en fut pas moins condamné à quatre ans de prison. Se sachant « brûlé », Cherenzy et son complice Lievens prirent le large et disparurent vers une direction inconnue. Par certains côtés, l'équipée du Cubain Maha Chohan paraît burlesque. Mais, si on l'approfondit, elle prend un caractère insolite. Le rusé compère avait une mission précise à mener à bien.

A preuve que, au Vatican, la Congrégation sacrée du Saint-Office [249], congrégation qui continue l'œuvre des Inquisiteurs de la perversion hérétique, a consacré un long et substantiel rapport au Maha Chohan, à Lievens et tutti quanti. Ce document n'a jamais été rendu public. Il a été jusqu'ici réservé à quelques ecclésiastiques et, principalement, aux exorcistes diocésains [250].

Nous avons été assez heureux pour nous en procurer un exemplaire. Voici quelques passages que nous nous croyons autorisé à reproduire, car il montre les nouvelles méthodes nazies destinées à noyauter l'opinion européenne sous le couvert d'une propagande bouddhiste

« Il semble qu'il faille prendre en considération les documents de la grande presse française, de juin 1947, comme aussi suivre de près les manifestations du Congrès Spirituel mondial.

« Dans la semaine du 27 mai au 2 juin, l'hebdomadaire Ici Paris a publié un article sur la prochaine manifestation du Roi du Monde à Paris.

« Nuit et jour, du 12 juin (n° 129), donna une série de photos accompagnant un article sur le même sujet. Il annonce la parution sous quinze jours d'un ouvrage intitulé L'Alchimie Spirituelle, de Maha Chohan, le Maître du Monde, et qui contiendra des déclarations uniques dans l'histoire du monde [251].

« Le premier article mentionné a pour titre : « Le Maha Chohan, Roi du Monde, convoque à Paris pour septembre tous les Sages de la Terre. »

« Cet article ne vient que confirmer l'annonce du prochain Congrès Spirituel Mondial qui tiendra ses assises à Paris et qui est annoncé dans Le Signe de l'Homme, « revue spiritualiste des temps nouveaux », organe officiel pour la France du Congrès Spiritualiste mondial.

« Ce Congrès, dont le compte rendu succinct a été donné dans le Cahier IV (numéro de Noël) de la revue Initiation-Magie-Science, aurait réuni des représentants de soixante-dix organisations religieuses et philosophiques ; on précise « qu'il y avait une délégation très remarquée de douze membres (douze apôtres) mandatés par le fils spirituel de l'un des plus grands maîtres de la Fraternité Blanche Universelle. »

« C'est précisément cet X... dont il est fait mention dans les articles cités plus haut comme devant nous faire connaître le « Roi du Monde » dès septembre 1947.

« A l'issue de ce premier Congrès, tenu au mois d'août 1946 à Bruxelles, la Charte Spirituelle de l'Humanité (destinée à être annexée au traité de paix mondiale) a été publiée. On la trouvera dans le numéro 1 (octobre 1946) du Signe de l'Homme.

« Le programme de la Section scientifique du Congrès Spirituel mondial, qui sera étudié au mois de septembre à Paris par tous les savants et philosophes invités, est publié dans le numéro 6-7 de la revue Le Signe de l'Homme.

« Deux réunions publiques à Paris ont déjà préparé le Congrès.

« La première était une réunion d'information pour la presse et la population parisienne.

Tenue le jeudi soir 27 mars 1947, elle a réuni un auditoire assez important mais ne semble pas avoir donné lieu à aucun compte rendu dans la presse.

« Une seconde réunion a eu lieu le jeudi 19 juin, au cours de laquelle les organisateurs annoncèrent trois événements :

1 – Ils avaient pu accueillir un émissaire de l'Eglise Catholique – non pas mandaté directement par Elle, mais devant cependant prendre officiellement la parole ce soir-là.

2 – Le secrétaire général du Comité Permanent des Congrès Spirituels mondiaux pour la France annonça le Congrès de septembre et signala de nombreux messages d'encouragement. Certains lui venaient de très loin et « il pouvait dès à présent annoncer que ce Congrès mondial du mois de septembre verrait de très grandes choses... si aucun

événement imprévu et grave n'intervenait avant... » L'un de ces lointains messages l'avait à tel point bouleversé de surprise et de joie qu'il avait manqué en perdre les sens... mais il ne voulait pas en dire plus long pour l'instant...

3 – Enfin, il était important de savoir que le Congrès Spirituel Mondial était transformé en organisme permanent sous le nom de Conseil Spirituel Mondial qui constitue « le parlement spirituel du monde et de l'humanité nouvelle » (sic).

« De textes déjà anciens, il ressort principalement :

a) La croyance universelle à un futur Roi du monde qui soumettra toutes les nations sous son joug. Les ennemis du Christ l'attendent comme un nouveau Messie. Les chrétiens, eux, savent qu'il est l'Antéchrist... ou l'une de ses préfigures. Le Roi du Monde est parfois assimilé au « prêtre Jean ».

b) La réalité d'un centre spirituel mondial auprès duquel des sectes mystico-politiques prennent leurs ordres... qui visent à l'établissement du règne du Roi du monde. Celui-ci réalisant sa « mission » d'hégémonie universelle grâce au concours des prédestinés d'une race élue.

ANNEXES

Annexe A

Les « Sources de Vie »

Ce que nous avons révélé des statuts ultrasecrets de l'O. T. O. prend un singulier relief quand on le compare à une des activités les plus caractéristiques du national-socialisme. Nous en empruntons la description à l'un des livres clefs du nazisme, *La Mystique de la croix gammée*, par Ray Petitfrère (Ed. France-Empire).

... Pour les S. S., les dignitaires de haut rang, les spécimens choisis de la race nordique et les valeureux combattants du front, existaient des Sources de Vie, institutions d'État peuplées de jeunes et jolies femmes, triées sur le volet par des gynécologues, et où il était loisible aux « invités » de procréer à leur guise pour le plus grand bien de la race.

Cet ancien « droit de cuissage », cher aux barons saxons du Moyen Âge et rétabli pour donner au Reich des « Enfants du Führer », était accordé, tant aux jeunes gens répondant aux conditions physiques exigées, qu'aux nazis mariés qualifiés pour jouer ce rôle et nantis d'une Autorisation écrite de leur conjointe. Pendant la durée de la guerre, nombreuses furent les naissances légitimes dans les foyers du Reich car l'Allemand est réputé bon géniteur... Nombreuses aussi furent les naissances « racialement » provoquées. Le rapport de l'International Committee for the Study of European Question affirme que, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'U. R. S. S. a perdu 3,7 % de sa population ; la France, 2 % ; la Pologne, 13,6 % ; la Tchécoslovaquie, 1,25 % ; la Yougoslavie, 10,5 % ; la Hollande, 2,2 % ; la Belgique, 1,3 % ; la Grèce, 6,8 %.

L'Allemagne, elle, grâce aux « Sources de Vie » et aux mères décorées de la croix de la « Deutsche Mutter » pour avoir enfanté douze enfants, a augmenté la sienne de 7,5 %. On appelait Enfants nés à la vie ceux volontairement conçus par les éléments occasionnels de ces couples physiquement sélectionnés, unis sans amour, par « devoir biologique ».

La femelle productrice, dès que fécondée, touchait une prime d'encouragement et de plus recevait de l'État deux cents marks à la mise bas ! Dans les « camps de reproduction » (comme on appelait ironiquement ces lieux de vacances industrialisées), les héros bénéficiaires se reposaient après avoir travaillé en alcôve pour contribuer à l'amélioration de la race nordique. Leur travail sexuel était scientifiquement surveillé par des médecins et des « Rotes Kreuzwesterin ». De plus Pie Wagner (la seule femme allemande à laquelle fût octroyé le grade de général d'armée) avait constitué des « Convois d'amour » qui, à l'instar du « Théâtre aux Armées », suivaient les unités mobiles de la Wehrmacht.

Helga Hellner (survivante de l'un de ces convois) témoigna en justice et narra la vie dantesque de l'un des cinq trains-bordels dont elle fit partie et dont les occupantes, sans cesse renouvelées, finissaient après usage abusif, dans les chambres à gaz des camps d'extermination.

Annexe B

Biographie « officielle » de Trebitsch-Lincoln :

Timothée-Ignatz Trebitsch naît en 1879 à Paks (Hongrie) d'une riche et pieuse famille israélite, bientôt ruinée. Brillantes études à Budapest. Mais il est chassé de l'Université pour indécatesse. Il affirme ses dons d'orateur et exerce une véritable fascination sur tous ceux qui l'approchent.

Mourant de faim à Hambourg, il est recueilli par une mission baptiste. Il reçoit le baptême et prêche l'Évangile parmi ses anciens coreligionnaires à Londres, Paris, Hambourg. Il enlève la fille d'un pasteur, Gretchen Kohler. Scandale. Pendant le reste de sa vie, Trebitsch sera bon époux, bon père ; il aura trois fils, dont Nazel.

Il est envoyé à Montréal où il achève ses études théologiques. Après une triomphale tournée missionnaire en Amérique, il quitte l'Eglise baptiste pour l'Eglise anglicane : ordonné prêtre de la High Church, il adopte le nom de Trebitsch-Lincoln, se fait naturaliser sujet britannique.

Curé d'une petite paroisse du Kent (1904), il se lasse de cette existence douillette et monotone. Enrôlé comme conférencier d'une ligue de tempérance par le quaker milliardaire Rowntree qui le charge bientôt d'une vaste enquête sociologique à travers l'Europe, Trebitsch-Lincoln se fixe avec sa famille à Bruxelles.

Il se brouille avec Rowntree, élit domicile à Darlington dans le Yorkshire (1908). Initié à la franc-maçonnerie, membre du « club libéral », il se présente aux élections législatives partielles. Il est élu, mais les Communes sont dissoutes (1909). Nouvelle et coûteuse campagne électorale. Trebitsch est réélu, siège au Parlement, mais son élection est annulée pour fraude électorale. Il « déclare la guerre à l'Angleterre ».

Ruiné, endetté, compromis dans des affaires louches, il cherche fortune dans l'exploitation des gisements de pétrole de Galicie. Échec complet, tentative de suicide. Réussite retentissante en Roumanie, puis au Moyen-Orient. Prises de contact avec divers services secrets qui savent l'importance que prendra Poil lors de la prochaine et inévitable guerre.

En août 1914, Trebitsch-Lincoln est agent, à Londres, de l'Intelligence Service. Il s'abouche en Hollande avec des espions allemands, est démasqué, se réfugie aux U. S. A., alors puissance neutre.

Il mène à New York une furieuse campagne germanophile et neutraliste. Traqué par l'Intelligence Service, il joue double puis triple jeu. Mais les U. S. A. entrent en guerre. Trebitsch Lincoln est livré aux autorités britanniques. Il est reconduit en Angleterre où il est condamné à trois ans de prison.

Sa peine purgée, Trebitsch se réfugie à Berlin où il devient le conseiller officieux du général Ludendorff qui est cependant un antisémite notoire. Trebitsch prend part au putsch Kapp, le fait échouer, disparaît avant d'être arrêté.

Rencontre fortuitement, à Tempelhof, de Dietrich Eckart et d'Adolf Hitler.

Nous retrouvons Trebitsch-Lincoln aux U. S. A. en 1922. Il accomplit en Chine diverses missions auprès des « tigres de la guerre » et devient Chao-Kung, converti au bouddhisme et sans doute initié aux Hong.

Le général von Seeckt l'envoie en Suisse afin d'acheter des armes de guerre. Compromis dans de louches tractations, il échappe à une tentative d'assassinat, retourne aux U. S. A. où il entreprend une tournée de conférence en faveur du bouddhisme.

En 1925, il est ermite à Ceylan où il est l'ami d'un Allemand converti au bouddhisme, Martin Steinke, dit Nyatatiloka. Sa conversion semble sincère et il rompt toutes relations avec la vie profane.

Le hasard d'une coupure de journal lui apprend qu'en Angleterre son fils préféré est convaincu de meurtre et va passer devant la cour d'Old Bailey. Trebitsch-Lincoln quitte précipitamment Ceylan ; après une traversée dramatique, il débarque à Amsterdam le 5 mars 1926. Nael a été pendu le 3 mars.

Sous le nom de Herrmann Ruh, Trebitsch Lincoln s'associe au Japon avec un savant nippon disciple de Fukuzawa, Niogen Seuzaki, afin de fonder une École de Sagesse. Les deux hommes se brouillent. Trebitsch quitte le Japon et retourne aux États-Unis où il travaille pour le F. B. I.

C'est ce service secret américain qui le met en rapport avec le créateur de la Geopolitik, l'ancien explorateur du Tibet, le général Haushofer qui sera le maître à penser d'Adolf Hitler, dans la geôle de Landsberg, et qui a donné son assise philosophique et politique au parti national-socialiste.

Le 20 mai 1928, un « sage » asiatique arrive à Berlin, en pleine campagne électorale. Il a de nombreux et discrets contacts avec Haushofer, Drexler, Rudolf Hess. Il prépare l'installation à Charlottenburg d'une lamaserie, puis retourne en Chine : c'est Trebitsch-Lincoln.

A Shanghai, rôle mystérieux auprès des généraux von Seeckt et Max Bauer.

Fin 1929, un lama, « honorable correspondant », signale à ses chefs de l'Intelligence Service qu'un suspect vient de pénétrer au Tibet par la passe de Shanghai : ce voyageur est Trebitsch devenu lama. Il accomplit une longue retraite au monastère de Sgang – Non où il reçoit le nom de Akshobya.

Nous le retrouvons, toujours sous la robe jaune, au Mandchoua-Kuo, où il entreprend la cueillette de la racine de GinSeng, rarissime panacée de la pharmacopée chinoise. Sous prétexte de repérer cette racine, le l'ao espionne dans tout le centre asiatique. Il reste en liaison secrète avec Haushofer à qui il vend le GinSeng. Il semble que l'alcaloïde de cette plante fut expérimenté par le Dr Morell, médecin particulier de Hitler.

En juin 1930, Chao-Kung (Trebitsch-Lincoln) est signalé à Zi-Ka-Wei. Il s'embarque bientôt sur un liner allemand, Der Trier, qui le ramène en Europe. Il n'y fait qu'un court séjour car il se sent traqué. Il revient en Chine puis retourne en Hongrie et fonde un temple bouddhique à Budapest (juillet 1932). Il est convaincu d'escroquerie et expulsé.

Alors il fonde à Shanghai une Ligue de Vérité. En mars 1934, Chao-Kung annonce son dessein d'aller fonder en Europe cinq temples bouddhistes. Il sera aidé dans son apostolat par quatre bonzes et six religieuses bouddhistes, d'origine européenne.

Les apôtres de la Bonne Loi s'embarquent sur Empress of Russia le 25 mars. Ils obtiennent un grand succès de curiosité. On moque ou l'on admire ces Européens en longue robe noire et courte culotte blanche, au crâne rasé et marqué de récentes brûlures...

Leur première étape est Vancouver, au Canada. Ils y débarquent en avril mais sont expulsés presque aussitôt. jouant le tout pour le tout, Trebitsch se dirige vers l'Angleterre et retient des cabines sur la Duchess of York. Auparavant, il a câblé à Mac Donald :

« De ce dominion où l'on m'a aimablement permis de débarquer, je vous envoie pour le gouvernement et le peuple anglais l'assurance que je suis un ami et non un ennemi. Acceptez mes vœux sincères pour leur prospérité et leur paix. »

Mais lorsque la Duchess of York accoste à Liverpool, on y arrête purement et simplement Trebitsch, car l'arrêt d'expulsion de 1919 est toujours en vigueur.

Voyage à rebours... Montréal... Vancouver... le japon... Quand il retrouve Shanghai un an après l'avoir quitté, Chao-Kung n'a plus que six disciples. Les autres se sont séparés de lui, incapables de supporter la sévérité de la règle bouddhique. Une nonne s'est même suicidée dans des circonstances qui n'ont jamais été élucidées.

Cette fois, Trebitsch renonce définitivement à l'Europe.

En octobre 1937, le correspondant à Shanghai du New York Times reçoit de l'ancien M. P. cette déclaration :

« Les Japonais en Chine réaliseront mieux la paix mondiale que les chrétiens. »

A deux reprises, en 1939, il lance un « universel appel pour la paix »... Dans une brochure rédigée en français, en allemand et en anglais, il prophétise :

« Le Roi du Monde, qui vit au Tibet, déclenchera contre vous, sans préjugé, prédirection ou faveur quelconque, des forces et des puissances dont l'existence même vous est inconnue et contre lesquelles vous serez sans recours... »

Les chefs d'Etat, précise-t-il, ne sont que des êtres humains, donc sujets à toutes les imperfections de la nature. Seuls les Maîtres Suprêmes Bouddhistes, « par leur connaissance infinie et illimitée des secrets de la Nature, par leur aptitude à utiliser certains pouvoirs, échappent à ces limitations et peuvent décider du sort de la Terre... »

Des bruits sur la collaboration de Trebitsch avec les japonais se mirent alors à circuler et ne cessèrent de se renforcer. On assura même qu'en 1942, il aurait, du Japon, radiodiffusé des messages anglophobes en langue tibétaine.

Le samedi 9 octobre 1943, un speaker japonais annonça, au cours du bulletin d'informations transmis en anglais, que Chao-Kung venait de mourir à l'hôpital français de Shanghai, des suites d'une opération chirurgicale... Il avait été incinéré selon le rite bouddhique.

La nouvelle fut confirmée deux jours plus tard.

Annexe C

Crimes de sorcellerie

Par une étrange coïncidence, l'avènement, en Allemagne, de l'hitlérisme, coïncida avec une recrudescence de crimes de sorcellerie. [252] Voici quelques extraits de quotidiens des années 1930.

Londres, 12 octobre. – L'affaire mystérieuse des cadavres mutilés, trouvés aux environs de Helsingfors (Finlande), menace de prendre une tournure tout à fait inattendue. Comme on le sait déjà, on a arrêté un certain Saarenheimo, gardien du cimetière, accusé d'avoir vendu des cadavres aux étudiants de la Faculté de Médecine. A partir de son arrestation, le gardien de la morgue donne des signes de troubles mentaux. Il prie tous les jours à haute voix dans sa cellule, ou récite des formules d'évocations mystérieuses.

Une perquisition opérée à sa maison a donné à l'affaire un aspect étrange. On a trouvé chez Saarenheimo de nombreux documents et brochures traitant de magie noire, de satanisme, etc.

Dans une brochure éditée à Londres, on parle de la nécessité d'ouvrir le tombeau de Joanna Scout, enterrée au cimetière de Helsingfors et d'en extraire une cassette. Par une coïncidence curieuse, la tombe de Joanna Scout fut trouvée profanée – comme d'autres aussi – par Saarenheimo.

La police de Helsingfors abandonne maintenant l'hypothèse du commerce des cadavres. On a lieu de croire que Saarenheimo est membre d'une société internationale de « vengeurs » qui pratiquent la magie noire. Le chef de cette organisation vit à Londres. Son nom est inconnu. Peut-être – si l'on retrouve l'imprimerie d'où est sortie – à Londres, la brochure sur Joanna Scout, la police trouvera-t-elle la piste de ce mystère auquel Scotland Yard s'intéresse vivement.

Londres, 13 octobre 1931. – Qui pourrait croire qu'à l'âge de la radio et des automobiles existe encore une secte des « satanistes » célébrant des « messes noires » ? L'enquête, menée en même temps à Londres et à Helsingfors prouve que cette secte n'est pas un mythe. Après un nouvel interrogatoire de Saarenheimo, on a découvert au cimetière de Malmö, dix-sept autres cadavres mutilés. Le corps de la mère de Saarenheimo, morte il y a neuf mois, a été également exhumé.

Les journaux de Helsingfors reproduisent un document sur la société secrète Panacea. On dit dans ce document qu'on peut guérir les blessures et beaucoup de maladies lorsqu'on applique au malade des parties de cadavres exhumés des tombes. Le document nomme aussi la ville anglaise de Bedford où l'on peut essayer une cure de cette « eau divine ».

Scotland Yard est convaincu qu'il y a beaucoup d'adhérents à cette secte en Angleterre. Deux hommes sont ses chefs, Saarenheimo n'était que leur instrument aveugle. A l'encontre de l'opinion de la police, le journal Star croit que le centre de la société de la « magie noire » se trouve à Paris et non pas en Angleterre.

Sur les « satanistes », la société de la « magie noire », la société « Panacea », les informations sont incomplètes et contradictoires, dit un journal russe dont le directeur est Paul Milioukoff. Les prochains jours apporteront peut-être la clef de cette histoire mystérieuse.

La Liberté, 15 octobre 1931

L'affaire de la Magie noire Le gardien du cimetière buvait de l'eau divine

Helsingfors, 14 octobre. – L'enquête se poursuit touchant l'extraordinaire affaire de magie noire qui a mis en émoi toute la région. De nouveaux débris humains ont été déterrés aux alentours du cimetière dont le gardien a été incarcéré. Le misérable, convaincu d'avoir jeté dans la source du bois de Helsingfors les débris humains qu'on y a découverts, a avoué qu'il avait agi ainsi pour se guérir lui-même d'une affreuse maladie. Chaque matin, il allait puiser « l'eau divine » à la source et prétendait qu'à ce prix seulement le démon lui avait assuré la guérison.

Londres, 16 janvier 1931. – Satanistes en Angleterre.

Dans un article publié dans le Daily Herald (organe officiel du parti travailliste), le directeur du laboratoire national pour les recherches psychiques, Harry Price, déclare qu'il y a à Londres une secte des adorateurs de Satan. Des représentants des classes aisées et des étudiants de l'Inde, de l'Égypte et de la Perse, qui ont apporté avec eux des éléments des sciences occultes, appartiennent à cette secte. Des messes noires sont souvent célébrées à Londres et à Oxford. Price lui-même a vu des étudiants avec des bougies entourant une tombe récemment recouverte de terre et s'efforçant de ranimer le défunt. L'expérience ne fut pas couronnée de succès et le mort ne fut pas ressuscité.

La police ne touche pas encore à ces adorateurs de Satan.

La Nation belge

Bruxelles, 21 juin 1931. – Une grave affaire de mœurs à Anvers.

Sur ordre du juge d'instruction Mechelynck, une perquisition a été opérée dans un immeuble de l'avenue Cogels à Anvers, loué à un Anglais désireux d'y établir un temple de magie, affirmait-il. La perquisition amena l'arrestation de trois Allemands et d'un Russe, y résidant sans inscription aux registres de la population et qui se livraient à l'homosexualité. L'Anglais – un multimillionnaire habitant aux environs de la Banque – et adepte des mêmes rites, est passé aux aveux lors de l'interrogatoire auquel il fut soumis. Dans ce même immeuble résidait un individu qui, il y a deux ou trois ans, se faisant passer pour prince russe, eut des démêlés à Bruxelles avec la justice et qui est ici « scoutmaster ». Il semble avéré que des « scouts » sous ses ordres auraient été attirés dans ce temple spécial.

Annexe D

Aleister Crowley :

Alexander Crowley naquit le 12 octobre 1875 à Leamington, banlieue industrielle de Manchester. Il était le fils unique d'Edward Crowley, riche brasseur, et d'Emily Berth Bishop. Tous deux étaient Darbystes ou Frères de Plymouth, la plus rigoriste des sectes protestantes. L'enfant fut élevé dans l'austérité et sans aucune marque d'affection. A douze ans, à la mort de son père, il est placé dans les internats tenus par les Frères de Plymouth, à Malvern, puis Tonbridge. En 1895, il est inscrit à l'Université de Cambridge, à Trinity Collège, où il traduit son prénom en gaélique : Aleister. Il s'avère brillant étudiant. En même temps, il acquiert une réputation d'alpiniste en faisant l'ascension, pendant ses vacances, de divers monts écossais.

A la mort de sa mère, Aleister hérite une très grosse fortune, bien vite dilapidée. Il fait une série de voyages : en France, Suède, Russie.

Durant l'été 1898, l'astrologue britannique Julian C. Baker (rencontré lors de vacances dans le Valais) dresse l'horoscope d'Aleister Crowley et lui prédit une destinée initiatique exceptionnelle.

Au sein de l'O. T. O. puis de la Golden Dawn, Crowley se fait en Grande-Bretagne de nombreux amis parmi les gloires littéraires de l'époque. Il connaîtra le romancier et conteur fantastique Arthur Machen, auteur de l'important ouvrage *Le Grand Dieu Pan*. Il connaîtra aussi Bram Stoker, l'écrivain irlandais d'épouvante, auteur de *Dracula*. C'est au sein de la G. D. qu'il se lie à un jeune Écossais, Allan Bennett, dont le nom mystique, au sein de l'Ordre, était lehi Aour. Crowley lui donne asile et le charge de constituer sa bibliothèque. En 1900, Bennett – converti au bouddhisme, – partira pour Ceylan puis pour la Birmanie ; Crowley le reverra lors d'un voyage en ces régions.

Vers 1900, Crowley se rend à Paris où il s'installe rue Campagne-Première dans l'atelier de son ami Gérard Kelly. Il mène à Montparnasse la vie de bohème, fait la connaissance de Marguerite Moreno, de Marcel Schwob, de Rodin, de Paul Gauguin, de Somerset Maugham ; celui-ci lui consacre un livre : *Le Magicien*.

Crowley avait épousé – sur un coup de foudre – Rose, la sœur de Kelly, rencontrée à Strathpeffer (Ecosse). Après un mariage éclair, le couple part pour l'Égypte où il passe toute une nuit dans la Chambre du Roi de la Grande Pyramide. Puis ils visitent Ceylan. Rose est le « médium » de Crowley. Le mariage ne tarde pas à devenir infernal ; Rose, déséquilibrée, tombe dans la déchéance de l'alcool et de la drogue. Son mari divorce en 1906. Aleister ne cessera jamais de voyager. Voici les pays visités par lui hors d'Europe : l'Inde, l'Extrême-Orient, le Mexique, l'Amérique du Sud, l'Afrique.

Le « mage » emprunte au cours de ces voyages de nombreuses identités et connaît mille aventures. En 1909, il fait la connaissance d'une jeune et jolie violoniste à laquelle il donne le titre de « Femme écarlate ». En même temps, il vit en concubinage avec une disciple d'Isadora Duncan, Mary d'Este Sturges, à laquelle il confère le nom de « Virakam ». Plus tard, il connaîtra une autre Femme écarlate » : Alestraël.

Parmi les amis masculins de Crowley, citons le jeune et richissime Allemand Victor B. Neuberg, avec lequel il explore le Sud Algérien.

Agent de divers services secrets, agent double ou triple, il travaillera en Allemagne et en Italie et aux U. S. A. où il a été simultanément indicateur et provocateur.

Après la Première Guerre mondiale, Aleister Crowley achète un domaine à Cefalu en Sicile où, avec quelques disciples fanatiques, il crée un Théléma, centre initiatique, ainsi nommé d'après l'« Abbaye » du Quart Livre de Pantagruel. Les habitants y ont pour devise : Fais ce que voudras. Crowley y consacre un temple magique, aux pièces disposées symboliquement autour d'un hall central nommé Sanctus Sanctorum.

La discorde sépare bientôt les Thélémites : plusieurs disciples féminines se chamaillent. Une fillette en bas âge, Poupée, meurt. En 1924, Crowley est expulsé d'Italie. Il reprend alors une vie errante : Tunisie, Portugal, Allemagne. Après un séjour en Angleterre, le voici à Fontainebleau où il épouse une jeune Hispano-Américaine de quarante ans sa cadette. La Sûreté Nationale l'expulse le 14 avril 1929. La Seconde Guerre mondiale le trouve en Angleterre. En 1940, il envoie à Churchill un pentacle pour faire cesser les bombardements massifs allemands.

Il meurt à Hastings le 1er décembre 1947. Ses obsèques suscitent un formidable scandale. Le cadavre est vêtu d'une robe blanche, rouge et or, et ceint d'une écharpe portant les signes du Zodiaque. Dans le cercueil, Crowley porte couronne en tête, glaive et sceptre au poing. Le 5 décembre, sa dépouille mortelle est incinérée à Brighton.

Aleister Crowley avait manifesté très tôt un intérêt passionné pour la franc-maçonnerie : dès l'âge de vingt-sept ans, il a reçu les plus hauts grades, 33e, 66e, 90e, 96e degré du Rite de Memphis dont le Grand Hiérophante était alors Theodore Reuss. Il sera aussi haut dignitaire d'un Ordre martiniste, et évêque, puis patriarche d'une Eglise gnostique. Il appartient à la Golden Dawn dont l'Imperator était – à la fin de l'ère victorienne, – S. L. Mathers, haut dignitaire de l'O. T. O. (Ordo Templi Orientis) dont Crowley avait reçu lui aussi tous les grades. La Golden Dawn est divisée en dix grades auxquels il faut sans doute ajouter trois degrés très secrets.

La Golden Dawn comporte deux catégories de rites et cérémonies : ceux célébrés collectivement dans un temple ; ceux accomplis dans l'oratoire particulier du disciple.

L'existence de « Frères aînés au-delà de cette terre », de Maîtres cosmiques, supervisant toute l'évolution occulte de notre planète était article de foi à la Golden Dawn.

Aux degrés ultimes, ces Supérieurs Inconnus opèrent une transformation « transcendante » de l'individu par des pratiques de magie permettant d'entrer en contact avec l'Invisible.

Voici le peu qu'on sait des Maîtres secrets « je ne connais même pas leurs noms terrestres et je les connais seulement par certaine devises secrètes. Je ne les ai vus que très rarement dans leur corps physique et, dans ces rare cas, le rendez-vous fut pris dans l'astral par eux. Ils me rencontrèrent physiquement au : temps et lieux fixés à l'avance. Pour moi compte, je crois que ce sont des êtres humain et vivant sur cette terre, mais qui possèdent de pouvoirs terribles et surhumains (...) Je me sentais en contact avec une force terrible ; je ne puis la comparer qu'à l'effet qui est ressenti par quelqu'un qui a été près d'un éclair pendant un violent orage, accompagné d'une difficulté de respiration.

« Presque toute la connaissance du Second Ordre a été obtenue par moi de différentes façons : par clairvoyance, par projection astral par la table, l'anneau et le disque et parfois par « voix directe » audible physiquement, ou encore captée à partir de livres qui m'étaient apportés je ne sais comment et qui disparaissaient de ma vision, la transcription une fois terminée... Ajoutez à cela la cérémonie d'évocation, le contact presque constant avec des forces démoniaques qui tentent d'arrêter la dictée et la réception de la Sagesse ; et la nécessité de garder l'esprit tendu vers le Soi Suprême... »

Aleister Crowley se référait souvent à un ouvrage reçu grâce aux révélations psychiques dont bénéficia sa première épouse : le Liber Legis (1904).

A Alexandrie, le dieu Horus était apparu à Rose et lui avait dicté un message annonçant l'arrivée prochaine de « quelqu'un ». Ce « quelqu'un » fut la matérialisation de l'entité Aïfass qui avait autrefois vécu en Chaldée. Ces messages furent confirmés à Crowley par un initié musulman, Soleiman bon Aïffah.

Mais Crowley connut d'autres initiations. Il fut admis, par le Mexicain don Jésus Medina, à participer aux rites secrets de Quetzalcoatl (le Serpent à Plumes), dans les ruines d'un temple aztèque.

Il visita aussi l'Amérique du Sud. Le colonel Fawcett – qui se perdit dans la sylvie du Matto Grosso à la recherche de cités perdues – était un ami de Crowley.

Dans l'Inde, Crowley fut le premier Européen reçu dans les chambres secrètes du temple shivaïte de Madura, dans le Dekkan. Deux gourous tantriques, Sri Agamya Parahamsa et, Brama Sen Pratab, l'initient aux arcanes de la Voie de la « Main Gauche ».

Dans son traité La magie théorique et pratique, le Maître Therion (l'un des noms initiatiques d'Aleister Crowley) met l'accent sur ce caractère « scientifique » des opérations magiques : la succession des événements est déterminée par des lois immuables ; les effets peuvent donc être décrits et prévus avec précision.

Voici comment, en 1898, Crowley se prépara à l'Opus Magorum :

« L'initié doit disposer d'une demeure où il ne sera ni observé ni gêné. Dans cette demeure, il réservera une place pour le Templum. Celui-ci aura au Nord une fenêtre donnant sur une terrasse, à l'extrémité de laquelle on édifiera une loge analogue à celle du grade de Maître des francs-maçons. L'officiant disposera d'une robe de lin blanc, d'une couronne, d'une baguette, d'un autel, de l'encens, de l'huile sacramentelle et d'un pectoral d'argent natif. Tous ces objets ayant été consacrés selon les instructions du Livre d'Abramelin. La terrasse sera recouverte de sable fin, spécialement consacré.

« L'opérateur s'astreint à une chasteté complète, à l'isolement et au silence, durant quatre mois. Il réduit sa nourriture et sa boisson au strict minimum. Il consacre aux rites et aux cérémonies prescrites par son Instructeur le plus clair de son temps. Il se tient en communication avec les influx astraux. Il passe les deux premiers mois dans une extase ininterrompue, évitant tout contact avec les profanes. A la fin de ces deux mois, il accomplit la Grande Conjuration ; alors son Ange gardien lui apparaît dans sa Gloire. Un signe apparaîtra sur le pectoral. Préalablement, le Magiste aura tracé, selon l'Art Royal, un cercle magique où il s'enfermera pour supporter sans être embrasé la présence radiante de l'Entité. Il obtiendra de son Ange pouvoir pour soumettre à sa puissance ; les quatre Archontes des points cardinaux... » On a trouvé, en 1945, dans les ruines de Berlin, un templum correspondant à cette description.

Annexe E

A propos du svastika

Le svastika ou croix gammée, comme toutes les croix de l'Occultisme, évoque le Quaternaire. C'est en Kabbale juive, le Tétragrammaton ou Nom sacré de quatre lettres Yod, Hé, Vau, Hé. Nous le retrouvons dans l'Igne Natura Renovatur Integra (I. N. R. I.) des Rose-Croix, et dans la Rota des hermétistes.

Cette croix gammée représente la « Réalisation » au sommet de l'Initiation, par opposition à la rédemption chrétienne sur le Calvaire. Le svastika a été adopté par les théosophes de l'école de H. P. Blavatsky, et le colonel Olcott l'a placé dans les armes de la Société Théosophique.

Les origines de ce pentacle restent obscures. H. P. Blavatsky et Olcott l'ont emprunté à l'hindouisme. Sous le titre *Le Svastika*, son origine et ses significations, Thomas Carr a publié dans *The National Trestle Board* une étude dont voici l'essentiel :

« En écrivant cet article sur le Svastika, je n'ai pu citer toutes les autorités que j'ai consultées : il m'aurait fallu des volumes. J'ai simplement choisi des exemples typiques. »

« Le premier écrivain qui ait parlé du svastika est Louis Muller ; il pense qu'il signifie « le mouvement circulaire » et il l'associe au Soleil et à la race aryenne. »

« Si l'on donne au svastika une origine astronomique, il faut plutôt admettre qu'il représente le mouvement du Premier Mobile, c'est-à-dire le déplacement apparent de la voûte céleste autour de la Terre, donc, en fait, le mouvement diurne de notre globe sur lui-même. »

« H. Colley March précise que ce symbole signifie la « Rotation autour d'un axe ». Il le regarde comme désignant la rotation axiale des étoiles de la Grande Ourse autour du Pôle. »

« Il qualifie le svastika de signe aryen. »

« Un autre symboliste, William Simpson – dans un rapport sur une expédition en Palestine (1895) – regarde le svastika comme « le mouvement solaire ou, peut-être, dans un sens plus étendu, le mouvement céleste des étoiles ».

*« Le colonel C. R. Conder, dans *L'Élévation de l'Homme* (1908), émet l'opinion que le svastika est d'origine touranienne et date de l'Âge du Bronze. »*

*« John Yarker, auteur de *Arcane Schools**

(1909), pense que l'étoile polaire et la Grande Ourse ont le svastika pour symbole. »

D'après la thèse de C. R. Conder, les lettres et la civilisation égyptienne sont d'origine touranienne. La connexion entre les Acadiens et les Égyptiens semble évidente à cet auteur.

Le Guide pour les première et seconde salles du British Museum du Dr Wallis Budge (1904) reflète cette opinion et signale que quelques visages des statues du British Museum ont le type mongol.

C. R. Conder précise :

« Mon opinion est que nous tenons notre art de bâtir et nos lettres de la race touranienne. Toute la civilisation occidentale dérive de la Grèce et de Rome. La Grèce doit sa civilisation aux proto-Aryens ou Touraniens qui l'ont précédée en Asie Mineure et en Syrie, et de l'Égypte dont je regarde la civilisation comme étant de source touranienne. La

civilisation de Rome – quand elle n'est pas grecque – est étrusque, autre race touranienne. »

Voici, selon Thomas Carr, la distribution géographique du svastika :

1) Il n'y a aucune trace de ce signe aux âges de pierre, ni dans les époques paléolithiques ou néolithiques.

2) Mais ce signe a été largement répandu dès l'Âge de Bronze.

3) Dans la Préhistoire, il était adopté par les Chinois, les japonais, les Acadiens et quelques dynasties égyptiennes, ainsi que par les constructeurs des remparts préhistoriques de la vallée du Mississippi et par d'autres peuples précolombiens du continent américain ; par les premiers Aryas de l'Inde, par les Hittites, les Troyens préhomériques, les Etrusques, les Crétois, les Cypriotes, les Mycéanéens et les autochtones de la Grèce et de l'Asie Mineure.

4) Dès le début de la période historique, il fut dessiné par les Chinois, les japonais, les Bouddhistes de l'Inde, les premiers Goths et Scandinaves et, plus tard, les Romains.

5) Aux temps modernes, il a été dessiné par les Chinois, les japonais, les Lapons, les Finnois, les Indiens de l'Amérique du Nord, les Hindous du nord de l'Inde, les Scandinaves et les peuples qui en dérivent.

6) Ces anciennes races sont connues pour avoir adoré les étoiles et dans presque tous les endroits où l'on rencontre le svastika, on a découvert également des peuples adorant l'Étoile Polaire.

7) Les seuls peuples chez lesquels on a découvert des exemples fréquents du svastika depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours sont les Chinois, les japonais, les habitants de l'Inde, les Indiens de l'Amérique du Nord et peut-être les Lapons et les Finnois.

Voici les conclusions que Thomas Carr tire de ces prémices :

a) Le svastika fit son apparition à l'Axe de Bronze.

b) Il était connu et employé par les peuples énumérés dans les précédents paragraphes, 3, 4, 5 et 7.

c) Ces peuples étaient tous d'origine touranienne.

d) Ces peuples furent d'abord des adorateurs d'étoiles et avaient une vénération particulière pour l'étoile polaire et pour les sept étoiles de la Grande Ourse.

e) Le svastika fut répandu dans le monde entier par les peuples touraniens ; il symbolisait d'abord l'étoile polaire et la Grande Ourse.

En ce qui concerne le symbolisme du svastika, on peut se risquer à suggérer :

— Il fut d'abord le symbole de la rotation autour de l'Axe terrestre et représente comme tel la rotation des sept étoiles de la Grande Ourse autour de l'étoile polaire.

— En relation avec cette première signification, il est devenu le symbole du Feu et il a certainement été regardé comme le symbole du Soleil.

— Il est devenu un emblème religieux bénéfique et fut employé dans ce sens par les Bouddhistes primitifs et par leurs continuateurs.

Dans le journal des *Débats* du 22 janvier 1929, sous la signature de Guillaume Grandidier, secrétaire général de la Société de Géographie, on lit :

« En 1925, une grande partie des Indiens cuvas se soulevèrent, tuèrent les gendarmes de Panama qui habitaient leur territoire et fondèrent une république indépendante de Thulé, dont le drapeau est un svastika sur fond orange à bordure rouge. »

Annexe F

Le svastika et Thulé

Très intéressé par la publication du récit d'Ossendowski, Bêtes, hommes et dieux, René Guénon jugea nécessaire d'en expliquer et commenter certaines révélations. A cet effet, il publia en 1924 un court mais dense opuscule : Le Roi du Monde.

Il y compare d'abord le témoignage d'Ossendowski avec un ouvrage posthume de Saint Yves d'Alveydre, intitulé La Mission de l'Inde, et en tire de précieuses conclusions.

Puis il révèle :

« Le Centre dont il s'agit est le point fixe que toutes les traditions s'accordent à désigner symboliquement comme le Pôle, puisque c'est autour de lui que s'effectue la rotation du monde, représentée généralement par la roue, chez les Celtes aussi bien que chez les Chaldéens et chez les Hindous. Telle est la véritable signification du Svastika. »

Et une note précise :

« Ce même signe n'a pas été étranger à l'hermétisme chrétien ; nous avons vu, dans l'ancien monastère des Carmes de Loudun des symboles fort curieux, datant vraisemblablement de la seconde moitié du XVe siècle et dans lesquels le Svastika occupe... une des places les plus importantes. »

Voici un extrait plus important encore, au point de vue qui est nôtre :

« La contrée suprême est appelée Tula (ou Thulé) », explique longuement René Guénon qui ajoute, sans insister :

« Il faut distinguer la Tula atlante de la Tula hyperboréenne et c'est cette dernière qui, en réalité, représente le Centre, premier et suprême pour l'ensemble du cycle actuel. C'est elle qui fut l'île sacrée, et sa situation était littéralement polaire à l'origine. »

Annexe G

Maria-Stella et le baron Ungern von Sternberg

Le nom de Ungern von Sternberg fut mêlé, indirectement, à l'une des plus curieuses énigmes de l'Histoire de France : l'affaire Chiappini.

Voici comme elle a été exposée dans le Miroir de l'Histoire par un correspondant de cette revue, le Dr Gabriel Mouchot (septembre 1954).

Disons tout de suite que cette hypothèse nous semble bien farfelue.

... Ceci se passait le 16 avril 1773. Le duc et la duchesse d'Orléans voyageaient en Italie sous le nom de comte et comtesse de Joinville ; il leur naquit une fille qui fut échangée par son père contre le fils du concierge Chiappini et qui devint le roi des Français Louis-Philippe. Vers 1777, Lorenzo Chiappini devint chef d'archers à Florence et mourut fin décembre 1821. Sur son lit de mort il écrivit une lettre qui fut remise après son décès à sa « fille » où il lui révélait le double secret de cette substitution d'enfants de 1773.

Maria-Stella Pétronilla fit toutes les recherches possibles pour retrouver la vérité et faire valoir ses droits. Naturellement Louis-Philippe ne voulut rien entendre. Il lui fit offrir de l'argent pour se taire et pour renoncer à habiter en France. Elle refusa fièrement.

Néanmoins, par jugement du Tribunal ecclésiastique de Faenza du 29 mai 1824, son acte de naissance fut rectifié le 24 juin 1824 en l'église Saint-Etienne de Modigliano où elle avait été baptisée le 17 avril 1773. Elle fut reconnue fille légitime de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans dit Egalité et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, ayant été faussement déclarée le 17 avril 1773 fille de Lorenzo Chiappini et de Vincenzia Diligenti. Elle n'eut pas de peine à prouver sa noble ascendance car elle avait une ressemblance frappante avec sa mère, sa sœur Adélaïde et Madame Royale, le Dauphin, Marie-Thérèse, fille de Louis XVI, de profil.

Elle avait épousé très jeune lord Newborough, qui était plus âgé qu'elle de trente-cinq ans ; elle résida d'abord à Florence, puis à La Haye, à Londres et dans le château de son mari à Gwnilifon (Pays de Galles). Naturalisée anglaise, elle fut présentée à la Cour. Elle eut deux enfants et devint veuve en 1807. Elle se remaria avec un gentilhomme russe, le Baron Ungern von Sternberg. A cause de ce mariage, les exécuteurs testamentaires de lord Newborough lui enlevèrent ses enfants et une partie de la succession du lord.

Elle habita Saint-Pétersbourg et il lui naquit un troisième fils, Edouard. Elle vint avec lui en Italie et résida à Florence bien avant la mort de Chiappini dont elle prit soin pendant deux ans, car il était veuf et elle le croyait encore son père.

A la suite d'une attaque de paralysie, il ne put qu'avec difficulté articuler ces mots : « Mon Dieu ! l'échange... l'échange... »

Cet état désolé accabla Maria Stella et lui rappela de lugubres souvenirs. Elle alla habiter Sienne où elle reçut la lettre révélatrice du haut rang de sa naissance, la priant de garder cachée cette révélation... Il était trop tard !

Tel ne fut pas l'avis de Maria-Stella qui entreprit recherches et confrontations pour retrouver son nom et ses droits, car la protectrice de son enfance, la comtesse Borghi, et son personnel avaient été au courant de la substitution de 1773 et l'assurèrent de sa frappante ressemblance avec la comtesse de Joinville. D'autre part, au Palais Royal, même ressemblance avec certains portraits, soit avec elle ou ses enfants.

En 1823, la presse demanda des renseignements et des documents pour mener l'enquête judiciaire qui aboutit à lui rendre son état civil : Maria-Stella, comtesse de Joinville. Mais après la révolution de 1830, Louis-Philippe la fit traquer. Elle fut protégée par l'ambassadeur

d'Angleterre. N'ayant pas obtenu justice des tribunaux français, elle partit pour la Russie, rejoindre son mari et son dernier fils.

En 1835, elle s'installa à Nice, mais Louis-Philippe obtint son expulsion. En 1838, elle habita Paris et publia une brochure intitulée *Le grand mensonge dévoilé ou Louis-Philippe – duc d'Orléans par substitution – reconnu fils de Lorenzo Chiappini*.

Elle mourut à Paris en 1843.

TABLE DES MATIÈRES

1. Qu'est une société secrète ?
2. Les Lézards
3. La Sainte-Vehme
4. Les Illuminés de Bavière
5. Les Réprouvés
6. Le putsch Kapp
7. L'homme du destin
8. L'O. T. O
9. Mage ou espion ?
10. Magie et sorcellerie britanniques
11. Le svastika de la tsarine
12. Le baron Ungern von Sternberg
13. La race des seigneurs
14. Le groupe Thulé
15. Un grand médium
16. L'homme du destin
17. Edelweiss
18. Société secrète et néo-nazisme

ANNEXES

- A) Les « sources de vie »
- B) Biographie de Trebitsch-Lincoln.
- C) Crimes de sorcellerie
- D) Aleister Crowley
- E) A propos du Svastika
- F) Le Svastika et Thulé
- G) Maria-Stella et le baron Ungern

[1] Dignitaire de l'Ordre du Temple, Geoffroy de Charnay, après un procès inique, fut brûlé vif aux côtés du grand-maître Jacques de Molay, dans une des îles parisiennes de la Seine, en mars 1314.

[2] Les Editions Médicis, Paris.

[3] Noir et blanc, rappelant le blason des ducs de Bretagne, de sable et d'hermine.

[4] L'obéissance, selon l'expression d'Ignace de Loyola: à la façon d'un cadavre.

[5] Métamorphose, réincarnation successives, selon le Vedanta.

[6] Bloud et Gay, éditeurs, 1935.

- [7] Les Réprouvés de Ernst von Salomon.
- [8] Une larme pour tous, de Paul Arnold (Paris, 1951).
- [9] Sur Paracelse, lire dans la même collection Le Trésor des Alchimistes par Jacques Sadoul, A 25**.
- [10] Du mot grec méson: milieu.
- [11] « Quatrième voie »? Celle qui permet, de cercle en cercle, de progresser vers le Centre.
- [12] Les soirées de Saint-Petersbourg. Joseph de Maistre (VIIe entretien). Page 222 de l'édition de la Colombe, 1960.
- [13] 1778-1853.
- [14] L'ésotérisme du Dante (Paris, 1932).
- [15] Barons: Freiherren. Chevalier: Ritter ou Reiter. Noble, mais surtout cadet sans apanage: Junker.
- [16] Lebensraum: espace vital.
- [17] Les tribus wendes: Obotrites, Wagriens, Liutizes. Les Sorbes, Borusses, Poméraniens, etc.
- [18] Les Templiers.
- [19] Tous les guerriers ont une dévotion particulière à Notre-Dame. Ainsi, de nos jours encore, la Très Sainte Vierge est lieutenant général de l'armée espagnole.
- [20] Frédéric Barberousse, hanté par le mythe du souverain universel, se donna le titre de dominus mundi: seigneur du Monde.
- [21] Le noir héraldique.
- [22] L'actuelle Transylvanie.
- [23] Kotzebue (1761-1819) fut assassiné par un étudiant membre d'une confrérie estudiantine à caractère secret et politique: une Burschenschaft. Son « exécuteur », Karl Ludwig Sand a toujours été glorifié par les pangermanistes du IIe Reich et les nationaux-socialistes du IIIe Reich.
- [24] Fin du XIVe siècle.
- [25] Précurseurs des francs-maçons actuels.
- [26] Frédéric II, de Hohenstaufen.
- [27] Le secret de la Chevalerie, Victor-Émile Michelet (Paris, 1928).
- [28] Los von Rom: rompre avec Rome (consigne donnée par Bismark).
- [29] Faustrecht: droit du poing, droit du plus fort.
- [30] En allemand: Ferre ou Fembericht; même racine que le latin Fama.
- [31] Die Rote Erde. En 1920, un journal « vengeur » adopta ce titre.
- [32] Freigraf; pluriel: Freigrafen.
- [33] Freischöffe; pluriel: Freischöffen
- [34] Eidelsheff; pluriel: Eidelsheffen.
- [35] Heimliche Acht: ban secret (ou session secrète).
- [36] Ce qui évoque curieusement l'avertissement lisible sur la page de garde du « Pacte synarchique » : « Toute détention illicite du présent document expose à des sanctions sans limite prévisible, quel que soit le canal par lequel il a été reçu... »
- [37] En allemand: Aufklärung.
- [38] Qu'on peut traduire par tempête et passion. Mouvement littéraire et philosophique qui tendait à libérer les forces instinctives et qui est à l'origine du romantisme allemand.
- [39] Weishaupt qu'on pourrait traduire (et ce n'est pas un pseudonyme!) par tête sage.
- [40] Ingolstadt, cité universitaire de Bavière, siège d'un célèbre collège de jésuites, qui, à la fin du XVIIIe siècle, groupait plus de trois mille étudiants. Ce fut, après le concile de Trente, le foyer le plus actif de la Contre-Réforme.
- [41] Le baron Adolf de Knigge portait parmi les Illuminés le nomen mysticum de Philon; et le titre d'Eques a Cygno dans l'Ordre rectifié, maçonnerie aristocratique et occultiste. C'est par haine du catholicisme qu'il structura l'Ordre fondé par Weishaupt. Partout où il passa, il sema la zizanie.
- [42] Ordo Illuminati Germanice ou Orden der Illuminaten.
- [43] Le neveu de l'auteur du tristement fameux manifeste de septembre 1792.
- [44] Ce qui n'était pas vaine menace.
- [45] Franc-maçonnerie limitée aux trois grades d'apprenti, compagnon, maître.
- [46] Quibus licet: auto-confession écrite, examen de conscience que l'Ordre exigeait de tous les initiés.
- [47] Bonnes œuvres.
- [48] Société secrète islamique, toujours puissante dans le Proche-Orient: Abd-El-Haq.
- [49] On dit, en France, Ratisbonne.
- [50] Spartakusbund.
- [51] Friedrich Ebert, président du parti socialiste allemand à la mort de Bebel, n'en vota pas moins les crédits de guerre en août 1914. Il prit une part importante à l'ultimatum adressé au Kaiser en novembre 1915. Il succéda au chancelier Max de Bade. L'assemblée constituante de Weimar l'élut président de l'Etat allemand (11 février 1919). Vote qui fut homologué en août 1919 et son mandat fut prorogé jusqu'en 1925. Il mourut quelques mois plus tard, renié par la plupart de ses compatriotes.
- [52] 9/22 janvier 1905.
- [53] Ce terme fut employé (à notre connaissance) la première fois par les Spartakistes.
- [54] Ligue: Bund en allemand.
- [55] Du titre d'une célèbre ballade de Uhland.
- [56] Andreas Hofer: héros national du Tyrol.
- [57] Evocation du drame le plus célèbre de Tieck: « Hermann Schlacht ».
- [58] Le paganisme éternel de la Germanie.

- [59] ... Qui se disait descendant de l'Ordre teutonique.
- [60] Se donnant pour idéal un christianisme purement germanique; précurseur du christianisme aryen des nazis.
- [61] Wandervogel: oiseaux de passage, société secrète de « routiers » scouts.
- [62] On a dit, sans preuve formelle, que c'était une association d'homosexuels.
- [63] Anciens combattants.
- [64] Allusion à l'Anneau des Niebelungen; et aussi aux poèmes de Stefan George.
- [65] Allusion, bien entendu, à Parsifal.
- [66] Société des Mineurs (au sens ésotérique, comme dans Henri d'Ofterdingen, de Novalis).
- [67] Le marteau étant, en quelque sorte, le sceptre du dieu germano-scandinave de Wotan... On a comparé le marteau du Wotan au mouvement giratoire du svastika.
- [68] Le bouclier, le pavois, sur lequel les Germains hissaient leurs chefs élus.
- [69] En mémoire de la défaite que, le 5 novembre 1757, Frédéric II avait infligée au maréchal de Soubise.
- [70] Allusion aux Consuls de Rome. Le chef en était le capitaine Kautler.
- [71] O.K.W.: état-major général durant la guerre.
- [72] Le terme national étant employé dans la perspective maurrassienne: « Tout ce qui est national est nôtre.
- [73] Miroir de l'Histoire, août 1956.
- [74] Paks, ville hongroise bâtie sur le Danube, au sud de Budapest. A la fin du XIXe siècle, une trentaine de milliers d'habitants, dont une importante et florissante colonie juive.
- [75] Dont il ne se débarrassera jamais complètement.
- [76] Dans les « rues chaudes » de Sankt-Pauli.
- [77] Les Baptistes ne baptisent que les adultes et par immersion.
- [78] Fondateur de la secte des Mennonites au début du XVIIe siècle.
- [79] La Haute Eglise, confession officielle de la Couronne britannique.
- [80] Les guinées d'or, portant l'effigie de saint George, patron et protecteur de l'Angleterre.
- [81] Environ quatre mille âmes, à la limite ouest du Walland Marsh et à dix-huit milles au nord de Rye.
- [82] Il s'agissait sans doute d'une parenté initiatique, comme nous le verrons plus loin.
- [83] Samuel Butler Yeats (1865-1939), poète de souche irlandaise, un des plus grands de tous les temps. Prix Nobel en 1923, « âme » du renouveau celtique. Son œuvre est imprégnée d'un « climat » ésotérique, et surtout *The winding stair* (1929) et le drame *Deirdre* (1907).
- [84] Hassidim ou Hasidim, membre d'une secte mystique juive fondée au XVIIIe siècle en Europe Centrale par le Sadek Israël ben Eliezer. Cf.: *L'ombre de la Croix*, de Jérôme et Jean Tharaud, et, surtout, *Meir Esfowicz f*, de Marie Orzeszowska.
- [85] Titre de vénération donné aux « rabbins miraculeux » des sectes hassidim.
- [86] Tchen-jen, expression taoïste. Cf.: *La voie rationnelle*, de Matgroï et la Grande Triade, de René Guénon.
- [87] Dans la Kabbale juive, Lilith est la première femme d'Adam. Elle est maléfique, comme Victor Hugo et William Blake en eurent l'intuition.
- [88] Cf.: Esdras et Néhémie.
- [89] Appellation officielle des Quakers.
- [90] Expression empruntée au droit canonique, aussi bien romain qu'anglican.
- [91] Langage affecté à quoi l'on reconnaît les anciens étudiants d'Oxford.
- [92] Le rite Emulation, très voisin du rite d'York, est le plus pratiqué dans la maçonnerie traditionnelle anglaise. Il descend directement des loges de « maçons de métier », constructeurs de cathédrales du Moyen Age.
- [93] Du métier. Ainsi les maçons britanniques nommen-tils la liturgie pratiquée en loges.
- [94] Titre équivalent à celui de frère, ce dernier n'étant compagnons et maîtres. Il ne faut pas confondre le « compagnon » de l'Arche Royale avec le « compagnon » de la Maçonnerie bleue.
- [95] Atelier supérieur du rite Emulation, dont la rituelie est empruntée à l'ésotérisme juif.
- [96] Les trois principaux du Royal Arch correspondent au Vénérable et aux deux Surveillants des loges bleues.
- [97] Maçonnerie mystique faisant allusion à deux versets du psaume 118: « La pierre qu'avait rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre angulaire (corner stone). C'est maintenant un don de l'Eternel, une merveille à nos yeux. »
- [98] Loge constituée exclusivement par d'anciens Vénérables.
- [99] Theodor Reuss, adepte allemand, a joué un rôle considérable dans la propagation de la magie opérative en Europe. Il était le continuateur d'un initié mulâtre, Randolph, auteur d'une bien curieuse *Magia sexualis* qui mourut au cours d'une séance de sorcellerie.
- [100] Sean Mac Bride, homme politique irlandais.
- [101] La comtesse de Landsleld était la fille de Lola Montés, la célèbre favorite du roi Louis 1er de Bavière. A la fin de sa vie, elle fut compromise dans une affaire de détournement de mineures.
- [102] Violet Firth, sous le pseudonyme de Dion Fortune, publia un traité de magie personnelle, extrêmement curieux et « instructif », *The Inner Light*.
- [103] Ami de J.P. Toulet, Arthur Machen, entre autres livres remarquables, a publié un roman à clef sur l'O.T.O.: *Le grand dieu Pan* ».
- [104] Le comte de Glenstroë avait, pour nom véritable, celui de Mattheus Mac Gregor. Il avait épousé la soeur du philosophe Henri Bergson.
- [105] Allusion à un mystère de la Kabbale, relatif à la séparation entre les sept Séphiroth inférieures et les trois supérieures. On lira à ce propos les ouvrages de Paul Vulliaud.
- [106] Allusion aux conséquences prévisibles des « séances collectives ».
- [107] Allusion au « franchissement de l'abîme ».

[108] Le Grand Tribunal étant assimilé à la Sainte-Vehme.

[109] Livre de la Loi Sacrée: Liber legis.

[110] Interdiction de l'avortement.

[111] Tout l'œuvre de Wagner est une « somme » des traditions occultes du germanisme. Qu'on se souvienne que la musique wagnérienne mettait Hitler en transe, au sens le plus précis de ce mot.

[112] On retrouve dans Freud le même symbolisme appliqué aux rêves.

[113] Pariser... Pigalls... Montmartre... étaient, et sont encore, pour l'Allemand moyen, synonymes de Schwelger (débauché, sale, vicieux) ou même, en argot berlinois, de Schwul (homosexuel).

[114] Lire en particulier les reportages de J. Kessel.

[115] Le 30 juin 1934 où Hitler se « débarrassa » de Roehm et des principaux S.A.

[116] « Charme », au sens étymologique du mot « pouvoir magique », du latin carmen, chant magique.

[117] Voie berlinoise comparable aux Champs-Élysées parisiens.

[118] Force psychique que les Voyants décrivent comme un serpent de feu d'abord lové dans le sacrum puis montant, d'étape en étape, jusqu'au sommet du crâne.

[119] Le journal de Hanussen.

[120] L'autre monde (l'au-delà).

[121] Auteur de la Mandragore et d'Histoires singulières.

[122] Jeune S.A., Horst Wessel fut un des premiers « martyrs » du parti nazi.

[123] L'incendie fut allumé deux jours plus tard.

[124] Dans la grande banlieue de Berlin.

[125] Miroir de l'Histoire de septembre 1964.

[126] Sans doute Seneor Zaiman.

[127] Krafft naquit à Bâle le 10 mai 1900.

[128] Ruée vers l'Est.

[129] Lebensraum.

[130] Particulièrement dans Justine, Baltzasar, Cléa.

[131] L'Égypte secrète, de Robert Brunton.

[132] Littéralement « l'héritage des aïeux », société mi savante, mi-politique, ayant pour objet de recueillir toutes les traditions authentiquement germaniques, afin de revenir aux sources véritables de la civilisation, de la pensée, du sentiment allemands.

[133] Auréole entourant l'ensemble du corps, de colorations diverses, que certains voyants distinguent, affirment-ils, nettement, dans des circonstances particulières. Lire, à ce sujet, dans la même collection: Les Secrets de l'aura par T. L. Rampa, A256**.

[134] Le Dr Morrell joua un rôle analogue auprès de Hitler.

[135] C'est au soir du 10 mai que Rudolf Hess partit secrètement d'Allemagne. Il atterrit à quelques miles de Dungavel, près d'un domaine appartenant au duc de Hamilton, dans le sud de l'Ecosse. Légèrement blessé, Hess fut découvert par un Écossais nommé Mac Lean. Il se présenta comme étant le capitaine Horn.

[136] La liaison aurait été assurée par un historien suisse, le Pr Burckhart, qui aurait même rencontré personnellement le duc de Hamilton. Celui-ci l'aurait « encouragé à poursuivre la conversation ».

[137] Haushofer périt en 1946, dans des circonstances mal élucidées. Suicide, telle est la version officielle.

[138] Particulièrement chez les Stuart, fondateurs de la franc-maçonnerie dite écossaise, c'est-à-dire chevaleresque.

[139] Mot d'origine écossaise qualifiant des cris de guerre des divers clans.

[140] Un autre Ordre royal de Grande-Bretagne, celui de Saint-André, est d'origine templière.

[141] Voici la légende officielle: en 1348, à la Cour d'Angleterre, la comtesse de Salisbury perdit sa jarretière en dansant avec le roi Edouard III. Des courtisans sourirent. Alors le monarque ramassa la jarretière de sa favorite et prononça: « Honni soit qui mal y pense. Tel qui s'en rit aujourd'hui, demain s'en honorera. » Et peu de jours après, Edouard III créa l'Ordre chevaleresque et en fixa le nombre des titulaires à vingt-six.

[142] Nous lui en laissons la responsabilité.

[143] Assemblée de sorcières, comme il en existe toujours dans l'île de Man.

[144] L'Aube d'or de l'Extérieur. Les initiés la nommaient aussi A.A. (Astrum Argentinum).

[145] Fligh Brotherhood o f Light, ou bien High Brotherhood o f Luxor, dont, affirme-t-on, Abraham Lincoln aurait fait partie (?)

[146] Nous sommes persuadés de la survivance de l'une des grandes-duchesses, Anastasia. Mais la solution de cette énigme dépasse le cadre de notre sujet.

[147] La verste équivalant à onze cents mètres, approximativement.

[148] 17 selon le calendrier julien, 30 selon le calendrier grégorien.

[149] Nicolas Sokolov a publié les résultats de son enquête en 1925, en langue russe, à Berlin. Cet ouvrage fut traduit et édité en français en 1924 chez Payot. Henri Rollin remarque: « Dans la traduction française, les dépositions relatives au svastika sont omises! »

[150] Sokolov mourut à Salbris, en Sologne, en 1924. Il était âgé de quarante-deux ans. Le diagnostic officiel fait état d'une crise cardiaque. Mais, dans ses Souvenirs, Anna Vyroubova prête cette réflexion au prince Orloff: « On a usé de tous les moyens, employé toutes les pressions pour empêcher ce magistrat d'inscrire la Vérité au grand livre de l'Histoire... Il a passé outre... »

[151] Appartenant à la même association secrète, un ami ou un complice de Raspoutine, le guérisseur nommé Badmaïeff qui délivrait à Nicolas II des drogues activant sa virilité. Badmaïeff était un ancien lama du Thibet converti à l'orthodoxie qui avait été en relations fréquentes avec Haushofer (cf. supra). Il y est fait de fréquentes allusions dans la biographie de Raspoutine, par Fulop-Miller.

[152] Pourichkevitch et Youssouf furent les meurtriers de Raspoutine.

[153] Debout derrière un voile, invisible et présente, Klara Ludendorff joua un rôle prépondérant dans les diverses associations secrètes d'extrême-droite, en Allemagne. Elle avait une vénération fanatique pour Hitler, dès ses débuts d'homme politique.

[154] Les Soviets ayant été alertés par un traître à la cause tsariste.

[155] Tioumen, cité de Sibérie occidentale. Au temps de sa splendeur, Raspoutine y avait acquis un vaste domaine.

[156] Ma mission en Finlande et dans le Baltikum.

[157] C'est après sa conversion à l'orthodoxie qu'Alix de Hesse adopta le prénom d'Alexandra.

[158] Lire dans la même collection: Saint-Germain le Rose-Croix immortel, par J. Moura et P. Louvet, A 204**.

[159] Zone forestière de conifères et de bouleaux chétifs, caractéristique de la sylve, quand les hivers sont longs et rigoureux

[160] Gengis-Khan ou Tchinggis Khan, titre de Temudjiu, conquérant mongol (cà 1160-1227).

[161] Attila mourut en 453.

[162] Révolution démocratique chinoise, dirigée par SunYat-Sen, dont la maréchale Tchang-Kaï-Chek est la nièce.

[163] La révolution manquée de 1912.

[164] Mahayana ou Grand Véhicule, une des trois écoles bouddhiques, celle qui est, de nos jours, la plus répandue.

[165] Depuis la constitution de la république démocratique de la Mongolie extérieure, Ourga est dénommée Oulan-Bator. Elle est bâtie à la limite du désert de Gobi, dans la vallée de la Tola. Au temps du baron Ungern, on y comptait vingt mille moines bouddhistes; c'était une des principales étapes sur la « route du thé ».

[166] Ingénieur des mines, explorateur, prospecteur, écrivain, conseiller financier de Koltchak, Ferdinand Ossendowski n'échappa aux Soviets qu'en se réfugiant, seul, dans les immenses forêts de l'Ienisseï. Puis il gagna la Mongolie et a publié un récit admirable de ses aventures, sous le titre de Bêtes, hommes et dieux (Éditions J'ai Lu leur aventure, A 202**). Récit auquel nous ferons de larges emprunts.

[167] Tente circulaire de feutre.

[168] L'anéantissement suprême, selon la terminologie bouddhique.

[169] Une autre version, aussi incontrôlable, veut que le baron Ungern ait été tué d'une balle au cœur, au cours d'un bref engagement.

[170] Ungern von Sternberg était parent du comte Hermann Keyserling, né en Livonie en 1880, mort en 1946. Après avoir fait de nombreux et fructueux voyages en Asie, celui-ci fonda à Darmstadt une Ecole de Sagesse qui exerça une profonde influence sur la pensée germanique. Les nazis tentèrent en vain de l'enrôler.

[171] La seconde caste de l'Inde traditionnelle: celle des nobles, des guerriers, des chevaliers.

[172] Dont le nom complet était Oscar-Venceslas de Labunovas-Milosz, seigneur de Lubicz.

[173] Le monde des symboles, par Gérard de Champeaux et dom Sébastien Sterckde, O.S.B. (Zodiaque, 1964).

[174] Her-Back (Flammarion, édit.).

[175] La devise des Chartreux: « Stat Crux, duna volvitur oubis. »

[176] On dit vulgairement des « têtes carrées ».

[177] « Es war ein König von Tule, ganz treue bis an sein Grab ». Il était un roi de Thulé, inconditionnellement fidèle jusqu'à la mort.

[178] Lac de Würm ou Starnbergersee.

[179] Le Baltikum comprend essentiellement l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie et la Finlande.

[180] Rosenberg admet pour réel le récit platonicien de l'Atlantide dans le Critias. Lire dans J'ai lu l'aventure mystérieuse: l'Atlantide et le règne des Géants par Denis Saurat, A 187*.

[181] Weltdienst: service mondial, fédération, toujours existante, des divers mouvements nazis dispersés à travers le monde, mais obéissant tous à de stricts mots d'ordre venant de Berlin. On a aussi nommé le Weltdienst « L'Internationale brune ».

[182] Le Mythe du Sang (Milano, 1942).

[183] Le pâli est un dialecte vernaculaire, issu du sanscrit, dans lequel sont rédigées les écritures bouddhiques dites les Trois Corbeilles.

[184] De l'extrême nord ». Le philosophe Olaf Rudbek avait soutenu que la Suède, sous le vocable d'Hyperborée, avait été l'Atlantide de Platon.

[185] Le second sigle du parti nazi: National Sozialist Deutsche Arbeit Partei.

[186] Landsberg-am-Lech, ville bavaroise d'une dizaine de milliers d'habitants. Hitler, durant son court emprisonnement, bénéficia d'un régime de faveur et, en particulier, fut autorisé à recevoir de nombreuses visites.

[187] Gourou, guide spirituel, dans l'Inde.

[188] Sven Hedin (1865-1952), explorateur suédois qui accomplit de nombreuses missions scientifiques en Asie centrale. Il est un des prophètes du racisme hitlérien, au même titre que le comte de Gobineau, Edouard Drumont, Austin Chamberlain.

[189] Ceux qui prenaient leur mot d'ordre dans le plan occulte d'hégémonie nipponne, dit plan Tanaka. Cf. The case of Mandchukuo, by George Bronson Rea (Londres, 1965).

- [190] Inspiré du bouddhisme mahayaniste, le bushido — code d'honneur de la caste guerrière et nobiliaire — a été conçu sous l'impulsion de Yamaga Soko et de Oishi Yoshio. En voici les directives essentielles: le samouraï ne sert, jusqu'à la mort, qu'un seul seigneur. Sa parole est sacrée. Il ne doit jamais hésiter à répandre le sang, que ce soit le sien ou celui d'un adversaire. Dans toutes les vicissitudes de l'existence, il reste aussi impavide qu'un rocher battu par la tempête. Subsidiairement, le samouraï est misogyne et méprise la richesse.
- [191] Comme le furent, mutatis mutandis, en France, le bergsonisme, l'existentialisme, le structuralisme, etc.
- [192] « Honorables Correspondants ».
- [193] Qui savait, par ses indicateurs, que les pays anglosaxons étaient, à cette époque, invincibles.
- [194] Donc vers 1918.
- [195] Les Bouriates ou Buriates sont des Mongols, originaires des rives du lac Baïkal et restant sous l'influence du chamanisme. Par sa grand-mère, Raspoutine avait, lui aussi, du sang bouriate.
- [196] Langue d'une population d'origine iranienne, peuplant, en Sibérie, la république soviétique du Tadjikistan, voisine de l'Afghanistan.
- [197] Et qui, sans doute, « l'est encore », sous une autre dénomination.
- [198] Chiliastes ou millénaristes, ceux qui vivent dans l'expectative d'un prochain Age d'Or.
- [199] La Cabane: allusion à la « cabane », ou « vente » des carbonari.
- [200] L'Ordre de Charles XIII, créé en 1811, et qui ne compte que treize membres, tous suédois. Le ruban est rouge et la médaille est timbrée du triangle équilatéral maçonnique.
- [201] Le titre du roi, grand maître, est vicarius Salomoni.
- [202] Prose et poésie de l'Antiquité nordique.
- [203] Dorpat, maintenant Tarfou, en Estonie, à l'est du lac des Tchoudes, ancienne cité hanséatique.
- [204] « C'était un homme bien élevé, dont la traduction de Peer Gynt fait toujours autorité... Il ressemblait à un vieux phoque », nous apprend Ernst Hanfstaegel, dans Hitler, les années obscures (Trévis, 1967).
- [205] Deutsch Arbeit Partei: premier sigle du parti nazi.
- [206] Médecin personnel de Hitler, plus ou moins charlatan, le Dr Morrell joua auprès du Führer un rôle équivoque, évoqué dans Hitler, l'auto-destruction d'une personnalité, par le Dr Hans Dietrich Rhos (1965).
- [207] Du Chris Jésus. Cf. dernière parole prononcée par l'empereur Julien l'Apostat: « Tu as vaincu, Galiléen! »
- [208] Recueil de poèmes islandais évoquant la mythologie et les épopées nordiques.
- [209] Voici ce qu'on lit dans Mein Kampf: « Un arrêt bienheureux du Destin m'a fait naître à Braunau, sur l'Inn. Cette petite ville se trouve à la frontière de ces deux Etats allemands dont la réunion nous apparaît, à nous autres de la jeune génération, comme l'œuvre que nous devons accomplir par tous les moyens possibles. L'Autriche, quoi qu'il advienne, doit revenir au Reich, même si les conséquences économiques devaient en être défavorables, pour la simple et unique raison que tous les hommes d'un même sang doivent appartenir au même Reich. »
- [210] Comme par exemple Loudun et Paray-le-Monial en France, Kilwinning et l'île de Man en Grande-Bretagne.
- [211] Parent de l'empereur Guillaume II. A propos de cette mésalliance que ne justifiait en rien la beauté de l'épouse, on a avancé l'hypothèse d'un envoûtement (?)
- [212] Rappelons que la fille de Lola Montès eut un rôle important dans la Golden Dawn.
- [213] Sur les zombis antillais, lire dans la même collection: L'île magique par W. Seabrook, A 264**.
- [214] Cour criminelle de Grande-Bretagne qui avait condamné Trebitsch-Lincoln.
- [215] Surnom des chefs de guerre de la vieille Chine.
- [216] Les dix-huit provinces qui constituent la Chine.
- [217] Sun-Yat-Sen (1866-1925), premier président de la république chinoise et fondateur du Kuo-Min-Tang.
- [218] Hong-men peut se traduire par « vaste porte ».
- [219] Ta-Ko: président. Eul-Ko: vice-président. Hong Kouen: le gardien.
- [220] Renverser la dynastie mandchoue des Tsing et restaurer la dynastie chinoise des Ming. Mais peut aussi se traduire: renverser la tyrannie et restaurer la liberté.
- [221] Sur la Cité des Saules, lire La Grande Triade, de René Guénon.
- [222] Cf. la « Pax Profunda » du 18e degré du Rite écossais de la Maçonnerie écossaise.
- [223] Signe de reconnaissance analogue à celui des maîtres maçons.
- [224] Parmi ces conseillers, un écrivain de grand talent, le commandant Corlieu-Jouve.
- [225] Chellah: disciple.
- [226] Tumulus de pierres brutes.
- [227] Vieil homme, titre honorifique.
- [228] Fondateur mythique du taoïsme.
- [229] Lire dans la collection J'ai Lu leur Aventure: Goering tel qu'il fut, par Butler et Young, A 98T**.
- [230] Au 112e régiment d'infanterie.
- [231] Créée en Prusse en 1813.
- [232] Gerschwader
- [233] Il avait été le collaborateur et l'ami de Sven Hedin., lors des explorations en Asie centrale et au Thibet.
- [234] Le mot Edelweiss implique une nuance noble, chevaleresque. Edel: noble.
- [235] Mystique italien (1130-1202), inspirateur de l'Evangile éternel.
- [236] Cousine du roi d'Albanie qui régna de 1913 à août 1914.
- [237] Ce qui était faux !
- [238] Que les initiés ont traduit par Koot-IIoumi, nom d'une entité fréquemment citée dans les actes de la Société Théosophique.
- [239] S.S. Pie XII, pape depuis 1939.

[240] *M. Einaudi était président de la République italienne depuis le 11 mai 1943.*

[241] *Sin-Kiang, ou région autonome Ouïgoun (Sibérie).*

[242] *Le premier Européen qui entra à Lhassa (sous un déguisement), fut un Lazariste, le P. Evariste Hue, en 1846. Ses Souvenirs de Voyage se lisent toujours avec intérêt (6 vol., 1850).*

[243] *L'équivalent de Scotland Yard.*

[244] *Quotidien édité par la Propaganda Staffel et qui était, en réalité, un foyer de propagande nazie en France.*

[245] *Honorable Correspondant, sigle par lequel les divers services d'espionnage et de contre-espionnage désignent leurs mouchards.*

[246] *Mlle La Fuente est morte maintenant.*

[247] *Elle faisait miauler tous les chats du quartier.*

[248] *Ce plaignant était un fonctionnaire du ministère français de l'Education nationale. Le scandale soulevé par ses mésaventures le contraignit à « démissionner pour raison de santé ».*

[249] *Modifiée depuis Vatican II.*

[250] *Dans chaque diocèse officie un exorciste ayant pour mission de chasser le démon et d'en discerner les méfaits.*

[251] *Cet ouvrage ne fut jamais édité.*

[252] *Lire dans la même collection: Les esclaves du diable, par G. Demaix, A 262**.*